

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

49

Les oubliés de Chimère



FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

Georges-Jean Arnaud

LA COMPAGNIE DES GLACES

TOME 49

LES OUBLIÉS DE CHIMÈRE

(1989)



CHAPITRE PREMIER

Son bureau du train présidentiel lui parut inchangé. L'usurpateur Hukoung l'avait laissé tel qu'il l'avait trouvé mais elle en détesta l'odeur, mélange de tabac euphorisant, de cuir d'uniforme et de nourritures grasses. Un steward lui expliqua que l'ancien régent avait pour habitude de manger tout en travaillant et se faisait servir des plateaux abondants en plats très cuisinés. Il avait fait venir une vieille cuisinière pour qu'elle lui prépare tout ce qu'il aimait.

Durant une semaine, Yeuse resta étourdie par la rapidité avec laquelle son siège lui avait été restitué. Depuis la manifestation devant la CANYST, elle avait perdu l'ordre chronologique des événements et avait dû confier à Mel Macdanet le soin de rédiger un mémo de tout ce qui s'était déroulé au cours de ces journées fiévreuses.

Lorsque l'on avait appris la décision de la CANYST de réintégrer Yeuse dans ses fonctions de P.-D.G. de la Compagnie, Mel l'avait poussée à se faire connaître des manifestants, et c'est portée en triomphe par des dizaines de bras qu'elle avait fait son entrée dans l'enclave internationale où siégeait la Commission d'Application des Accords de New York Station. Elle se souviendrait toujours de la tête des délégués, le sourire coincé du président Calao et la moue désapprobatrice de Fontil, le Transeuropéen chargé par Floa Sadon de voter en sa faveur.

Il avait fallu qu'une partie des hommes de la Traction se désolidarise du contrôleur général Hukoung pour que ce dernier prenne la fuite. Mais les services de la manutention, de la billetterie et des enregistrements étaient déjà en grève.

Depuis huit jours des délégations se succédaient dans le train

présidentiel et des dizaines d'autres attendaient à l'extérieur où il avait fallu organiser la réception, l'hébergement et l'alimentation de ces groupes dans des trains spécialement conduits jusque-là. Des étudiants de l'université ferroviaire d'Atlantic Station avaient été chargés d'organiser cette nouvelle façon démocratique de recevoir les revendications des voyageurs. Mel les supervisait, mais il veillait aussi à la sécurité de Lady Yeuse en filtrant les visiteurs. La journaliste de Radio Sabotage, Lucia Mariana, venue à NYST, avait été, elle, désignée comme chargée de presse. Elle avait à peine hésité, pour accepter dans les deux heures qui avaient suivi. Reiner, retrouvé dans un train-bagne, était à nouveau auprès de la jeune femme pour l'aider à former son futur gouvernement.

Ce mot nouveau faisait les grands titres des journaux, de la radio et de la télévision. Il n'y avait plus aucun média d'interdit et même les articles virulents et déjà très méfiants de l'Organisation pouvaient paraître en toute liberté. Les radios libres s'en donnaient à cœur joie, mais celle des étudiants de l'U.F.A.S., déjà pleine d'expérience, disposait d'un train-studio et d'un émetteur puissant pouvant couvrir plus que la Province de NYST.

— Il y a des Rénovateurs mystiques, lui dit ce matin-là Mel, effaré. Lucia hésite à les faire pénétrer ici.

— Pourquoi pas ? dit Yeuse. Y a-t-il des scientifiques ?

— Pas pour le moment.

Lorsqu'ils entrèrent, elle sourit, attendrie. C'étaient des vieux et des vieilles qui avançaient timidement, enfouis frileusement dans des vêtements usagés qu'ils devaient entasser comme des couches protectrices, chaque année une de plus.

— Nous venons de Coal Junction Station, dit l'un d'eux, à la barbe bizarre.

Elle n'était ni blanche ni noire mais empoussiérée de traînées noirâtres. Yeuse se rendit compte qu'ils avaient tous au fond de leurs rides la même traînée poudreuse.

— Nous habitons dans un puits désaffecté, expliqua l'homme. Et nous connaissions bien Pavie qui assistait à nos incantations. Plus tard il est parti avec vous. Il avait recueilli l'enfant-dieu... Nous voudrions remonter à la surface, ne plus nous cacher. Le fond de la mine c'est dur, même si on a plus chaud, mais la poussière, le noir, ce n'est plus pour nous.

— Vous n'êtes plus interdits, dit Yeuse émue par le rappel de Pavie. Vous pouvez vivre à votre guise, aller dans un train spécial même. Nous allons créer des trains pour les personnes de votre génération mais il vous faudra être patients.

Quand ils furent sortis, Mel lui fit remarquer qu'elle recommandait la patience à chaque délégation, alors que les voyageurs avaient hâte qu'on s'occupe de leur sort.

— Il faut le 17/17¹ pour les travailleurs intérimaires, au plus vite.

— Reiner a demandé un rapport aux économistes.

— C'est trop long.

Lucia Mariana entra. Depuis des jours on recherchait les membres du Conseil de surveillance. On avait besoin d'eux pour entériner certaines décisions, comme l'augmentation de capital et la distribution d'actions gratuites.

— Il faut faire vite, désormais. Des groupes demandent que cette étape soit brûlée et qu'on passe tout de suite à un régime démocratique.

— Nous aurions la CANYST qui se dresserait devant nous.

— À propos, le délégué transeuropéen se répand en ragots désagréables. Il prétend que Floa Sadon vous a aidée par son entremise parce qu'elle n'avait rien à vous refuser.

Yeuse haussa les épaules :

— Et Palgeste, l'ex-délégué de la Banquise ?

— Introuvable, comme Hukoung.

Yule, représentant le Maître Suprême des Aiguilleurs Palaga, lui avait rendu visite.

— Palaga se méfie de moi, avait-elle dit sans prendre de précaution, dès le début de leur conversation.

Il n'y avait aucun témoin, même Mel avait dû sortir.

— Pas du tout, mais il est allé en exploration sur la banquise pacifique. Nous sommes très inquiets à cause du réchauffement. Il a été très touché par vos tentatives pour qu'un de vos amis retourne là-haut, au bout de la Voie Oblique, et essaye de retarder ce réchauffement. Il semble que pour l'instant il n'ait pas rencontré le succès, mais le S.A.S. serait dans un terrible état de délabrement,

¹Dix-sept degrés de chaleur, dix-sept cents calories représentant le salaire minimum.

d'après nos renseignements.

— Quels renseignements ? Comment les obtenez-vous ?

Yule se contenta de sourire avec une certaine tristesse :

— Vous savez bien que seul le M.S.A. peut livrer nos secrets... Ce Gus n'était pas le plus approprié pour repartir là-haut dans le satellite.

— Il fut le seul volontaire.

— Je sais, mais nous aurions préféré Lien Rag ou Kurts. Vous devez à ce dernier le revirement de Floa Sadon. Il a su la forcer à vous aider, mais nous ne regrettons pas Hukoung. Nous pensons que nous pouvons nous entendre désormais avec vous puisque vous avez abandonné la future zone solaire pour retourner vers les glaces. Cette vie devait vous manquer ainsi que la direction des affaires. Ce n'est pas un reproche et je vous comprends très bien.

— Je ne voulais pas désertier, fit-elle avec hauteur. Je ne comprends pas comment nous pourrions nous entendre puisque je suis une Ragus, c'est-à-dire une ancienne de Sugar, une dissidente de ces colons autoritaires revenus d'Ophiuchus IV ?

Yule n'avait pas répondu et avait pris congé. Depuis, Yeuse avait reçu des félicitations du maréchal Sofi, puis de Floa Sadon, moins chaleureuse que le Sibérien. Les dirigeants d'Africana avaient également fait savoir qu'ils étaient satisfaits de sa nomination. Par contre l'Australasienne, complètement bouleversée par le réchauffement, n'avait plus de conseil d'administration fédéral. Quelques petites Compagnies avaient chargé Marysi, le délégué, de les représenter auprès de Lady Yeuse.

— Nous pouvons essayer le 17/17, lui dit Reiner le lendemain matin. On a découvert d'anciens gisements pétroliers qui peuvent nous aider à fournir ces deux points de plus... La côte Ouest... Je veux dire l'inlandsis Ouest.

— Ce n'est plus un crime de dire la côte, répondit Yeuse, goguenarde.

— La côte Ouest se réchauffe et dépense donc beaucoup moins pour ses stations et ses trains... On peut estimer à vingt pour cent l'économie réalisée. D'une température de moins cinquante-cinq nous sommes descendus à moins trente et un. On a découvert des colonies de phoques à une heure de train sur la banquise qui résiste encore très bien. On a aussi signalé des passages de baleines qui

essayeraient de revenir dans le golfe de Californie, bien que celui-ci soit encore pris sur dix mètres de banquise. Des baleines grises qui jadis venaient mettre bas dans cette mer intérieure... Elles rampent sur la glace...

— Elles volent ?

— À ma connaissance, non. Mais n'est-ce pas une légende ?

— Pas du tout, fit Yeuse. Mon défunt mari, l'écrivain Ruanda, dit R, les a vues un jour que le Président Kid l'avait entraîné au loin sur son viaduc géant... Le Cancer Network n'existe plus, je suppose, ni les autres réseaux ?

— Les réfugiés qui ont pu s'échapper disent que la banquise s'est morcelée en îles et icebergs que les courants entraînent.

— Ces réfugiés sont nombreux ?

— Il ne semble pas. Beaucoup ont refusé de quitter leurs stations misérables, leurs fermes d'élevage, de chasse ou de pêche. Comment savoir ce qu'ils sont devenus ?

L'Organisation avait refusé de rencontrer Lady Yeuse, mais la harcelait avec ses émissions et ses journaux, estimant que 17/17 était une ration insignifiante. Ils ne demandaient plus le 20/30 qui aurait paru exorbitant à tout le monde, mais estimaient que le 18/25 aurait été une première étape satisfaisante.

Lucia Mariana, après quelques scrupules, avait accepté de rédiger des réponses purement économiques pour expliquer pourquoi il était pour l'instant difficile de faire plus.

— Il faut que vous parliez à la télévision et à la radio, lui répétait la journaliste.

— Hukoung a laissé une situation déplorable, mais je ne peux quand même pas mettre tout sur le dos de mon prédécesseur.

— Pourquoi pas ? Vous devez gagner du temps.

Elle apparut devant les caméras et les micros et essaya d'être simple et convaincante. L'huile importée faisait cruellement défaut depuis la disparition de la Compagnie de la Banquise, mais on notait que des colonies de phoques apparaissaient à l'Ouest, ainsi que des baleines. Elle dit aussi qu'elle espérait très vite accorder au moins un 17/20, avant un an.

L'indice de satisfaction fut acceptable mais les mécontents répondaient que les employés de la Traction étaient trop bien payés, et que l'on ignorait toujours ce que touchaient les Aiguilleurs.

Quand allait-on s'occuper de ces ennemis des voyageurs ?

Le mot « peuple » apparaissait de plus en plus souvent mais ce n'était pas sous la plume des adhérents de l'Organisation. Les étudiants l'utilisaient mais aussi des corporations professionnelles qui, peu à peu, oubliaient leurs revendications sectorielles pour envisager un nouveau type de société. Il parut même un essai intitulé : *Société ferroviaire : fatalité ou transition éventuelle ?*

— Ils vont fort, soupirait Reiner. Nous avons besoin de conserver certaines formes... Sinon comment lutter contre le froid et la faim ? L'anarchie nous menace.

— Vous étiez à la synthèse scientifique, mon cher, et l'économie est une science ; trouvez-nous des moyens efficaces pour améliorer notre vie de tous les jours.

Elle reçut un jour Fontil, le délégué transeuropéen, un mois à peine après son retour au pouvoir. Il avait mission d'envoyer à Floa Sadon un rapport sur la restauration en cours et par courtoisie venait en informer la P.-D.G.

— Nous éprouvons quelques surprises à voir tant d'associations et d'organisations autrefois interdites défiler, organiser des meetings et critiquer ouvertement la société ferroviaire, y compris la CANYST. J'ai lu quelque part que les Accords de New York Station couvraient la plus grosse infamie de tous les temps et qu'il faudrait commencer par les abolir.

— Ne vous inquiétez pas, lui dit Yeuse en se montrant très enjôleuse. Il n'y a aucune raison pour que ces accords deviennent caducs.

— Ma présidente s'inquiète tout de même, car les voyageurs de retour en Transeuropéenne font état de toutes ces nouveautés et, là-bas, la police a le plus grand mal à les empêcher de raconter n'importe quelle sottise.

— Ils peuvent tout de même raconter ce qu'ils ont vu et entendu ?

— C'est-à-dire que dans l'effervescence actuelle il serait prématuré de tout laisser dire... Il y a du bon et du mauvais et, là-bas, avec les difficultés croissantes, le mauvais serait plus accepté que le bon. Voyageuse Floa Sadon, notre admirable présidente, s'inquiète aussi du retard de certaines livraisons de produits énergétiques et de vivres...

Le déficit des exportations était d'un millier de trains environ. Soit deux millions de tonnes, l'étalon étant établi par un convoi de deux mille tonnes, limite au-delà de laquelle il devenait trop onéreux et dangereux d'envoyer un train sur la banquise.

— Je sais, mais nous avons retrouvé une situation très difficile. Nous tiendrons les engagements de l'ancien régent, mais si nous devons limiter les envois ce sera avec beaucoup de regrets.

— Notre situation économique s'aggrave. Le Président Kid nous avait promis des quantités énormes de vivres et d'huile, mais depuis la destruction de la Compagnie de la Banquise nous ne recevons plus rien. La situation est si confuse en Australasienne que c'est la même chose. L'Africana doit faire face à un flot énorme de réfugiés et ne peut distraire un peu de ravitaillement des quantités élevées que ces gens-là exigent...

Il tourna un peu autour du pot, avant de révéler qu'il devait prévenir sa présidente des dangers de la nouvelle politique engagée par Yeuse.

— Ces mots de démocratie, de peuple, de distribution d'actions gratuites me paraissent dangereux. Vous serez dépossédée de vos pouvoirs si vous persistez à les confier à des individus incapables de gérer leurs nouvelles attributions.

CHAPITRE II

Le trois-mâts s'était découpé un soir sur fond de brouillard avec sa coque noire, ses voiles orange en attente de vent. Ann Suba la première l'avait aperçu et avait donné l'alerte, mais il avait lentement disparu, comme absorbé par les brumes.

— Non, ce n'était pas une hallucination, répétait Lien Rag au repas du soir.

— Mais enfin nous allions droit sur lui et sans le moindre souffle il ne pouvait s'échapper.

— Il doit disposer d'un moteur auxiliaire.

— Le bruit de ce moteur ?

— Assourdi par les brumes.

Ils l'avaient revu le lendemain au loin, profitant d'une risée. Ses voiles bombées paraissaient l'incliner vers l'avant, lui donnant l'apparence d'un animal fonceur, mais la vision n'avait duré que quelques minutes et l'équipage commençait à s'inquiéter.

— Vous n'avez pas l'intention de le pourchasser ? demanda Kandin à Lien Rag une fois que la nuit fut venue. Vous ne le rattraperez jamais. C'est un vaisseau fantôme...

— D'où sortez-vous ça ?

— Je ne sais pas, mais il me semble que mon grand-père racontait une histoire de ce genre... On se moquait de lui car on ne savait même pas ce qu'était un vaisseau.

Ils naviguaient vers l'ouest, s'étaient rapprochés des glaces australes pour faire le plein d'huile auprès d'une petite colonie de phoques, des animaux si peu habitués à l'homme qu'ils avaient pu en tuer une demi-douzaine sans qu'ils s'effrayent.

— Un tel bateau ne peut exister et tu le sais bien, disait Ann Suba.

— Mais tu es la première à l'avoir vu.

— Justement, j'en suis très agacée.

Il ne se passait pas un jour sans qu'on le découvre, parfois à moins d'une heure de marche. Kandin refusait de le regarder quand on le signalait et Lien Rag se demandait pourquoi l'équipage de ce voilier agissait ainsi.

— Ils nous attirent, dit un soir un certain Huergo. Vous n'avez pas remarqué que nous avons drôlement infléchi notre marche vers le nord ? Nous sommes à mille kilomètres de la banquise australe désormais, et il n'y a pas un phoque de visible. Quand nous serons en panne d'huile ce satané trois-mâts viendra nous arraisonner.

— Nous avons de quoi l'accueillir, répliqua Lien Rag.

— Quand nous serons à bout de forces, qui aura encore le courage de tenir une mitrailleuse ?

Ils rencontrèrent des icebergs qui descendaient du nord et sur l'un deux une colonie de phoques se reposait. Ils purent en tuer trois avant que le reste ne plonge dans l'océan.

— Aujourd'hui on n'a pas vu le voilier, murmura Ann Suba à l'oreille de Lien Rag.

Il prit son quart et pilota aux instruments durant une partie de la nuit, à cause du brouillard si épais qu'on ne pouvait distinguer l'affût de la mitrailleuse à l'avant. Ce brouillard était si dense que le pont en devenait gluant.

Une masse sombre se détacha soudain à bâbord et Lien n'eut que le temps de passer la marche arrière pour éviter la collision. Ann Suba se précipita dans la timonerie mais tout l'équipage se trouvait réveillé. Il avait bien vu le voilier avec ses voiles inertes passer à quelques mètres de la proue.

— Rien, dit-il ; j'ai dû m'endormir.

Mais personne ne fut dupe. Il n'y eut pas d'autre alerte de la nuit. Le lendemain il étudia longuement la carte avant de déclarer que dans une semaine ils devaient logiquement découvrir la banquise empêchant d'accéder à la Panaméricaine.

— Nous devrions la rencontrer car la luminosité est moindre et la température plus fraîche. Cette nuit il tombait du givre, par moments. Nous sortons de la zone réchauffée par la lucarne.

— Nous allons retrouver notre monde, alors, fit Kandin joyeusement.

— Vous le regrettez ?

— Ouais, je regrette le train, imaginez-vous, le défia cet homme qu'il considérait comme un ami depuis l'épisode des pirogues-cercueils. Ça me manque et aussi la station de chasse où j'ai vécu et bien d'autres choses. On était heureux avant que la banquise ne s'en aille dans tous les sens.

Les autres approuvaient en silence.

— Les Rénovateurs se sont trompés, disait tristement Ann Suba, et je m'en suis toujours plus ou moins douté. Les gens souffraient mais s'étaient habitués à subir le froid et la faim, le crépuscule qu'on appelait jour et qui durait au maximum sept heures.

Il n'y avait plus d'icebergs ni d'îles et l'huile commençait à se faire rare dans les réservoirs. Il n'en restait que pour deux jours, annonça Kandin qui, ne se fiant pas aux jauges électriques, avait vérifié avec une jauge à main.

— Si au moins on tombait sur des bancs de poissons gras... On pourrait se tirer d'embarras.

— Même pas un vieux cargo errant, disait Lien Rag ; toutes nos illusions sont désormais perdues. Nous pensions trouver des dizaines de bateaux abandonnés sur la mer...

— Juste un voilier, lança Kandin qui parut le regretter aussitôt.

Ils y pensaient tous. Même Lien Rag qui réduisit la vitesse de *Titan II* à quelques kilomètres à l'heure. On laissait traîner un filet mais on ne pêchait que des poissons blancs.

— Et pour bouffer, c'est pas varié, grommelait Kandin en décortiquant ses poissons.

Le jour redevenait crépusculaire sans cependant ressembler à ces heures blêmes d'autrefois, mais au-dessus de leur tête le ciel changeait, perdait de sa légèreté. L'apparence croûteuse apparaissait quand le brouillard acceptait de se lever et l'ambiance devenait morose, surtout parce qu'on avait faim et envie de foncer sur la mer. Le moteur avait eu quelques ratés, preuve qu'on brûlait les boues du fond des réservoirs.

— Qu'envisages-tu ? demanda Ann Suba quand elle le rejoignit à l'avant de la vedette.

Il haussa les épaules :

— Rien. Si seulement on apercevait un goéland, ce serait signe qu'il y a de la glace quelque part.

— On ne voit plus le voilier, dit-elle.

— Je l'ai aperçu pas plus tard qu'à midi sur tribord. J'ai préféré me taire mais il naviguait toutes les voiles gonflées avec le vent qui souffle.

— Il y a une zone dépressionnaire en face de nous... La banquise en est certainement la cause mais dans combien de kilomètres ?

— Pas plus de mille.

— Pas plus..., soupira-t-elle.

Elle se demandait si ce désir forcené de rejoindre la Panaméricaine ne cachait pas le besoin de retrouver Yeuse. Les derniers temps sur le cargo *Princess* ils ne s'entendaient pas très bien, mais Ann Suba avait compris qu'ils ne pouvaient pas vivre l'un sans l'autre. Yeuse avait peut-être repris le pouvoir dans la Panaméricaine mais attendait que Lien Rag la rejoigne.

Les icebergs devenaient plus nombreux au fur et à mesure qu'ils avançaient vers le sud-est. Lien Rag pensait que la banquise établie le long de la côte de l'ancienne Amérique du Sud s'étendait plus vers l'ouest que celle de l'Amérique centrale, qui n'était qu'un isthme beaucoup plus étroit.

Les moteurs s'arrêtèrent l'un après l'autre à quelques heures d'intervalle, et Kandin jura parce que les injecteurs étaient fortement encrassés.

— Vous démonterez l'alimentation, cela empêchera les hommes de penser à notre situation.

— Autre chose, commandant. Ces moteurs, conçus spécialement pour la vedette, n'ont pas la résistance des anciens, en cas de refroidissement excessif. Jusqu'à moins dix on peut encore dormir tranquille, mais en dessous il faudra revoir le système et utiliser un graissage différent.

— Les moteurs en céramique sont moins fragiles que ceux en fonte d'aluminium, fit remarquer Lien Rag, mais à l'usage nous pouvons avoir quelques surprises.

— Pour l'instant il n'y a qu'à se laisser porter par le courant, en espérant qu'un jour nous apercevrons une colonie de phoques sur un iceberg.

— Je me contenterai de manchots et même de goélands bien gras, murmura Lien Rag.

La lente dégradation matérielle, physique et morale

commençait, et malgré les efforts de Lien Rag, l'oisiveté, l'obligation de restreindre les rations alimentaires, l'angoisse que donnaient ces brouillards épais, ces icebergs fous surgissant soudain sur leur route, minaient les caractères les plus solides.

Kandin devenait sombre, ne cessait de démonter l'alimentation des moteurs, essayait de récupérer quelques litres d'huile dans les réservoirs pour la filtrer.

— Je sens le voilier autour de nous, murmura un soir Ann Suba dans leur petite cabine.

— Il n'y a pas de vent, comment pourrait-il évoluer ?

— Tu as bien parlé d'un moteur auxiliaire ?

— On l'entendrait.

Mais au cours de son quart de nuit, Lien Rag eut également l'impression que le mystérieux bateau tournait autour de la vedette. Les brumes se déchiraient parfois comme pour enfanter sa silhouette élancée, mais très vite un remous blanchâtre refermait la fissure. Il y avait des grincements semblables à ceux de poulies de moufle, des bruissements d'une étrave fendant la surface calme de la mer, des halètements comme si toute une population de marins invisibles se tenaient sur un bord pour observer la vedette en silence avec avidité.

— Vous entendez ? dit Kandin, surgi à côté de Lien Rag. Moi aussi j'ai l'autre nuit entendu les mêmes bruits. Vous voulez que je vous dise... Je pense que ce sont ceux qui sont à bord de ce diabolique voilier qui nous environnent de ces brouillards. Juste pour nous isoler et nous empêcher de voir les icebergs, ou peut-être même des îles de banquise regorgeant de phoques. Ces démons se contentent de respirer et la vapeur de leur souffle nous enveloppe.

— Vous racontez n'importe quoi, Kandin, s'emporta Lien Rag. Je me demande si votre grand-père ne vous a pas à jamais rempli la tête avec ses histoires stupides.

— Je ne crois pas. Ils sont autour de nous et nous guettent, attendant qu'on s'affaiblisse. On n'arrive même pas à pêcher quelques poissons pour nous nourrir.

Depuis que les moteurs s'étaient tus, les pêcheurs restaient bredouilles effectivement, alors qu'une semaine avant des bancs de thons faisaient bouillir la mer.

— Notre mémoire, à travers des siècles d'ère glaciaire, aurait

gardé le souvenir de ces vieilles terreurs ? se demandait Ann Suba. Des légendes concernant la mer et ses dangers, parce que l'homme ne s'est jamais habitué au froid, à la glace et à ce crépuscule qui remplace le jour. Nous aurions cultivé ces histoires d'épouvante parce qu'elles nous rattachaient au monde solaire, à la terre. On avait autrefois besoin d'avoir peur pour trouver à la condition de terrien tous les avantages.

— Il existait aussi de terrifiques récits concernant la terre ferme, fit remarquer Lien Rag.

— Bien sûr, mais c'était un système d'éducation pour apprendre aux enfants et aux hommes qu'il fallait rester vigilant, que la famille, la religion, la maison, le travail, restaient des valeurs sûres et rassurantes, alors que l'immoralité, la débauche et l'aventure provoquaient le réveil de ces forces obscures et dangereuses.

Le brouillard commença à tomber en neige, d'abord en grésil puis en gros flocons.

— Plus on ira vers l'ouest et plus il fera froid. Nous aurons ensuite de la grêle et pour finir des tempêtes de glace. À tout moment nous pouvons heurter un iceberg et couler, disait Kandin, le visage contracté. Nous n'aurions jamais dû voler cette huile de coprah à ces morts dans leurs pirogues-cercueils.

CHAPITRE III

Avenir Radieux, ainsi le Consortium avait souhaité que s'appelle ce fabuleux dirigeable, commença de ruer dans ses amarres dès le lendemain du jour où débuta l'envoi d'hélium dans ses ballonnets.

— Nous allons nous élever, annonça Liensun à son équipage. Pour l'instant nous ne serons qu'un ballon captif grâce à ces filins qui nous relieront au sol, mais nous allons essayer les filtres à hélium et la stabilité de l'ensemble. Une équipe ira dans les caténaires vérifier l'étanchéité des ballonnets. Je vous rappelle que ce type de dirigeable est appelé semi-rigide. Ce sont les ballonnets dits de périphérie qui donnent la raideur à l'enveloppe, et seule la quille est rigide. Pour plus de cent mètres de longueur et vingt de rayon, il aurait fallu des superstructures très résistantes qui auraient augmenté le poids de l'aérostat. Nous voulons avoir une charge utile la plus élevée possible. Nous devons faire d'abord du commerce avec des régions éloignées et cependant nous emporterons un armement puissant pour éviter toutes les mauvaises surprises. Plus tard des dirigeables plus petits mais plus rapides assureront la sécurité de navigation des cargos-dirigeables de la Compagnie.

Avenir Radieux s'élevait lentement tandis qu'on libérait peu à peu toutes les amarres. Sur la passerelle Liensun éprouvait une joie si forte qu'il devait faire un effort constant pour ne pas la laisser exploser. Ce dirigeable ne pouvait se comparer à aucun autre, pas même au *Ma Ker* qui avait été la gloire des Rénovateurs, ni à la série des « Soleil ».

Il ne regrettait rien, ni d'avoir livré le secret des stabilisateurs et ainsi trahi ses amis Rénovateurs, ni d'être désormais séparé de son

ami Lafitte qui n'avait pas accepté cette trahison. Désormais ils ne se voyaient guère, l'autre garçon s'occupant des projets maritimes des bonzes avec un certain Guido Asmar.

Liensun était le seul à être déjà monté dans un dirigeable, et tous ceux qui l'entouraient paraissaient terrorisés, sauf un certain Kokang, neveu d'un bonze qui, au contraire, était enthousiaste. Liensun l'avait très vite repéré alors qu'il donnait des cours à son futur équipage, et fondait de gros espoirs sur lui. Ce dernier se tenait d'ailleurs auprès du fils de Lien Rag et de la grosse Sunny qui manœuvrait les filtres à hélium. Ceux-ci avaient été perfectionnés par les ingénieurs du Consortium et ne rappelaient en rien le premier filtre primitif conçu par Greog Suba, le mari d'Ann, aujourd'hui décédé. Les nouveaux, très performants, permettaient d'envoyer des quantités énormes d'air dans les ballonnets en un temps record et ce malgré l'énorme capacité d'*Avenir Radieux*.

— Tout le poids inutile a été réduit au maximum et pour l'instant l'équipement de bord de la vie quotidienne reste assez spartiate, mais dans l'avenir il s'améliorera. Nous inaugurerons notre première mission en essayant de retrouver des centres de production d'huile animale, qu'elle vienne des phoques, des baleines ou des manchots. Nous remplirons les soutes pour ramener l'huile à China Voksal.

— On va essayer les moteurs ? demanda Kokang.

— Oui, mais en faisant tourner lentement les hélices. Les filins ne laissent guère de champ. Pour descendre, nous manœuvrerons comme s'ils ne nous rattachaient pas au sol. Nous utiliserons les ancres chauffantes puisqu'en dessous de nous c'est de la glace, mais il faudra aussi vous familiariser avec les grappins et les harpons explosifs. Ces derniers ne seront utilisés que lorsque les grappins ne pourront crocher dans le sol.

Ils n'étaient qu'à une cinquantaine de mètres de hauteur et l'équipage n'osait pas regarder en bas. Il faudrait l'habituer progressivement aux grandes altitudes... Liensun se demandait s'il n'essayerait pas d'envoyer un message aux Échafaudages pour débaucher d'anciens amis spécialistes de la navigation aérienne.

Ladira, la libraire rénovatrice de China Voksal, avait dû le dénoncer, et il savait qu'Anduen, par exemple, travaillait avec une certaine Songe et quelques autres pour fonder une Compagnie

aérienne également. Ils ne pourraient pas lutter contre la puissance financière et occulte des bonzes. Ces derniers avaient des intérêts un peu partout dans le monde, y compris en Panaméricaine et en Transeuropéenne, et pouvaient d'un seul mot ruiner leurs petits concurrents. Mais ce n'était pas contre les Échafaudages qu'il menait une lutte acharnée, mais contre le Kid qui l'avait humilié et lui avait interdit de créer ses « Cargos du Soleil », cargos maritimes, ceux-là.

Les moteurs tournaient comme des montres et on n'enregistrait aucun frémissement durant leur montée en puissance. Liensun fit admirer sa propre dextérité en inversant le pas de l'hélice de droite, pour faire tourner lentement le dirigeable géant sur lui-même sans que les câbles ne s'embrouillent. *Avenir Radieux* restait parfaitement stable et on n'enregistrait aucune vibration inquiétante. Dans les caténaires légères de l'enveloppe, les observateurs ne signalaient rien d'inquiétant, sinon une très légère fuite d'hélium sur l'un des ballonnets.

La descente fut quelque peu cahoteuse car le nouvel équipage s'emmêla un peu avec les câbles d'ancres. Celles-ci furent impeccablement accrochées dans la glace, mais les treuils cafouillèrent. Liensun dut intervenir pour que le monstre retrouve le sol.

Tharbin, le chef des bonzes, se précipita pour lui serrer les deux mains.

— C'était splendide ! Notre dirigeable est fantastique ! Quand sera-t-il opérationnel ?

— D'ici un mois.

Le gros Asiatique plongea son regard noir dans celui de Liensun :

— Ne bluffez pas.

— Le plus difficile sera la formation de l'équipage, mais dans un mois nous pourrons commencer par une mission sur une distance réduite. Disons d'une journée. Partir une nuit, revenir la suivante, même si nous ne rapportons pas d'huile. À la suite de cette sortie nous verrons si nous pouvons aller plus loin, mais je suis optimiste. Pour l'instant il n'y a que des problèmes très habituels. Je pense que le jeune Kokang deviendra vite un officier en second très efficace.

— Bien. Je dois vous entretenir d'autre chose.

Liensun, inquiet, le suivit à l'écart, et sans tergiverser le bonze lui parla :

— Vous souvenez-vous de Murmose Bertold ?

Liensun baissa la tête, préférant jouer la contrition au rappel de cette arnaque commise aux dépens des bonzes voici quelques années.

— Je regrette vraiment ce que j'ai fait... J'étais alors un garçon prétentieux et arriviste et j'ai commis une mauvaise action... Je croyais qu'on m'avait pardonné.

— Les bonzes, oui, mais ni les Bertold ni Murmose, et ils deviennent préoccupants.

Dans la petite bouche rouge du bonze « préoccupant » signifiait « dangereux ».

— Ils savent que vous êtes ici et que vous vous occupez de dirigeables à nouveau. Ils ont fait des recherches et je crains qu'ils ne nous dénoncent...

— Vous êtes si puissant que...

— Nous ne craignons qu'une seule chose : les Tarphys, la célèbre famille de tueurs au service des Aiguilleurs.

Effaré, Liensun ouvrit de grands yeux :

— Mais ils travaillaient pour Lady Diana, ancienne P.-D.G. de la Panaméricaine et je suppose que Yeuse, Lady Yeuse, ne les a pas réembauchés ?

— Ils n'ont jamais travaillé que pour les Aiguilleurs et accessoirement pour Lady Diana, quand celle-ci était encore l'alliée de la caste. Mais plus tard elle s'est détournée des Aiguilleurs et ils ont cessé de lui appartenir. Murmose peut nous dénoncer aux Tarphys, et comme nos dirigeables sont pour le moment illégaux... Nous vivons encore dans la sphère de la société ferroviaire, même si le réchauffement grignote chaque jour la banquise et l'inlandsis. Le chenal se rapproche qui nous ouvrira la porte du Pacifique depuis la mer de Chine, mais il peut s'écouler des années avant qu'il ne soit opérationnel et que nous puissions nous dégager complètement de la CANYST.

— Que voulez-vous que je fasse ?

— Il faut que vous rencontriez Murmose.

— Non, pas ça ! s'écria le garçon, se souvenant de la grosse fille mafflue et fessue qu'il avait utilisée pour ses obscurs desseins à une

époque.

Il en avait fait une amoureuse dépravée, sexuellement prête à toutes les bassesses pour lui complaire, couchant avec ceux qu'il lui désignait, dont l'ancien chef des bonzes, un certain Shin, mort depuis, qu'il avait escroqué.

— Vous devez la rencontrer et réparer.

— Réparer ?

— L'épouser... Officiellement. Il faut l'empêcher de parler. Je sais que c'est pour l'instant une épreuve cruelle pour vous mais je vous demande de vous y soumettre. N'oubliez pas que vous allez devenir le chef de cette flotte des cargos-dirigeables qui, d'ici quelques années, dominera le monde économique... Cela vaut quelques sacrifices, non ?

— Celui-là est au-dessus de mes forces, gémit Liensun.

— Il ne sera que de courte durée. Pour l'instant nous devons nous montrer conciliants avec les Bertold, mais dans quelques mois, un an tout au plus... Vous irez au domicile de cette fille et vous la séduirez à nouveau. Vous vous marierez... Autant que possible au cours d'une cérémonie brillante. Nous nous chargerons de l'organiser...

— Comment des Rénovateurs pourraient nous dénoncer à leurs pires ennemis ? Et les Tarphys, depuis le temps, ont dû disparaître ?

— Les Aiguilleurs réagissent. On les a crus complètement effondrés à la suite du réchauffement mais il n'en est rien et ils essayent de sauver les meubles. La pagaille vient surtout de l'Australasienne et ils reprennent en main cette fédération de petites Compagnies. Ils ont retrouvé les Tarphys, toute la famille, ce qui représente plus de vingt adultes... Hommes et femmes, j'insiste, capables de tuer. Les femmes sont belles, enjôleuses, et on ne s'en méfie pas. Elles nous liquideront tous si nous n'y prenons garde. Vous allez épouser Murmose pour qu'elle ne nous dénonce pas. Nous ne pouvons la réduire au silence, car tous les Rénovateurs mystiques de China Voksal sont en alerte. Tous vous détestent pour ce que vous avez fait, et le mariage seul les apaisera.

— Vous me voyez avec cette boule de graisse au bras ?

— Elle a maigri quelque peu.

— De combien, trois cents grammes ?

— Demain vous irez la trouver et vous lui parlerez. Vous serez

convaincant et dans une semaine nous annoncerons le mariage et la grande fête.

Liensun savait que c'était ça ou la fuite hypothétique. Il se sentait piégé.

CHAPITRE IV

Pendant une heure, le petit docteur Isaie avait bien cru que Gus et lui allaient mourir dans le vide, à l'extérieur du satellite. Malgré ses supplications, son compagnon refusait d'abandonner le cercueil de cristal où gisait une femme inconnue en vêtements d'intérieur, c'est-à-dire une simple combinaison légère. Les deux hommes ne pouvaient communiquer que par radio et le médecin sentait que leurs batteries s'épuisaient. Ils avaient longuement puisé dans ces réserves d'électricité, pour maintenir une température confortable dans leur scaphandre, pour alimenter les différents appareils qu'ils emportaient dans cette expédition au-dehors. Gus essayait de briser le cercueil de glace avec ses poings et Isaie avait redouté la déchirure de ses gants, le gel immédiat de ses mains, irrémédiable.

— Laissez-moi, se débattait Gus, laissez-moi. Il faut que je voie ses jambes. Je ne peux pas retourner à l'intérieur tant que je n'ai pas vu si elle avait encore ses jambes fabriquées par le synthétiseur prothétique.

C'était toujours la même obsession qui transformait l'ancien cul-de-jatte en individu primaire impossible à raisonner. Amputé des deux jambes depuis si longtemps que sa mémoire défaillante en avait perdu les circonstances, il avait accepté non sans réticences de passer trois mois dans ce synthétiseur prothétique qui avait reconstitué ses deux membres inférieurs en matière vivante. Mais il avait conservé des doutes quant aux suites de l'intervention, pensant que ces jambes finiraient par se décomposer et se détacher de son tronc. Un film médical exposant un cas de réussite totale sur une jeune femme inconnue ne l'avait pas rassuré, bien au contraire. Cette jeune femme qu'il avait baptisée Smile – elle souriait tout le temps sur les images –, l'avait poussé à faire des recherches sur la

vie de l'opérée, mais il n'avait obtenu que de très maigres renseignements, en fait pas grand-chose, comme si cette jolie créature n'avait jamais existé et que le film ne fût qu'un instrument de propagande pour les synthétiseurs prothétiques. L'ordinateur central du S.A.S. ne conservait aucun souvenir de « Smile » et au fil des jours Gus devenait plus sombre, craignant que le miracle qui lui avait redonné des jambes ne soit qu'une sorte d'escroquerie médicale.

Et voilà qu'il croyait reconnaître Smile dans ce cercueil de cristal, parmi des dizaines d'autres cadavres abandonnés dans cette nécropole sidérale.

— Ce n'est pas elle, criait Isaie dans son micro. Je vous assure que ce n'est pas la même.

— Aidez-moi. Je vais ramener le sarcophage. Le plus près possible de notre sas de sortie. Demain, après-demain, je sortirai à nouveau dans l'espace pour m'assurer qu'elle a bien ses deux jambes, que celles-ci n'ont pas pourri.

— Ces sarcophages sont soudés les uns aux autres... Nous reviendrons demain. Nous allons manquer d'oxygène pour respirer et de gaz pour nous propulser sur le chemin du retour.

Isaie oubliait le but de leur mission : retrouver le cloaque d'origine de cet animal fabuleux, qui constituait les parties les plus vitales du satellite géant.

— Venez... Nous n'allons pas crever dans ce vide ?

Gus se laissa arracher à la contemplation du visage souriant. Isaie dut manœuvrer ses containers d'air pour qu'il puisse se propulser sur le chemin de retour. Ils étaient toujours encordés, heureusement. Lorsqu'ils aperçurent la masse énorme de cadavres anonymes, ceux-là n'avaient pas été jugés dignes d'un cercueil, les entassements de déchets divers, ils commençaient à étouffer. L'air manquait et ils achevèrent leur sortie complètement épuisés, les yeux hors de la tête.

Dans la salle des contrôles, un message sarcastique du Bulb les attendait sur l'écran réservé au dialogue avec la Bête-satellite.

— Bonne promenade, au-dehors ? Vous n'avez même pas essayé de retrouver ce que vous appelez mon cloaque et qui me servait à manger et à rejeter mes déchets. J'ai l'impression que vous ne tenez pas autant que vous l'affirmez à ce que je reprenne mes fonctions

naturelles.

Gus haussa les épaules et Isaie essaya de calmer l'animal furieux, ne fut pas certain d'y être parvenu.

— Demain je vais la chercher, déclara Gus. Je ramènerai le cercueil de glace à proximité et je l'ouvrirai.

— Laissez donc dormir cette malheureuse pour l'éternité, répondit le petit docteur.

— Je veux savoir. Si elle a des jambes, je serai complètement rassuré.

— Vous n'avez aucune certitude sur son identité.

À peine avait-il répliqué qu'Isaie regrettait sa réponse agacée. Gus le regardait d'un air songeur qui annonçait d'autres complications.

— Voulez-vous dire que si cette jeune femme a des jambes ça ne signifiera pas forcément qu'elle est bien Smile ?

Isaie préféra ne pas répondre et examina les échantillons prélevés sur les parasites qui creusaient d'énormes furoncles à la surface du S.A.S., ainsi que les fragments de « peau » atteinte de pelade.

— Il y a bien les empreintes génétiques ? Il en est question dans ce film qui vante la réussite de cette intervention sur Smile. Je pourrai donc comparer ?

— Vous imaginez le genre d'expédition que vous voulez entreprendre ? Moi, je refuse d'y participer.

— Vous avez besoin de moi pour retrouver le trou du cul de cet animal monstrueux, répliqua Gus, furieux.

Isaie secoua la tête. Il pouvait installer des relais, sortir des bouteilles d'air comprimé qui attendraient à divers endroits, mais comment affronter seul ce fameux cloaque du Bulb ?

Thresa, heureuse de les revoir, avait préparé un bon repas, mais Gus y toucha à peine et alla se coucher. Il dormit trois heures, se releva pour essayer de réanimer les caméras extérieures qui auraient pu lui donner une vision de la nécropole située sur l'autre face du satellite. Il n'y parvint pas et demanda à l'ordinateur des précisions sur ce cimetière dont les sarcophages, alignés et soudés les uns aux autres, recevaient les corps de notables semblait-il. L'ordinateur retrouva le plan et cet endroit et pour chaque cercueil apparut le nom de son occupant.

Impossible de se souvenir où se trouvait exactement la jeune femme inconnue. Parmi plusieurs centaines de noms on ne relevait que ceux d'une dizaine de femmes.

Il obtint un fac-similé qu'il soumit à Isaie dès que ce dernier le rejoignit. Le docteur conservait de leur aventure une difficulté à respirer qui le rendait agressif.

— Vous avez réveillé mon asthme, avec vos caprices. Quoi, que voulez-vous faire avec ce plan d'un cimetière qui n'est plus utilisé depuis des siècles ? Vous ne saviez pas qu'il était bien vu de laisser recycler son cadavre ?

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, qu'une fois mort on vous exploitait scientifiquement. Tous les organes sains pouvaient être prélevés, même le sang, selon des méthodes très révolutionnaires. Et tout le reste devenait matières organiques pour la fabrication de certains éléments...

— Les boîtiers de caméras, par exemple, murmura Gus, horrifié.

— Entre autres... Vous savez, au bout de quelques siècles de vie recluse, les matériaux s'épuisaient et il fallait en trouver de nouveaux. On récupérait déjà les quatre à cinq grammes de fer que contiennent nos corps, les cent cinquante milligrammes de cuivre, etc., etc. Les savants enfermés dans ce satellite n'avaient d'autres distractions que la recherche tous azimuts. Les idées les plus fantasques furent étudiées et certaines réalisées. Voilà pourquoi il y a eu le recyclage des cadavres vers la fin, les synthétiseurs prothétiques et bien d'autres inventions et trouvailles.

— Regardez, est-ce que Smile ne serait pas celle-ci qui s'appelle Marila Berwicz ? Il me semble que c'est ce sarcophage que j'ai essayé de séparer des autres.

— Je n'en suis pas si sûr, répondit Isaie. Pourquoi pas une autre ? Si vous m'aidiez à contrôler la culture de l'intestin du Bulb. Il faut que j'effectue plusieurs travaux...

— Je vais retourner là-bas demain. Juste pour repérer l'emplacement et déposer quelques bouteilles d'air comprimé. Je peux très bien y aller seul.

— Vous avez retrouvé dans les stocks un nouveau satellite pour remplacer ce Lunik défaillant ?

— Plus tard...

— Le sort de vos amis revenus sur Terre vous laisse donc

indifférent ? Vous êtes le type du parfait égoïste, mon cher Gus. Uniquement préoccupé de ses problèmes personnels. Vous avez récupéré vos jambes, de fort belles jambes. Elles vieilliront moins vite que vous et quand vous serez devenu vieux, vous apparaîtrez comme un vieillard ingambe, ce qui ne sera pas désagréable. En attendant, vous pourriez vous soucier de ces lucarnes qui effritent les poussières lunaires cachant le Soleil, pour éviter une catastrophe climatique sur votre Terre...

— Vous essayez de me détourner de Smile tout simplement, et je vous soupçonne d'en savoir plus long que vous ne le dites, sur elle. Allez, avouez que vous avez découvert que ses jambes nouvellement greffées n'ont pas tenu plus de quelques mois ?

— Je préfère vous laisser avec vos obsessions, répondit Isaie.

Mais Gus le retenait d'une poigne d'acier. Du temps où il était cul-de-jatte et se traînait sur ses bras il avait acquis une puissance musculaire très rare et Isaie préféra ne pas se débattre, de crainte d'y laisser un bras.

— Il y avait un autre film que vous avez caché, hein ? Un film qui relatait l'échec de l'expérience, la lente dégradation des jambes de Smile. Elles ont pourri ? Se sont atrophiées, n'ont plus été irriguées ? Il a fallu remplacer les artères ou bien couper petit à petit à cause de la gangrène ?

— Il n'y a pas de deuxième film, répéta Isaie obstinément jusqu'à ce que l'autre le relâche.

Gus organisa son expédition, sortit des bouteilles d'air comprimé dans l'espace et finit par se rendre à la nécropole. Il faillit ne pas retrouver cette jeune femme au sourire, et quand il fut certain que c'était elle qui à travers la glace cristalline avait cet air si aimable, il pensa furtivement qu'il s'était trompé mais il n'en décida pas moins de la ramener près du sas de sortie.

Quand il eut détaché et attaché le sarcophage à une corde, il le hala sur le chemin de retour. Propulsé par l'air comprimé qui se transformait très vite en vapeur et en écume de glace, il retourna lentement vers son point de départ, usant quatre bouteilles. Mais il avait réussi et lorsqu'il retourna dans la salle des contrôles il vérifia le nom de l'inconnue souriante : Aliana Mors.

— Enfin un nom...

Il pouvait faire appel à la mémoire centrale du satellite, mais

attendit l'ouverture du sarcophage qu'il dut découper au chalumeau. Seul, car Isaïe réprouvait cette violation de sépulture, comme il disait.

— Promettez-moi au moins de reconstituer le cercueil et de le ramener dans la nécropole.

Aliaana Mors possédait ses deux jambes, et malgré l'examen pointilleux qu'il fit subir au cadavre, il lui fut impossible de dire si elle avait subi la même intervention que lui-même. Pourtant ce joli corps de femme ressemblait étrangement à celui de Smile, mais ne lui apportait pas le même trouble. Tant bien que mal il reconstitua le sarcophage mais ne put utiliser la même eau que les spécialistes d'autrefois. Celle qu'il trouva dans le satellite contenait plus d'impuretés et le colmatage qu'il fit resta grossier et opaque. Il en éprouva un remords diffus qui ne devait jamais l'abandonner.

Il finit par tapoter le nom d'Aliaana Mors sur le clavier et l'ordinateur commença ses recherches dans les archives innombrables qui retraçaient la vie de tous les habitants du satellite géant. Il obtint une première fiche qui indiquait qu'Aliaana Mors, née en 1088, était morte en 1118.

Ce qui ne signifiait qu'une chose, qu'elle n'avait vécu que trente ans. Comme le calendrier du satellite indiquait tout à fait arbitrairement qu'ils se trouvaient en 1276, Gus pouvait simplement se dire qu'Aliaana Mors était morte voici cent cinquante-huit ans. En vain avait-il essayé de savoir quelle était l'unité de compte. S'agissait-il d'années terriennes ou d'années ophiuchusiennes ?

« Morte de quoi ? » se demandait-il en essayant d'obtenir un extrait de son fichier de santé.

CHAPITRE V

Pour avoir cette conversation avec l'ingénieur Fangh de la Compagnie tibétaine, Songe avait dû quitter les Échafaudages à bord d'une berline à charbon vide. Le téléphérique lui avait fait traverser la vallée étroite au-dessus des boues qui ne parvenaient pas à sécher. Des audacieux avaient essayé de s'y aventurer avec des glisseurs propulsés par des hélices aériennes mais avaient fini par s'enliser. Le petit dirigeable *Julius* avait dû aller les chercher au centre de la vallée pour les treuiller.

Elle voyagea vers le nord à bord d'une cabine de voyageurs, toujours en téléphérique, car les nouvelles constructions ferroviaires envisagées par la Compagnie, restée fidèle à la CANYST, devaient affronter des obstacles énormes : cataractes fantastiques bondissant des hauts glaciers, roches friables, glissements de terrains boueux. Seul le téléphérique restait un moyen de transport à peu près sûr, malgré plusieurs accidents.

L'ingénieur, son ancien ami de cœur, se trouvait sur un plateau boueux en train d'effectuer une étude des corniches alentour où construire une voie. Il la reçut aimablement dans son campement installé dans une caverne.

— Je sais que tu ne viens pas pour renouer avec moi mais pour discuter du prix du charbon.

— Il devient trop cher. La farine qui sert d'échange est de plus en plus rare à Markett Station, tu dois le savoir. Nous devons réviser les prix.

— Il n'en est pas question. Votre colonie n'est que tolérée et le Grand Lama actuel peut à nouveau vous retirer sa confiance. Vous avez organisé un commerce sur une grande échelle et votre nouveau dirigeable, avec son rayon d'action plus important, pourra aller

chercher les marchandises, la farine notamment, jusqu'en Africa. Mais vous allez être en concurrence avec les Cargos-Dirigeables du Soleil, une société en voie de formation à China Voksal. Nous commençons de traiter des marchés avec elle pour le ravitaillement.

— Vous ne pouvez pas espérer utiliser votre charbon comme monnaie d'échange. Le plus gros dirigeable du monde ne pourrait être rentable avec ce genre de fret. Dans tout le sud, du moins le sud encore constitué en banquise, c'est l'huile animale qui est utilisée comme énergie. Pas le charbon.

— Les Cargos-Dirigeables du Soleil emporteraient le charbon en Sibirie. Là-bas on l'utilise pour tout autre chose que produire de la chaleur domestique ou industrielle.

— Tu vas traiter avec ces gens-là, des bonzes rénovateurs ?

— Liensun est le patron de cette société et il sait ce qu'il veut.

— C'est un traître qui a vendu nos secrets sur les dirigeables.

— C'est un habile navigateur et aussi un homme d'affaires doué.

Nous avons décidé d'accorder des autorisations de survol à qui nous plairait, à ceux qui nous feraient les meilleures conditions...

— Quoi, tu vas accepter que nous ayons la concurrence de ce renégat dans cette Compagnie ? Nous sommes là depuis longtemps et, désormais, nous observons une neutralité stricte et respectons vos coutumes. Sans le dirigeable *Julius* vous n'auriez jamais pu tendre vos câbles de téléphériques en travers des vallées inondées puis boueuses. Et si un câble cède, c'est nous encore que vous viendrez chercher.

— Nous allons négocier ce genre d'accord avec Liensun. Il se peut même que les ateliers des bonzes nous livrent un petit dirigeable de manutention.

— Que veux-tu, faire payer aux Échafaudages ton dépit amoureux ?

Il sourit tranquillement :

— Évidemment, si nous étions restés ensemble, j'aurais pu éviter à tes amis certains ennuis... Mais je dois me soumettre au conseil d'administration.

— Pour l'instant nous sommes les seuls à absorber un surplus de votre charbon. Liensun n'en a pas récupéré une seule livre et d'après mes renseignements il n'a même pas effectué un seul vol commercial. Il aurait le plus grand mal à former un premier

équipage. Quand je pense qu'il a promis aux bonzes de trouver tous les équipages dont ils auraient besoin... Il a encore bluffé et il bluffera toute sa vie.

— La garantie des bonzes est irremplaçable, personne, ni chez vous ni ailleurs, ne peut donner la même.

Elle n'obtint qu'une très légère diminution sur le troc farine-charbon. Il lui promit la gratuité de la treizième berline livrée et une réévaluation du prix de la farine, à condition que les Échafaudages fournissent aussi du riz qui manquait cruellement.

Le responsable du collectif de gestion de la colonie, Astyasa, fit la grimace devant ce piètre résultat.

— Je ne peux vous ordonner de coucher avec lui, mais les histoires sentimentales compliquent tout.

— Il faut réduire la consommation de charbon et passer sur l'huile. Les fameux cargos-dirigeables de Liensun ne seront pas opérationnels avant des mois.

— Ladira vient de nous envoyer un message radio qui affirme que les vols expérimentaux d'*Avenir Radieux*, le dirigeable géant, sont terminés.

Songe resta sans voix et dut faire un effort pour écouter la suite.

— Nous allons devoir affronter Liensun et c'est un teigneux... Il est très prétentieux et peut devenir dangereux. D'autres dirigeables seraient puissamment armés pour protéger les gros monstres commerciaux. Notre nouvel appareil est ridicule, à côté de cet *Avenir Radieux*. Et puis autre chose : nous avons besoin du charbon car nos recherches sur le moteur à injection de poussière de charbon sont sur le point d'aboutir. Nous avons mis au point un procédé qui n'encrasse plus les injecteurs...

— N'en dites rien. Si Fangh l'apprend, ses prétentions seront encore plus exigeantes.

Le nouveau dirigeable devait recevoir un nom de baptême et le collectif devait se prononcer le soir même. Mais d'autres questions furent discutées puisque la jeune femme devait rejoindre Krill Station et la banquise dans la nuit.

— Il faut que les dirigeables soient acceptés par tous, dit-elle au cours de son intervention. Nous voyageons soit de nuit, soit à très haute altitude. Nous devons habituer les populations à la vue de ces appareils, lutter contre les superstitions. Il faudrait envoyer des

messages publicitaires aux radios et journaux.

— La CANYST est toujours vigilante, éperonnée par les Aiguilleurs qui ne veulent rien céder sur la société ferroviaire. Le train reste le seul mode de vie autorisé et on tirera sur nos dirigeables, on les descendra s'ils apparaissent à trop basse altitude et de jour.

— Comment font les bonzes, alors ?

— Ils doivent payer, mais il paraît que Liensun lui-même a dû se soumettre à je ne sais qui pour ne pas être ennuyé.

Il fut décidé que le nouveau dirigeable serait baptisé *Greog Suba*. En réalité, c'était lui qui avait mis au point le filtre à hélium d'après l'organe prélevé sur un baleineau autopsié, lui encore qui avait conçu en partie le premier appareil volant. Il avait connu une fin dramatique dont on n'aimait guère parler dans les Échafaudages mais on voulait quand même lui rendre hommage.

— Dans quelques jours le *Greog Suba* effectuera son premier vol expérimental en direction du sud, déclara Astyasa.

D'anciens membres des équipages pouvaient soit embarquer sur les nouveaux appareils, soit instruire les volontaires dans l'art de piloter et de travailler à bord des aérostats, et Songe l'expliqua à ses amis, sans cependant faire directement allusion à Liensun dont le nom abhorré ne pouvait que soulever une indignation inutile.

— Nous pouvons devenir les meilleurs, avec nos petits appareils. Nous avons deux comptoirs, un à Markett Station et un dépôt à Krill Station, et nous pensons découvrir des chasseurs de phoques isolés qui seront finalement ravis de vendre leur huile et d'être ravitaillés.

Il s'agissait de postes oubliés à la suite des bouleversements de la banquise. Dans l'océan Indien, celle-ci n'avait pas fondu mais les contrecoups du réchauffement avaient détruit les lignes privées et une bonne partie des réseaux officiels. Mais des gens continuaient à vivre, à survivre plutôt, en chassant le phoque, manquant de tout sauf d'huile et de viande tirées de cet animal, ainsi que de poisson.

— Quand nous leur apporterons de la farine, du riz, des quartiers de porc salé, fumé, du sucre, du thé et du café, nous obtiendrons des quantités impressionnantes d'huile. Il faudra des années pour que les fissures de la banquise les menacent vraiment.

— Il y a une lucarne en formation dans cette région, dit quelqu'un. Notre réchauffement à nous est surtout dû à des

courants aériens très chauds qui ont frappé de plein fouet le Tibet, alors qu'autour c'étaient toujours les froids excessifs. Mais la future lucarne s'établira au-dessus de la Sibérienne et nous serons directement frappés.

L'astrophysicien Charlster, avant d'aller vivre dans le luxe chez les bonzes, avait créé un laboratoire merveilleux sur la falaise de la colonie, et ses élèves avaient poursuivi ses observations et pouvaient donc se montrer aussi affirmatifs.

— En attendant, continua Songe, nous allons stocker le maximum de marchandises ici.

— Craignez-vous que Fangh interdise nos dirigeables de vol ? demanda quelqu'un au fond de la salle.

— Je ne sais pas. Il est attiré par les Cargos-dirigeables des bonzes, c'est un fait, mais il risque d'avoir quelques déceptions.

— Est-il vrai que le Président Kid aurait survécu à la disparition de sa Compagnie de la Banquise et serait en train de bâtir une nouvelle société avec des bateaux ?

Le mot « bateau » créa son effet habituel et pendant quelques minutes Songe ne put parler, tant l'excitation des gens était à son comble.

— Je ne sais pas, dit-elle, mais Ladira, la libraire de China Voksal, nous envoie en général des informations exactes.

— Si nos dirigeables sont interdits de survol de ces montagnes, que deviendrons-nous ?

— Faudra-t-il émigrer une fois de plus ?

Astyasa fit taire les intervenants pour répondre qu'il fallait évidemment envisager le pire.

— Nous étudions une possibilité de transfert sur un inlandsis montagneux de préférence, où nous n'aurons rien à redouter, mais attendons que les premières désillusions commencent avec Liensun. Fangh sera alors bien obligé de nous traiter différemment.

CHAPITRE VI

Indéniablement, Murmose Bertold avait maigri, mais elle faisait toujours aussi malpropre avec ses vêtements souillés et surtout le teint brouillé de son visage, ses cheveux gras et sa lippe un peu trop luisante. Lorsqu'il la revit, il aurait aimé se retrouver prisonnier du Kid ou au diable, dans ce maudit charbonnier qui lui en avait fait voir de belles, oui ! plutôt ce cargo pourri que cette fille qui le contemplait avec un ravissement mêlé de méfiance. Il avait appris qu'après sa fuite, prise de fureur, elle avait dénoncé ses parents comme Rénovateurs et qu'il avait fallu que Ladira et son groupe payent la police ferroviaire pour qu'ils oublient la plainte de la jeune fille.

Elle vivait dans un wagon-habitation des confins, travaillait à la plonge dans un restaurant et empestait le poisson. Justement son restaurant, apprit Liensun, ne servait que du poisson sous toutes ses formes, et des plats confectionnés avec de la poudre d'œufs de goéland qui empestait également le poisson. Elle ne devait jamais se laver.

— Tu te souviens de l'étuve dans la serre ? dit-elle.

Juste comme son cœur se soulevait de constater cette crasse qui la recouvrait, elle faisait allusion à ce sauna dans cette serre où ils remontaient un dirigeable venu des Échafaudages dans des caisses.

— J'aimerais aller à l'étuve d'à côté, juste là où on fabrique l'eau potable. On peut s'y baigner dans de l'eau bouillante...

— Tu vois quelquefois tes parents ?

— Bien sûr. Mon père cultive toujours des plantes aromatiques. On lui a apporté quelques abeilles et il espère les multiplier. Toute sa vie il a rêvé d'avoir des ruches pour obtenir du miel véritable. Tu te souviens ? Tu avais promis à mon père que tu irais jusqu'en

Africana chercher un essaim.

Il était encore debout dans le petit compartiment qu'elle louait, tandis qu'elle s'était assise sur la couchette. Elle commençait de se renverser en arrière et son peignoir effiloché s'ouvrait sur son corps. Il évitait de regarder ses gros seins à la minuscule aréole, son ventre lourd.

— Tu n'as pas vieilli, peut-être un peu forci, dit-elle. Tu sais, je n'ai rien oublié de ce que tu m'as appris sur les dirigeables et je me sens prête à m'envoler avec toi.

Il sursauta, continuant de regarder, enfin d'essayer, à travers le hublot givré.

— Je t'en ai voulu et puis Tharbin m'a expliqué que tu avais dû voler au secours de ton frère, le chef des Roux.

— Le Messie, rectifia-t-il.

— C'est pareil. N'empêche que tu m'as abandonnée sans même savoir si je n'attendais pas un enfant. Il n'en était rien mais ça aurait pu. Il aurait été de toi, car avec Shin c'était autre chose. J'ai jamais accepté qu'il me prenne de façon à me rendre enceinte. Tu m'avais enseigné beaucoup de choses... Ils étaient tous contents, ceux que tu voulais que je retrouve dans l'étuve.

Il lui tournait le dos, n'essayait même pas de lire dans le cerveau de cette fille, craignant d'y trouver dans des méandres nauséux des images écoeurantes. Il l'avait prostituée pour obtenir ce qu'il voulait et, maintenant, il était dans l'obligation de renouer avec elle sur ordre du patron des bonzes. C'était ça ou la ruine de ses rêves de pouvoir, l'impossibilité de reprendre sa revanche sur le Président Kid.

— Si je dois t'accompagner dans l'*Avenir Radieux*, faudrait quand même pas que je sois enceinte, hein ? Il va falloir faire attention, mais tu sais je ne me souviens pas seulement de la façon de conduire un dirigeable. Je n'ai rien oublié de ce que tu m'as appris.

Sans qu'il l'ait entendu approcher elle venait de jeter ses bras autour de lui, pressait son corps contre le sien. Il la sentait nue, chaude d'une fièvre violente qui lui faisait peur. Elle soupirait contre sa nuque, posait ses lèvres sur sa peau.

— Tu as toujours la même odeur, murmura-t-elle.

Elle défaisait sa combinaison isotherme, et il frissonnait car le

petit compartiment était très froid.

— Oui, tu as un peu forci... Ta poitrine est plus dure et tu as du poil, maintenant. Oh ! tu en as aussi sur l'estomac...

Paralysé d'appréhension, effrayé à l'idée de ne pas répondre à ces mains solliciteuses et de trahir son dégoût, il n'osait bouger, essayait de se souvenir de Zabel, d'Ann Suba, oui, Ann Suba surtout, dont le corps de femme mûre l'enchantait.

— Ah ! tout de même, fit-elle en s'emparant de son sexe. Tu as envie de moi... Comme moi de toi, mais tu me dois compensation et je sais ce que je veux d'abord.

Chuchotant à son oreille, elle exigeait et il savait qu'il ne pouvait reculer, qu'il devrait ensuite se montrer ardent car elle souffrait d'un grand retard amoureux.

Les jours suivants, il ne quitta guère les ateliers où l'on parachevait les dernières améliorations d'*Avenir Radieux*. Les vols expérimentaux nocturnes avaient été des succès, et le dernier, d'une durée totale de quatorze heures, s'était effectué dans de bonnes conditions. Il avait rendez-vous avec Tharbin pour discuter du grand voyage que le dirigeable géant allait entreprendre.

— Les Échafaudages viennent de lancer un nouvel appareil, le *Greog Suba*, lui annonça le patron des bonzes. Ils ont une avance sur nous mais leurs appareils sont trop petits.

Il mastiquait toujours quelque chose et Liensun n'avait jamais pu déterminer ce que c'était.

— J'ai dix tonnes de poudre d'alumine pour votre Président Kid. Il nous faudra de l'huile en échange. Du silicium également. Je vous charge aussi de relevés topographiques. Je veux savoir où en sont les fissures de la banquise, s'il existe un chenal qui se rapproche de l'inlandsis chinois.

— Le chargement pourra avoir lieu bientôt ?

— Dès demain matin.

— Murmose Bertold a la prétention de m'accompagner à bord du dirigeable. J'ai fait amende honorable mais ça, je ne le supporterai pas. Si je dois être constamment le prisonnier de cette femme, je préfère renoncer à ma situation.

— Calmez-vous... Pour cette fois seulement. Tâchez de l'en dégoûter. Nous devons rester prudents. Les Tarphys sont dans la station. Des tueurs femmes surtout.

— Éliminez-les.

— Nous savons qu'elles sont là mais il nous est impossible de les situer. Ce serait une faute d'ailleurs de les liquider, car les Aiguilleurs en tireraient profit ainsi que la CANYST. Savez-vous que Lady Yeuse a repris la direction de la Compagnie Panaméricaine ?

— Comment l'avez-vous su ?

— Je le sais, c'est tout.

— Le Kid voulait aussi des matériaux composites.

— Vous ne le laissez pas autant que j'espérais. Je veux bien lui envoyer de l'alumine mais pas ces matériaux pour construire les coques de ses bateaux...

Il continuait de mâcher en réfléchissant :

— Nous devons vous faire confiance au sujet du Kid, mais ses émetteurs radio ne peuvent être captés ici.

— Il émet en phonie et en graphie ensuite quand ses vedettes et ses cargos sont trop loin.

— Il pourrait très bien ne plus exister et ses bateaux être des bateaux fantômes. Je suis obligé de vous faire confiance, du moins jusqu'à votre retour.

Là-bas, à Titan, l'équipage se rendrait compte qu'il s'agissait d'un îlot minuscule et que le port n'était guère encombré par des cargos anciens.

— Vous rapporterez surtout de l'huile... Toute l'huile que vous pourrez rafler.

— Et si nous en trouvions ailleurs ?

— Laissez des acomptes... En nourriture. Vous aurez des tonnes de nourriture et de marchandises de première nécessité, mais je veux que vous retourniez chez le Kid. Il faut que nous sachions, le Consortium et moi, où il en est. Si jamais le chenal avait atteint la côte sud, nous pourrions craindre la création de comptoirs. Les Rénovateurs ont créé un comptoir à Markett Station et une base un peu en dehors de cette agglomération. Ils se débrouillent bien. Ils raflent des fournisseurs mais nous ignorons comment ils se procurent leur huile, une huile très soigneusement raffinée de manchot, qui connaît un gros succès. Ils en tirent des bénéfices élevés...

— Ces dix tonnes d'alumine valent plus que quelques tonnes d'huile... Il faut que nous trouvions un dépôt à mi-chemin entre le

Titan et China où nous emmagasinerons l'huile. Il doit bien exister une ligne de chemin de fer intacte... nous devons nous débarrasser des cavaliers venus de la Bones Company.

— Votre mère Sunny dirigeait le clan des Ferrailleurs, n'est-ce pas ?

Les bonzes savaient tout. Tout sauf ce qui concernait le Kid. Il lui fallait jouer avec finesse, faire de ce premier voyage un grand succès.

Lorsque, en pleine nuit, lourdement chargé, le dirigeable géant prit son essor, il n'y avait qu'un nombre réduit de personnes pour assister au départ : les bonzes et quelques techniciens qui veillaient aux amarres. Liensun, le cœur serré mais enthousiaste, était sur la passerelle. La nacelle possédait deux niveaux et le poste de pilotage formait une avancée vitrée au-dessus de l'étage inférieur.

Tous les instruments de navigation les plus perfectionnés avaient été construits spécialement pour *Avenir Radieux*.

Bientôt il disparut dans l'obscurité épaisse et Liensun attendit d'être à une altitude de trois mille pieds pour lancer les moteurs. Ceux-ci tournèrent avec si peu de bruit que les habitants de China Voksal ne durent pas les entendre, sous la verrière et les dômes de protection.

Il donna le cap au timonier et rencontra le sourire carnassier de Murmose qui, bien que n'étant pas de service, s'était rendue malgré tout sur la passerelle.

— Nous pouvons augmenter la vitesse, ordonna-t-il.

Le petit écran électronique afficha bientôt cent cinquante à l'heure. En période de rodage des moteurs c'était raisonnable, mais *Avenir Radieux* pouvait atteindre près du double et sa vitesse de croisière serait de deux cents, deux cent vingt.

CHAPITRE VII

Au cours d'un dîner intime, le Kid leur fit part de ses inquiétudes au sujet de Lien Rag, dont il était sans nouvelles depuis quatre semaines. Farnelle, qui revenait d'une longue campagne de chasse aux phoques, était là.

Elle avait ramené des centaines et des centaines de tonnes d'huile, de la viande, du poisson sous toutes les formes, mais avouait n'avoir rencontré aucune implantation humaine.

Ruydas aussi était là, frêle adolescent capable de diriger un équipage, celui de la vedette *Titan I*. Il revenait de l'Antarctique et avait aperçu un vieux bateau couché sur le flanc, mais qui ne recelait aucune marchandise digne de ce nom.

Fields, le secrétaire particulier, et Mary Halan faisaient partie des invités.

— Aucune nouvelle de Liensun et de Lafitte non plus ? demanda Farnelle.

— Non.

Le Kid prit un air méprisant :

— Je savais qu'il ne tiendrait pas sa parole. Il en a profité pour prendre le large. Qu'importe.

— Vous n'avez invité personne du charbonnier, lui fit remarquer Farnelle. Pourquoi ?

— Je me méfie de ces gens-là. J'ai l'impression qu'ils commencent à regretter Liensun, alors qu'au début où ils étaient si heureux d'être ici, ils le vomissaient. Je ne comprends pas l'étrange fascination que ce garçon, hypocrite et vindicatif, exerce.

— Moi je comprends, dit Farnelle.

Elle les surprit mais ne dit pas autre chose. Elle aussi avait tenu Liensun en suspicion, mais pour ne pas succomber à son charme

pervers. Elle se souvenait d'Ann Suba qui lui avait raconté que le garçon l'obsédait sexuellement, mais qu'une fois assouvie elle ne pouvait accepter l'idée de rester plus longtemps avec lui.

— Si Lien Rag ne revenait pas..., commença Farnelle.

— Il revient toujours. J'ai pensé aux Hommes-Jonas qui vivent en symbiose dans les baleines géantes... Eux auraient pu aller reconnaître l'océan à l'est, nous dire si la navigation y était possible, quels dangers menaçaient les navigateurs. Lien Rag est à bord d'une excellente vedette mais il leur faut de l'huile pour les moteurs, animale ou minérale, peu importe.

— Végétale ? demanda Farnelle.

— Vous croyez qu'on en trouve, de la végétale ? Des produits oléagineux cultivés en serre, mais dans ces régions-là... Bref, Lien Rag avait toutes les conditions réunies pour réussir. Mais nous ne savons ce qu'il est devenu et nos moyens radio sont limités. Il y a des zones complètement parasitées. Par exemple vers l'ouest. Nous ne recevons aucune émission, même faible, et nous supposons que personne ne nous entend. Lorsque le cargo *Princess* s'est engagé dans ce chenal qui ouvre la banquise vers la mer de Chine, nous avons perdu le contact même en graphie. Des particules inconnues brouillent les émissions et même endommagent les appareils électroniques.

— Augmentation de la radioactivité, fit Mary Halan. Radioactivité venue de la mer, naturelle ou due à des erreurs humaines de jadis. Mais notre ciel croûteux...

— Allons, débarrassez-vous des vieilles appellations pudiques, dit le Kid. Nous savons tous qu'il s'agit de strates de poussières lunaires. Vous alliez dire qu'elles sont radioactives, je le sais. Depuis, nous n'avons jamais réussi à avoir des communications longue distance. Sauf une fois avec Lady Diana, grâce au relais de ces bâtiments de guerre stationnés à intervalles réguliers. Juste avant que nous ne nous fassions la guerre...

Durant quelques secondes il rêva à ces événements anciens qui avaient préludé à sa montée en puissance. Il avait détruit une flotte envoyée par Lady Diana, et sa Compagnie était devenue la plus puissante du monde, la plus libérale aussi. Et voilà qu'il n'était plus qu'un roitelet essayant de faire du négoce avec des partenaires introuvables. Chaque fois qu'on lui disait qu'on ne trouvait aucune

trace des établissements humains, il enrageait. Sa Compagnie avait eu des millions d'habitants. Ils n'avaient pas pu tous disparaître dans l'océan ni s'enfuir à l'ouest. Où étaient-ils ?

— Allez-vous envoyer une expédition de secours pour retrouver Lien Rag ?

— Il était entendu que non, ma chère Farnelle.

— Si la mer, je veux dire l'océan Pacifique est libre vers l'est et non recouvert par la banquise ouverte par des chenaux, comment pourra-t-il obtenir de l'huile ? À part la rencontre heureuse avec un troupeau de baleines...

— J'y songe chaque nuit et je dors mal. Indépendamment de Lien Rag qui est mon ami le plus cher, je constate que nous avons besoin d'un grand nombre de choses. Curieusement, les serres ne fonctionnent pas aussi bien qu'avant, du temps de la banquise. Nous n'avons pas de terre à exploiter, même pas de boue, avec ce rocher et ces laves. Nous manquons de viande, de farine surtout et d'un certain nombre de matières de première nécessité.

Il se tourna vers Farnelle :

— Je voudrais que vous retourniez dans ce chenal en espérant qu'il se prolonge désormais encore plus loin. Il faut trouver du ravitaillement... Des tonnes de farine, du riz, de la viande. Nos réserves s'épuisent et dans un mois ou deux je serai obligé de réduire les rations, d'instituer la pénurie... Ce ne sera pas de gaieté de cœur.

— Voyageur président..., commença Ruydas en rougissant fortement. Pardon pour ce mot de « voyageur » que vous avez aboli. Lorsque j'ai raccompagné Jdrien en Antarctique, il m'a parlé des ovibos, d'immenses troupeaux de bœufs musqués qui existent là-bas, se nourrissant de lichens qu'ils trouvent dans les zones rocheuses, celles qui ne permettent pas à la glace de s'accrocher... Nous pourrions lui demander de nous en livrer régulièrement.

— Malheureusement le seul moyen que j'avais de communiquer avec mon cher Jdrien nous a quittés. J'ai même souhaité qu'il s'en aille. Eh oui, Liensun, comme son demi-frère, est télépathe et pouvait le contacter à des milliers de kilomètres... Il faudra attendre que Jdrien veuille prendre de nos nouvelles.

— Ces animaux fournissent du lait, une toison épaisse et de la bonne viande, ajouta Ruydas. Je veux bien retourner en Antarctique

avec la vedette *Titan I*.

— Jdrien s'est installé à des journées de marche de la côte. Il est comme les Roux, infatigable marcheur, et à l'occasion ses frères de race le traînent sur une peau de phoque. Aucun de ceux qui sont sur cet îlot ne pourrait réaliser un exploit semblable. Il faudrait des traîneaux, tirés par des chiens comme autrefois, ou dotés d'un moteur. Il n'y a rien à faire, sinon attendre.

— Je veux bien remonter ce chenal, ajouta Farnelle, mais on ne voit personne, sauf peut-être ces fameux cavaliers qui ravagent la région. Je me demande même si Liensun et Lafitte ont pu trouver une station en état de marche, un train, ou s'ils ont dû marcher le long des rails d'un réseau qui n'est plus utilisé.

Le Kid manipula son fauteuil électrique pour s'éloigner de la table. Il était irrité par cet immobilisme. L'espoir de recréer une autre Compagnie s'éloignait. Rien ne réussissait. Il avait perdu le professeur Klose, peut-être Lien Rag, et le fils de ce dernier, Liensun, n'était pas de parole.

Il fit aller et venir son fauteuil puis s'arrêta en haussant les épaules :

— Je suis désolé de ce moment de découragement, mais l'avenir commence à m'inquiéter. Je pensais que des colons de l'ancien Viaduc auraient pu survivre avec leurs installations, fermes d'élevage et de cultures. Il y avait par exemple de gros élevages de porcs sur les branches latérales de ce superbe Viaduc... On les avait relégués au loin à cause de l'odeur. Des élevages de moutons, avec de véritables usines d'herbage lyophilisé... Dans les conditions les plus difficiles nous vivions comme des coqs en pâte sans même nous en rendre compte. Le réchauffement survient avec les brumes, la pluie, la neige, et encore heureux que nous ne connaissions pas la boue ou si peu. Et tout est bouleversé sans espoir d'une solution rapide. Je me sens désarmé. J'ai tout misé sur la construction et la rénovation navales, mais nous manquons de matériaux. Il ne servirait à rien d'envoyer d'autres émissaires à l'ouest pour tenter d'établir un négoce. Si Liensun a échoué, l'opération n'est plus envisageable. Mais s'il a oublié sa parole, il nous empêchera de faire le même itinéraire.

— Je me demande, dit Fields avec autant de timidité que Ruydas, s'il a échoué... J'ai travaillé avec lui. Je suis allé le chercher

à China Voksal avec son dirigeable emballé dans des caisses. Il m'a surpris par son énergie, sa volonté de survivre, son manque de scrupules. Et aussi sa vanité naïve. Rien que pour vous narguer, et je m'en excuse, Président, il reviendra.

CHAPITRE VIII

Les derniers litres d'huile étaient réservés pour la distillation de l'eau de mer, mais Lien Rag craignait que l'équipage affamé n'essaye de les voler. Il avait verrouillé le réservoir qui en contenait encore un peu et le surveillait sans relâche. La nuit il dormait à côté. Il n'y avait plus rien à manger, sinon quelques crêpes de farine moisie que Ann Suba parvenait à confectionner, et du poisson salé, trop salé d'ailleurs, et qui accroissait la soif.

Il neigeait de plus en plus souvent, brusquement quand le brouillard blêmissait. Ils frôlaient d'immenses îles de glace complètement désertes, des icebergs énormes. Pendant plusieurs jours Kandin voulut les explorer, mais il ne trouva ni phoque, ni manchot, ni goéland.

— C'est l'océan de la désolation, répétait-il, les mâchoires contractées.

Comme tous les autres, y compris Lien Rag, il ne se rasait pas et ses poils frisés, très noirs, lui donnaient un air encore plus farouche. Les nuits étaient froides, le thermomètre descendait au-dessous de zéro et d'épaisses couches de givre recouvraient le pont, les rambardes, les mitrailleuses de la vedette. Les hommes rechignaient de plus en plus à gratter cette couche de glace qui alourdissait le navire.

— La ligne de flottaison est sous l'eau, leur dit Lien Rag après les avoir réunis. Il faut se débarrasser de ce givre sinon nous risquons de nous enfoncer encore et de couler.

— On ne peut pas travailler le ventre creux, répliqua Huergo. Et puis dans la nuit ça recommencera... Alors à quoi bon ?

— Pour l'instant nous sommes à l'abri dans cette vedette et nous avons de quoi boire. Il faut tenir. Nous finirons par nous en sortir

mais essayez de surmonter votre désespoir.

Ann et lui tentèrent de donner l'exemple en allant gratter les manchons qui enveloppaient les mitrailleuses, mais l'équipage resta dans l'habitacle principal aux vitres elles-mêmes opaques.

— Jadis les marins se sentaient liés par un code moral à la survie de leur bateau et du reste de l'équipage, dit Lien Rag essoufflé par le brouillard.

— Et aussi par la crainte des châtiments corporels. Les capitaines pouvaient se montrer sans pitié, et le moindre mal était de se retrouver à fond de cale, aux fers, en compagnie des rats, le cul dans l'eau saumâtre, répondit Ann. À quoi seraient-ils liés ? Aux visées orgueilleuses de ton ami le Kid ? Il veut reconstruire son empire, inconsolable de la destruction de sa Compagnie. Mais c'est toi, nous, qui devons lui trouver un chenal conduisant vers la Panaméricaine. Il croyait trouver des centaines de cargos que la débâcle aurait libérés de la banquise et ils ont tous coulé.

— Nous en avons tous rêvé, dit-il.

Le voilier fantôme restait invisible, même si chacun se doutait de son voisinage immédiat. Il y avait des bruits furtifs, toujours les mêmes, le crissement d'un tissu déchiré, le grincement d'une poulie rendue inutile par l'absence de vent, et Kandin l'affirmait sans accepter qu'on en doutât, des murmures...

— Ils ne nous sont pas hostiles, disait Lien Rag. Ils ont peur, simplement. Ils aimeraient nous approcher, entrer en contact, mais ils estiment avoir tout à craindre de nous.

— Les Christmasiens n'étaient pas ainsi, faisait remarquer Kandin. Ils ont bien essayé de nous posséder mais nous avons su leur échapper. Ceux du voilier sont patients. Ils attendront que nous soyons tous morts de faim et de froid avant d'arraisonner la vedette.

— Si on jouait les morts, proposa Huergo un soir où ils venaient d'avaler une bouillie infecte préparée avec de la farine délayée dans un ersatz de thé.

Ils se regardèrent en silence, séduits par cette proposition.

Huergo, encouragé par son succès, creusa son idée.

— On ne bouge plus, on essaye de faire le moins de bruit possible, on se planque. Il ne faut pas que la vedette ait des mouvements suspects alors que la mer est calme. On choisit un endroit et on s'y tient, quoi qu'il arrive.

— Ça risque d'être long, fit Kandin. Combien de temps pourrions-nous tenir ?

— Nous nous affaiblissons chaque jour, alors essayons d'utiliser cette fatigue.

— Il n'y aura pas besoin de jouer la comédie, fit Kandin. Il ne faut plus gratter le givre et le mieux est de le laisser s'épaissir sur les parties vitrées et les hublots de la coque. On ménagera simplement des trous pour surveiller nos petits copains...

— Et si c'étaient des fantômes..., chuchota le troisième membre de l'équipage, Niger. Des esprits qui navigueraient sur ce bateau depuis des siècles ?

À nouveau le silence les oppressa et Lien Rag dut faire un effort pour s'arracher à sa terreur. Il avait survécu à tous les dangers du S.A.S. où réellement des êtres inconnus pouvaient le menacer, à commencer par les Garous, ceux que Gus appelait les loupés, des animaux sauvages, des humains retombés dans la préhistoire. Seule son asthénie actuelle pouvait le rendre aussi impressionnable.

— Qu'importe des esprits. Nous allons les attirer par notre ruse... Même s'ils doivent nous décevoir. Il y a ce voilier qui lui peut naviguer s'il possède un moteur auxiliaire, même sans vent. Il faut en finir avec cet immobilisme.

La vie s'organisa, ou plutôt se figea pour des heures, des jours et des nuits d'attente. Chacun choisit son emplacement avec soin. On avait fait une grande provision d'eau et on avait distribué les derniers vivres. Il n'y avait plus qu'à attendre en souhaitant que les mystérieux occupants du trois-mâts ne tardent pas trop.

Toute une journée s'écoula. Au début ils se surveillaient les uns les autres, s'indignaient en chuchotements véhéments quand l'un d'eux avait bougé trop impulsivement, ou qu'un objet en tombant avait fait trop de bruit.

Puis ils s'habituerent à moins de rigueur, certains que *Titan II*, vu de l'extérieur, donnait l'apparence d'un bateau abandonné. La vedette tournoyait sur elle-même très lentement, et le seul danger restait qu'elle heurte un iceberg ou le socle reliant encore deux îles de glace, mais Kandin avait choisi le poste de pilotage et surveillait le radar et l'écho sondeur, le minimum qu'ils puissent laisser en état de marche.

Régulièrement, d'une voix flûtée, Niger en prenait des fous rires

contagieux, il donnait des précisions :

— Nous approchons d'un iceberg... Attention car il n'est plus qu'à quelques centaines de mètres et si le courant qui nous porte ne s'écarte pas...

Mais jusque-là ce courant s'était toujours écarté des masses glacées, comme s'il répugnait à s'approcher d'elles ou qu'à la façon d'un aimant il y ait répulsion entre pôles de même signe.

— Vous n'avez rien entendu ?

Il y avait toujours un des cinq pour poser la question et pour préciser :

— Un claquement... Un grincement... Un bruit de voix...

Alors ils se crispaient et jouaient les agonisants. Chacun s'était muni d'une arme de poing cachée à quelques centimètres de sa main droite, et Lien Rag, réticent au début, avait emporté un petit pistolet à six coups dans sa couchette.

— Il faudrait que j'aille pisser, annonça Huergo en fin de journée. Je tiens depuis cette nuit mais, maintenant, faut que j'aille aux sanitaires.

— Alors fais gaffe, lui dit Kandin depuis le poste de pilotage. Marche au centre du bateau.

Mais avec le givre lourd qui enfonçait la vedette, celle-ci encaissait mieux les allées et venues, ne bougeait pour ainsi dire pas. Lien Rag se méfiait des ondes concentriques de l'eau quand celle-ci était absolument plate. Le moindre écho, venu de la coque, pouvait créer un départ de ces rides circulaires qui alerteraient ceux du voilier.

— Glissez, ne marchez pas. Évitez les chocs, même les plus minimes.

— Moi aussi il faudra que j'aille là-bas, avoua Ann Suba depuis la cambuse.

Lien Rag se demandait s'ils pourraient attendre au-delà de la nuit. Il allait soit neiger, soit grêler. Pourvu qu'il grêle, pensait-il, et que les bruits des grêlons sur la coque nous permettent de nous détendre un peu.

— Ils ne vont pas tous monter à bord, soliloquait Niger depuis l'une des soutes. Ils enverront une patrouille de reconnaissance. Inutile donc de nous jeter dessus. À moins qu'ils ne décident de nous balancer par-dessus bord.

Huergo revenait soulagé, et le disant. Son déplacement s'était bien déroulé et Ann Suba craignait de ne pas être à la hauteur, de commettre une gaffe. La pensée de laisser ouverte la porte des sanitaires l'angoissait.

— Vous n'entendez rien ? demanda Kandin.

Malgré tout ils tendaient l'oreille et Lien Rag dut s'avouer qu'il y avait effectivement quelque chose qui faisait vibrer l'air. Il neigeait avec la nuit.

— Quelques grêlons, fit-il.

— Non. C'est sur l'eau.

Là-bas dans les toilettes, Ann Suba n'osait plus bouger, gênée, effrayée, attendant avec ses vêtements défaits. Elle en arrivait à supplier elle ne savait trop qui, que ce bruit ne soit qu'une hallucination de plus, mais il y eut un léger raclement contre la coque à bâbord.

Lien Rag pensa qu'un gros glaçon flottant pouvait produire ce son, mais il y en eut d'autres qui ne laissaient aucun doute. Il reconnaissait d'ailleurs ce raclement intermittent comme celui produit par un canot se frottant contre la vedette, le temps que ses occupants frappent une amarre à l'avant et une autre à l'arrière.

— Cette fois, chuchota Kandin.

Oui, cette fois. La main de Lien Rag glissa vers le petit pistolet caché à proximité sous le sac de couchage, ne trouva rien. Il s'affola mais réussit à garder son sang-froid. Là-haut sur le pont quelqu'un marchait. Avec d'infinies précautions, ou alors c'était un être léger, pas un esprit, même si Niger ne pouvait s'empêcher de grelotter.

Il n'y avait plus très longtemps à attendre désormais, mais Ann Suba était bien la seule à s'en réjouir. Qui que ce fût, elle serait à jamais ridiculisée d'avoir été surprise en pareille posture, pensait-elle.

CHAPITRE IX

Tous les médias de la Panaméricaine faisaient leur une sur ce mouvement irrésistible qui poussait les voyageurs vers les montagnes. Les anciennes Appalaches, proches des grands centres de la côte Est, étaient les plus envahies. Des trains entiers déversaient là-bas leurs cargaisons humaines. Pour l'instant il ne s'agissait que de gens ne travaillant plus et possédant une certaine aisance financière. Ils achetaient dans de toutes petites stations un wagon, même vétuste, installaient une petite verrière, une serre, essayaient de se donner une autonomie énergétique. Mais seules les petites stations les plus élevées avaient du succès. En dessous de huit cents mètres, du moins pour l'instant, les promoteurs ne trouvaient pas d'acheteurs. Mais au-dessus de cette altitude, les prix grimpaient vite et l'on se moquait beaucoup de ce mouvement qui poussait les gens vers les hauteurs. On appelait ces gens-là la High Society, par ironie, mais ils s'en moquaient et, quand on les interviewait, ils déclaraient que, désormais, ils se sentaient beaucoup plus en sécurité dans ces endroits-là qu'à NYST ou dans n'importe quelle autre grande station.

Par la suite, les moins fortunés essayèrent de s'installer sur des hauteurs moyennes, mais d'autres préférèrent entreprendre un long voyage vers les Rocheuses. Des gens actifs, jeunes, s'embarquèrent, ayant liquidé leurs biens pour recommencer une nouvelle vie là-bas. Tous voulaient se lancer dans l'élevage des moutons, des chèvres et des volailles, car on leur avait seriné que le manque de protéines animales serait la grande tragédie en cas de réchauffement brutal. Ils savaient aussi qu'avec les excréments de ces animaux on pouvait produire du méthane, mais la plupart ignoraient comment obtenir des aliments pour nourrir ces mêmes animaux.

Lorsque le mouvement de la High Society s'amplifia, les Aiguilleurs intervinrent, mais à leur façon sournoise et efficace. Des trains entiers d'émigrants se trouvèrent immobilisés au centre de la Panaméricaine nord, dans des stations misérables où ils durent endurer le froid et la faim. Beaucoup s'étaient embarqués dans des wagons mixtes, marchandises-voyageurs, avec quelques spécimens de leurs futurs élevages, qui un couple de chèvres, qui quelques poules et un coq plein d'ardeur, voire des lapins. Ceux qui s'étaient entichés de moutons ne pouvaient voyager dans ces trains mixtes à cause de l'odeur et devaient supporter les inconvénients, surtout le froid, des trains de marchandises. Quand le ravitaillement de ces petites stations commença à se faire rare, ce qui eut pour conséquence une hausse des prix, les membres de cette High Society furent forcés de sacrifier leurs Adam et Ève à plumes ou à fourrures et commencèrent à se poser des questions quant à leur avenir dans les Rocheuses.

Sans vouloir encourager cet exode, Yeuse estimait qu'elle devait veiller à la future sécurité de ses voyageurs. Elle avait ordonné la construction de nouveaux réseaux en direction précisément des Rocheuses, mais son plan quinquennal n'avait pas été respecté par le régent Hukoung.

Elle convoqua Yule qui représentait le pouvoir des Aiguilleurs, puisque Palaga le Maître Suprême restait inaccessible.

— Le trafic est-ouest laisse à désirer, fit-elle sans la moindre acrimonie. Des trains entiers sont dirigés sur des voies secondaires où ils peuvent attendre des jours. On m'a parlé de deux semaines dans les cas extrêmes. D'où provient cet engorgement ?

— Des sociétés de location de wagons... Devant l'abondance des demandes, elles ont formé des centaines de trains attelés à des machines à bout de souffle. Incapables de tenir leur vitesse sur les voies rapides parce que trop vieilles et tirant jusqu'à cent wagons. Il a fallu établir des priorités...

— Je souhaite que la liberté de circulation soit totale dans cette Compagnie. Si d'ici une semaine le trafic n'est pas mieux régularisé, je me rendrai sur place pour me rendre compte. Ce ne sont pas quelques centaines de trains qui peuvent vous faire peur, je suppose, quand vous réglez des milliers de convois sur le réseau qui nous concerne ici à NYST.

— Ces migrations sont inquiétantes, peuvent déséquilibrer la vie économique, sociale, culturelle même de la Compagnie, fit Yule avec un sourire serein.

— La vie culturelle, vraiment, ironisa Yeuse. Je suis ravie qu'elle vous préoccupe enfin après des siècles d'indifférence. Auriez-vous peur que le mouvement ne s'amplifie et que ces bruits de réchauffement ne modifient vos privilèges ?

— C'est un point à analyser, effectivement.

— Il faut acheminer ces gens-là. Nous allons d'ailleurs prendre des mesures pour leur permettre de s'installer là-bas sans trop de difficultés.

— La main-d'œuvre fera défaut dans tout l'est ?

— Il faudra bien sédentariser les trains d'ouvriers intérimaires. C'est une aberration, une injustice criante.

— Vous ne pouvez pas aller contre les lois de la CANYST. Vous savez très bien.

— Que l'immobilisme c'est la mort... Cette formule a bien vieilli, si bien qu'on ne l'apprend même plus dans les écoles. Je compte sur vous pour que ces embouteillages sur le réseau central soient résorbés au plus vite.

Elle devait tenir compte des deux castes en présence, les Aiguilleurs et la Traction. Ce dernier service n'était pas organisé en véritable classe sociale fermée, mais Hukoung aurait aimé copier les Aiguilleurs et donner aux siens le même prestige qui terrifiait les masses populaires.

Le même jour Reiner lui annonça que la famille Guerpez avait fini par abandonner la banquise du Pacifique et, la voyant froncer les sourcils pour se souvenir, il lui rafraîchit la mémoire :

— Je vous ai parlé de ces gens-là avant notre départ pour l'Antarctique où vous avez trop imprudemment confié le pouvoir au contrôleur général de la Traction.

Elle n'aimait pas qu'on lui rappelle cet épisode et il se hâta de poursuivre :

— Vous savez que c'est une famille énorme qui forme une sorte de fédération... Dix mille personnes se rattachent à un tronc commun qui se perd dans les âges lointains. Mais elles se sont consacrées à l'étude des phénomènes météorologiques et spatiaux.

— Ah oui, ces illuminés de Rénovateurs mystiques...

— On ne peut les rattacher ni aux mystiques, ni aux scientifiques. Disons qu'ils sont les deux mais avant tout ils sont des Guerpez. Ils avaient un observatoire complet qui circulait dans un train personnel sur la banquise. D'après eux la banquise va finir par se séparer du continent mais ne fondra pas tout de suite. Un courant chaud longe la côte Ouest, depuis la Patagonie, et creuse un chenal énorme. Des fissures apparaissent...

— Les réfugiés affluent ?

— Toujours pas. Les gens qui vivent là-bas depuis si longtemps se résignent mal à partir, mais si les Guerpez ne se trompent pas nous aurons une sorte de continent glacé à notre porte, avec un bras de mer de plusieurs kilomètres entre lui et notre inlandsis. En quelques années seulement.

— Où sont donc les Guerpez ?

— Sur la côte Ouest. Mais on peut leur demander d'autres témoignages. Par contre je ne pense pas qu'ils accepteront de venir jusqu'ici ; loin de la fédération, de leurs familles, ils sont perdus.

— Ce n'est pas une fédération mais un clan, fit-elle, agacée.

— Dix mille personnes se réclament de ce patronyme.

— Je vais aller à l'ouest. Je veux visiter les stations des Rocheuses. Le mouvement des High Society est continu et nous devons les comprendre. En l'état actuel de nos connaissances, il est impossible de leur dire « ne partez pas, vous ne risquez rien »... Avez-vous des renseignements sur la Traction ? Que pensent-ils de mon retour ?

— Justement vers le centre de la Compagnie, ils restent fidèles à Hukoung en règle générale et vous n'avez pas bonne cote parmi eux. Il est possible que votre prédécesseur se soit caché là-bas. Il faudrait revaloriser ceux de la manutention, de la billetterie aussi.

— C'est la Traction et les Aiguilleurs qui sont les plus importants pour faire marcher nos trains. Je veux bien aider les autres, mais à condition de ne pas heurter la susceptibilité des deux plus grands.

— Sur la côte Ouest, la Traction est votre alliée la plus sûre car, là-bas, on sait à quoi s'en tenir sur le réchauffement, sur les difficultés qui attendent la Compagnie.

— Vous me préparez mon voyage ? Je partirai avec vous, Mel et Lucia.

Reiner hocha la tête, lui faisant comprendre qu'il était réticent.

— Quoi encore ?

— Mel. Il est trop jeune, inexpérimenté... Il travaillait dans une blanchisserie industrielle et le voici promu comme conseiller privé de la présidente.

Pourtant il ne paraissait ni amer ni jaloux et il avait peut-être raison.

— Je suis pour la promotion de la jeunesse et des gens qui n'ont pu faire d'études. Il me semble que Mel ne se débrouille pas trop mal.

— Alors il faudra refondre tous vos services qui sont passés de Lady Diana à vous et qui n'acceptent pas Mel Macdanet. Ces gens-là étaient soumis à Hukoung. Ils ont tous, depuis le planton jusqu'aux cadres supérieurs, un certain goût masochiste pour la servilité et comme vous voulez que chacun ait des responsabilités, ils ne le supportent pas. Ils ont la trouille, refusent de s'engager, craignent les retombées. Ils veulent obéir et faire obéir, c'est tout.

Il continua en expliquant que les fonctionnaires allaient essayer d'être les mieux servis lors de la prochaine distribution d'actions gratuites.

— Le système d'attribution devra être soigneusement étudié et, malheureusement, ces gens-là sont les plus compétents pour le faire. Embaucher d'autres équipes serait catastrophique.

— On leur donnera ce travail mais on les fera surveiller, par des amis à nous, des étudiants, des employés de la Traction qui nous sont favorables, ceux de la Manutention. À propos de la Manutention, j'ai envie de créer un corps spécial de police avec eux. Celle des Aiguilleurs s'est complètement disqualifiée et les hommes de la Traction en partie.

— Il y aura combien de corps de police ? soupira Reiner.

— Ils doivent se surveiller les uns les autres pour éviter toute dictature de l'un d'eux.

CHAPITRE X

— Mais enfin, s'emportait le docteur Isaie, vous avez son nom, sa date de naissance, celle de sa mort et son bulletin de santé !

— On ne dit pas comment elle est morte à trente ans... Vous trouvez normal de mourir à trente ans ?

— Il y avait beaucoup d'accidents en ce temps-là... Accidents de plongée dans le vide, accidents dans le satellite même. Cet endroit n'a jamais été de tout repos. Puisque cette Aliana Mors avait ses deux jambes, que voulez-vous de plus ?

— Elle avait ses deux jambes mais elle est morte et je voudrais bien connaître la raison de ce décès prématuré. Vous m'avez dit qu'à partir d'une époque on recyclait les cadavres pour en retirer des tas de produits, des organes, du sang, des greffons mais aussi du fer, du cuivre... pourquoi alors cette nécropole, là-bas de l'autre côté de Salt, dans un endroit où les Ophiuchusiens ne paraissaient pas aller souvent ? Vous m'avez parlé d'une nécropole de privilégiés ? Mais je n'y crois pas.

— C'était peut-être une récompense que cette sépulture extérieure, une sorte de décoration posthume. Que savons-nous des croyances d'il y a un siècle et demi ? Peut-être que la moyenne des habitants de S.A.S. détestait l'idée que leur corps serait recyclé pour finir comme engrais ou même nourriture pour certaines bactéries... Il a peut-être fallu organiser cette distinction.

Gus grognait, continuait ses recherches, oubliait complètement de s'occuper de ce petit satellite qui pouvait sauver une partie de la Terre d'un réchauffement brutal. Isaie essayait d'être sa conscience, mais Gus se méfiait de cette moralité inattendue du petit homme.

Isaie s'évertuait à le détourner de ses recherches pour qu'il ne découvre jamais la vérité sur Aliana Mors, une des premières

patientes traitées par le synthétiseur prothétique. Ce fut le petit docteur qui retrouva un satellite de rechange dans les réserves du S.A.S.

— Il est bien en stock. Sous une référence compliquée mais c'est bien un autre Lunik, prêt à être expédié en direction des poussières. Nous pourrions opérer le lancement d'ici une semaine.

— Vous ne manquez pas de prétention, répondit Gus. C'est un appareil très sophistiqué, dont nous ignorons toutes les caractéristiques.

— Et alors ? Il y a une marche à suivre, un mode d'emploi, appliquons-les. Vous ne voulez pas sauver vos amis ?

Ses amis ? Où étaient-ils désormais, perdus dans l'océan Pacifique ? Poursuivant quelque utopique cargo pour échapper à la débâcle des glaces ?

Jadis des robots de manutention auraient extrait le petit satellite Lunik de son silo de stockage, et l'auraient transporté jusqu'au niveau de lancement situé dans la même zone que les navettes qui reliaient S.A.S. à la Terre. Ces navettes avaient cessé d'aller et venir depuis que Gus avait choisi de retourner au terminus de la Voie Oblique.

— Il faudra aller le chercher nous-mêmes. C'est un petit satellite mais de quarante-deux kilos tout de même. Il n'y a plus de manutention robotique, juste nos bras.

— Nous n'y arriverons jamais, fit Gus, découragé. Même si nous le ramenons jusqu'ici, nous ne saurons ni le lancer, ni ensuite le faire fonctionner à une si longue distance. Nous ne sommes même pas capables d'utiliser tous les émetteurs radio qui existent ici, pour communiquer avec la Terre.

Mais Isaïe persistait dans son idée, le relançait, continuait dans ce nouveau rôle de conscience vivante qui irritait tant l'ancien cul-de-jatte.

— Vous feriez mieux de vous occuper du système digestif du Bulb, lui répondait-il, et aussi du père Faro. Où est-il, cet illuminé ? Que prépare-t-il contre nous ?

— Que voulez-vous qu'il fasse dans Sugar ? Tout ce qui conditionne la vie du Bulb et celle du satellite est centralisé ici dans Salt, dans cette salle des contrôles. Là-bas c'est le désert, du point de vue technique. Ce sont les cryo-magasins, une église, des écoles,

des salles de jeux, des endroits inconnus, des populations étranges dont certaines doivent être éteintes... Faro, là-bas, ne peut s'emparer d'aucun pouvoir. Il s'est retiré du monde, dans cette chapelle de l'Église de la Rénovation Apostolique. Laissez-le, il est inoffensif dans cet endroit.

— En êtes-vous sûr ?

En vain Gus avait essayé de faire apparaître le nom de Faro sur les écrans, mais depuis plus de quatre-vingts ans, expliquait Isaie, l'ordinateur n'enregistrait ni naissances ni décès. Dans les derniers temps, avant que ne disparaissent les derniers Ophiuchusiens qui n'avaient pas voulu abandonner le satellite, la confusion et le chaos étaient tels qu'une dizaine de personnes seulement devaient, à son avis, s'occuper de la salle des contrôles, de l'ordinateur central et de ses annexes.

— Faro n'a pas quarante ans.

— D'où sort-il ?

— Son père était déjà dans l'Église de la Rénovation. Mais il ne s'appelait pas Faro. J'ignore pourquoi mais il portait un autre nom.

— On pourrait en rechercher les traces, si vous aviez cet autre patronyme.

Isaie le regardait avec mépris :

— Ce qui vous gênerait le plus en ce moment, non c'est encore trop faible, ce qui vous paraît inconcevable, ce serait de quitter cette salle des contrôles. Vous attendez toujours un sursaut de l'ordinateur, une colique, un renvoi qui vous livrerait quelques petites crottes d'information sur Aliana Mors. Sa biographie succincte ne vous a pas complètement satisfait. Vous voulez plus, et vous vous dites que dans quelque repli de ce cerveau électronique et animal à la fois, quelques précisions ultimes, déterminantes, restent accrochées. Vous êtes en attente, vous lorgnez sur les écrans en pensant qu'un jour ou l'autre ils vont clignoter et vous apporter votre ration. Pas question pour vous d'aller chercher cet autre exemplaire de Lunik ou de plonger dans les entrailles du Bulb pour lui refaire un intestin tout neuf.

— Vous m'embêtez, Isaie. Je fais ce que je veux. Vous avez le nom du père de Faro ?

— Je n'ai pas de temps à perdre, pour l'instant.

Gus reconnut que son compagnon avait raison. En dépit de

toute logique, mais existait-il une logique dans ce monde absurde du S.A.S., il espérait avoir d'autres renseignements sur Aliana Mors. N'y aurait-il eu qu'un ordinateur géant dans le satellite qu'il se serait résigné, mais les Ophiuchusiens avaient couplé le cerveau très développé du Bulb à leur électronique, et l'information livrée n'avait pas cette froideur implacable habituelle. Cette intelligence hybride avait ses faiblesses, ses caprices, pouvait retenir un message, le modifier ou le distiller selon son humeur. Le Bulb, du fait de sa longue servitude, était un caractériel auquel on ne pouvait faire totalement confiance. Il fallait ruser avec lui, promettre, user de chantage, de bouderies et menacer de tout casser.

Ce même soir, Isaie revint avec de quoi boire un verre, l'air embêté :

— Je sais que je me mêle de ce qui ne me regarde pas, mais je voudrais que vous en finissiez avec vos obsessions sur les synthétiseurs prothétiques. Vos jambes vous ont été rendues ? Que vous importe ce qu'il est advenu des infirmes opérés avant vous, de cette Aliana Mors morte depuis cent cinquante-huit ans.

Gus accepta le verre, sourit :

— Je sais. Je vous admire de devenir aussi raisonnable. Au début de notre rencontre vous étiez différent, excité, obsédé, et désormais vous voilà plus calme.

Isaie désigna les appareils de la salle :

— Tout ça vous rend très humble, vous intimide... J'ai découvert quel pouvoir ça représentait et je préfère garder mon sang-froid. Vous n'auriez jamais dû revenir dans ce satellite.

— Sur Terre je ne serais rien, qu'un handicapé, une bouche inutile... Nous irons chercher ce Lunik et nous essayerons de le mettre sur cette orbite haute. Juste dans le champ des poussières lunaires. Nous viserons cette lucarne en formation en espérant que le petit appareil se montrera un excellent ravaudeur.

— Dans ce cas je peux vous donner le nom du père de Faro. J'y ai réfléchi. Ce n'est pas le père qui avait changé de nom, mais Faro lui-même. Il avait honte de son père.

— Honte de son père ?

— Il a été condamné à mort par les dissidents... Faro n'avait que quelques années quand c'est arrivé. Cinq ans, je pense. Son père donnait des informations...

— Mais il n’y avait plus personne en face, les derniers Ophiuchusiens avaient disparu depuis des années, non ?

— Attendez... Vous avez raison, cependant il a été accusé de trahison et fusillé. Dans la chapelle de l’Église de la Rénovation... Pour faire un exemple... Peut-être devant l’autel... Non, c’était en chaire. J’avais une dizaine d’années. J’ai vu le corps. Je crus qu’il était attaché au sol avec de la ficelle rouge, des dizaines de brins de ficelle, mais il s’agissait des filets de sang coulant de chaque blessure.

— Pour trahir, il faut un ennemi ! Où était l’ennemi, à cette époque-là ?

Isaïe lui proposa d’aller prendre un autre verre à la cuisine. Thresa préparait le repas mais avait déjà bien bu et elle vint se frotter à Gus en provoquant Isaïe qui la renvoya sèchement.

— Nous avons toujours cru que les Ophiuchusiens orthodoxes étaient présents, qu’ils nous menaçaient. Ils avaient disparu peut-être depuis cent ans que nous faisions comme s’ils étaient à nos trousses. Vous avez bien vu quand notre secte a osé venir vers les niveaux supérieurs ? Les fanatiques avaient transformé l’ennemi en légions de Satan, et la première fois qu’elle vous a vu, Thresa s’est prosternée en vous prenant pour un démon.

— On aurait fusillé cet homme pour rien ?

— Exactement. Enfin, c’est possible. Il s’appelait Plandge. Il était pasteur de cette Église qui n’était pas une secte de fanatiques, à l’époque, mais un rassemblement de gens croyants.

— Qui a instruit Faro dans cette religion ?

— Sa mère, qui était également pasteur. Mais après la mort violente de son père elle est devenue excessive.

— Faro serait retourné là-bas en souvenir de son père assassiné alors qu’il était innocent ?

— On peut le supposer...

— Quel âge avait Plandge quand il est mort ?

— J’ai le souvenir d’un homme assez âgé. Par contre la mère de Faro était plus jeune, beaucoup plus jeune. Il est possible que Plandge eût aujourd’hui entre quatre-vingts et quatre-vingt-dix ans...

Ils se regardèrent et Isaïe tapa ses deux mains ensemble :

— Je suis sûr qu’il aurait cet âge ! Vous avez la même pensée

que moi, n'est-ce pas ?

Effarée, Thresa les vit foncer vers la sortie, disparaître. Elle secoua la tête et avala une gorgée d'alcool parfumé à l'orange. Les deux hommes étaient déjà chacun devant un pupitre et envoyaient le nom de Plandge à travers toutes les rubriques de la nomenclature générale.

— Il finira bien par apparaître, grognait de temps en temps Isaie, alors que des heures s'étaient écoulées sans qu'ils s'en rendent compte.

— Quatre-vingt-dix ans... À quel âge pouvait-il avoir été déjà enregistré d'une façon ou d'une autre, indépendamment de l'état civil ?

— Quinze ans ?

Ils le retrouvèrent dans l'état civil, précisément. Né en 1188 du calendrier du satellite.

— Quatre-vingt-huit ans. Bien entendu pas de date de sa mort... Mais l'important c'est qu'il soit enregistré dans le Salt alors qu'il faisait partie des rebelles de Sugar, qu'il était devenu un Ragus... C'était un agent infiltré... Et là-bas ils ont fini par le découvrir et le fusillèrent.

— Mais comment est-il devenu prêtre ? Toute l'Église de la Rénovation avait basculé du côté des dissidents... Du moins c'est ce que prétend Faro.

— Il y a toujours des gens qui ne s'engagent pas à fond et je suis sûr qu'en cherchant à « religion » on va trouver le nom de Plandge.

Isaie le découvrit dans une liste d'élèves du Centre Théologique.

CHAPITRE XI

À l'exception d'un malheureux garçon qui depuis le départ était malade, vraiment malade (il ne supportait ni l'altitude ni les secousses que provoquaient les perturbations locales), l'équipage d'*Avenir Radieux* gardait son enthousiasme intact et les premières heures d'angoisse n'étaient plus qu'un lointain souvenir. Murmose elle-même se montrait joyeuse et du coup paraissait moins rebutante. Liensun planait dans l'euphorie. L'appareil était une merveille de technique et désormais il avançait à plus de cent cinquante kilomètres à l'heure. Son autonomie était considérable, plus de dix mille kilomètres, et sa puissance lui permettait de faire front à des vents moyens. En cas de tempête, ils pourraient grimper assez haut pour essayer de trouver des zones de calme, sinon ils avaient les moyens de fuir.

— Nous approchons de la destination, lui annonça Kokang, le second de bord qui ne se trompait jamais en faisant le point. Nous commençons à enregistrer une hausse des températures en altitude, certainement due à la proximité de ce volcan qui doit être comme vous le dites assez monstrueux.

Il fallut la nuit pour que le halo de son cratère apparaisse à l'horizon. Tous ceux qui étaient de quart restèrent en extase devant un tel spectacle. Des couleurs violentes surgissaient en éventail et la nuit perdait de sa noirceur.

— Nous ne survolerons pas l'îlot de crainte que l'on nous prenne pour cible. Demain nous ferons une approche par l'est, afin qu'ils nous voient distinctement.

Liensun savourait cette perspective. Il imaginait le dirigeable géant surgissant du brouillard et descendant lentement sur la misérable agglomération que le Kid considérait comme sa capitale :

quelques centaines de wagons d'habitations, deux pontons flottants.

— Radio ! cria Murmose qui paraissait se spécialiser dans cette branche.

Liensun alla dans la petite cabine spéciale et, au passage, la grosse fille mendia un baiser de ses lèvres lippues. Il le donna distraitemment.

— Certainement un appel depuis l'îlot, lui dit-elle. Quelqu'un appelle un certain Lien Rag. C'est ton père ?

— Oui. Où est-il ?

— D'après ce que j'ai compris il se serait perdu quelque part en mer... Ça veut dire quoi ?

Ayant navigué à très haute altitude, personne n'avait pu contempler l'océan qui, de cette hauteur, ressemblait à la banquise. Des couches de nuages les avaient souvent isolés dans leurs cotonneuses cavernes, parfois des heures durant.

— Il est perdu ?

— Ils n'ont plus de nouvelles depuis des semaines.

La voix de l'opérateur fut soudain remplacée par celle du Kid, plus autoritaire. Liensun la reconnut et une bouffée de haine lui serra la gorge. Il serra les poings et changea d'expression, si bien que Murmose s'en rendit compte et lui saisit le bras :

— Que t'arrive-t-il ?

— Laisse-moi ! Ce type c'est le Président Kid.

— Tu le détestes ?

Il ne répondit pas. Le Kid appelait son père, expliquait qu'ils allaient continuer en graphie mais qu'à tout hasard ils avaient tenté la phonie.

— Si n'importe qui entend cette émission entre la ligne de changement de date et la Panaméricaine, qu'il nous réponde sur la fréquence suivante...

C'était terminé.

— Nous ne sommes qu'à une centaine de kilomètres. Tu as vu comme la nuit est belle en rouge et or ?

La lave du volcan se reflétait sur les nuages et les brumes, et l'univers devenait fantastique. La plupart des membres de l'équipage étaient terrorisés, souhaitaient que le dirigeable change de cap, mais Liensun voulait se rapprocher encore. Ce volcan, Titan, symbolisait la puissance du Kid et il était en train de la narguer

depuis ce formidable appareil. S'il avait voulu, il aurait pu détruire la misérable bourgade qui s'entassait sur la face sud, celle où la lave ne s'écoulait pas. Il avait de quoi bombarder ces wagons et tirer des heures sur tout ce qui bougerait. Il aurait aimé prendre pour cible le fameux train présidentiel, celui qui était blanc griffé d'or, pour rappeler, du temps de la Compagnie de la Banquise, que les Roux faisaient partie intégrante de la population et ne pouvaient être considérés comme des êtres inférieurs. Ce qui n'avait d'ailleurs guère changé le comportement des gens à l'égard du peuple du Froid.

— Changement de cap, ordonna-t-il.

Le dirigeable évoluait à la seconde, et grâce à ses hélices on pouvait rapidement briser son erre.

— Altitude quinze mille deux cents pieds.

— Pas de changement.

Ils avaient navigué au-delà des dix mille mètres et la nacelle, pressurisée, restait très confortable. Pour aller dans les caténaires de l'enveloppe, il fallait emporter un masque à oxygène et des bouteilles très légères. Toujours ces problèmes de glace qui se formait à partir de la vapeur d'eau emmagasinée dans l'enveloppe. Il faudrait étudier ce problème plus tard.

— J'ai fini mon quart, annonça Murmose d'une voix câline. Tu en as pour longtemps ?

— Certainement. L'approche sera délicate et je ne veux pas que la moindre erreur soit commise.

On longeait le volcan et sa fournaise.

— J'ai visité un train-aciérie, disait une fille, et j'ai vu l'ouverture d'un haut fourneau. Mais là ce sont cent hauts fourneaux qui vomissent ce feu.

Ils s'éloignaient à petite vitesse avec un vent presque nul. Le seul point noir restait la météo. Autrefois Liensun utilisait toutes les radios qui donnaient des bulletins réguliers, que ce soit en Compagnie de la Banquise, en Australasienne ou en Sibérienne. Et même parfois on captait une émission de la côte Ouest panaméricaine, mais désormais toute cette zone était abandonnée et les seules indications venaient de plusieurs milliers de kilomètres à l'ouest. Alors on devait se fier à un garçon qui passait pour s'y connaître avec les hautes et les basses pressions, les ouragans et les

tempêtes. Mais avec ces brouillards de formation récente, il était assez désemparé. À China Voksal ils n'avaient pas encore fait d'apparition, alors que dans le coin ils s'amoncelaient à la surface de l'océan Pacifique.

— Pourvu que demain le temps se lève, murmurait Liensun.

On lui apporta du café, du véritable et non un ersatz à arôme incorporé. Les bonzes avaient veillé à ce que le ravitaillement soit soigné et l'équipage était enchanté par les repas que préparait une équipe de trois cuisiniers. À toute heure on pouvait manger et boire sur une simple demande. Pour Liensun, une seule tache à ce voyage merveilleux : la présence de Murmose. Il imaginait qu'un jour elle basculerait dans le vide. Pourquoi pas ? Puisqu'elle était chargée de la radio, il lui faudrait sortir pour réparer les antennes. Le givre les endommagerait rapidement.

Le jour se leva mais une couche de mille mètres de nuages et de brouillards empêchait toute visibilité. Le volcan seul permettait, grâce à ses lueurs fulgurantes, de se repérer. Liensun avait sommeillé dans un coin en attendant cette heure d'une importance énorme pour lui, et le temps n'était pas son ami, qui l'empêchait de savourer totalement son triomphe.

— On fait encore un tour, fit-il en désespoir de cause. Il faudra bien que ces brumes s'en aillent.

— L'anémomètre s'énervé un peu, lui dit le météorologue. En bas il y a un petit vent qui va balayer tout ça.

— Parfait. Nous allons vers l'est et nous reviendrons lentement à cinq cents mètres d'altitude.

Murmose finit par se lever, furieuse d'avoir dormi seule, et s'empiffra de beignets, de confiseries et de pâtisseries avec du café. Elle houspillait les cuisiniers qui pourtant étaient excellents, mais en général elle se montrait assez aimable.

— Tu vas l'avoir ton petit nabot, hein, dit-elle la bouche encore pleine, un grand quart de café dans une main, un gâteau dans l'autre. Tu devrais te raser et manger quelque chose. Si tu te voyais... Moi, à ta place, je me serais fait tailler un uniforme.

Il ne répondait pas. Il montrait une rare patience mais la fuyait autant qu'il le pouvait. Toutefois elle arrivait à le coincer pour l'obliger à lui faire l'amour, comme elle le souhaitait, car elle avait décidé de ne pas avoir d'enfant, désirant naviguer avec lui aussi

longtemps que possible.

— Trois mille pieds.

— On continue.

Les soupapes sifflaient un peu partout et de la vapeur d'eau s'échappait aussi des ballonnets. Une équipe était déjà dans l'enveloppe à se balader sur les passerelles très légères qui zébraient l'immensité de cet espace.

— Le volcan.

Les brumes fuyaient en gros paquets puis s'effilochaient et l'îlot apparaissait avec son versant sud et sa façade en fusion. Il y eut des moqueries.

— C'est tout petit. C'est ça le royaume du Kid ?

Liensun se sentait dépossédé de sa joie. Bien sûr l'îlot était tout petit, ridicule, mais l'homme qui le dirigeait était un géant malgré ses petites jambes atrophiées, un monstre assoiffé de puissance. Ils pouvaient rire, ces imbéciles, un jour ils trembleraient si Lien Rag donnait au Kid la possibilité de retrouver tout son pouvoir.

— Deux mille pieds, vent de dix nœuds... Il va falloir compenser pour faire un point fixe.

— On continue.

— Des gens nous ont repérés.

— Ils ont des radars, répondit Liensun ; regardez les paraboliques qui tournent là-bas.

— On voit des groupes qui descendent... Oh, c'est la mer, en dessous ? J'ai cru que c'était la banquise.

— La mer, l'océan Pacifique ?

Voilà ce qui les attirait. Ce village de lilliputiens les laissait indifférents, méprisants, mais les courtes vagues à écume blanche qui se formaient les fascinaient. Liensun se sentait une fois de plus frustré.

— Il y a des draisines... Elles descendent du volcan...

Liensun prit des jumelles et les braqua sur le train présidentiel de son ennemi.

CHAPITRE XII

Le premier être inconnu que vit Lien Rag à travers la mince fente de ses paupières mi-fermées paraissait se déplacer à genoux. Il pensa ensuite à son cousin Gus, le cul-de-jatte, avant de réaliser qu'il avait en face de lui un nain à très grosse tête et que cette tête elle-même était difforme, avec sous un nez pratiquement inexistant une bouche en forme de museau de rat, avec les incisives supérieures débordant largement la lèvre inférieure comme une herse.

Les trois membres de l'équipage se trouvèrent également, chacun dans leur place assignée, en face d'êtres tout aussi malformés. Le plus grand ne dépassait pas un mètre vingt et c'était une femme aux très beaux cheveux roux. Ann Suba aperçut son nain au bout de la coursive à peine éclairée conduisant aux toilettes et, dans un geste instinctif qu'elle devait toujours regretter, tira la porte et s'enferma. L'homme poussa un cri et fit volte-face. Mais déjà Kandin, Huergo et Niger barraient à cette patrouille de cinq personnes le chemin de retour vers le canot qui les avait amenés.

— Surtout ne tirez pas, cria Lien Rag en quittant sa couchette tandis qu'Ann, honteuse, se décidait à quitter les toilettes.

— Ne bougez pas. Ils sont inoffensifs. Pas d'armes visibles.

Ils ressemblaient à des ours pour la plupart, à cause des fourrures qui leur servaient de vêtements, sauf la femme qui était engoncée dans une combinaison ouatinée, ils le surent plus tard, avec du duvet de poussin de goéland.

Pendant une, peut-être deux minutes, dans le halètement des respirations, plus personne n'esquissa un geste.

Jusqu'à ce que Lien Rag commence à parler très lentement.

— Nous ne vous voulons aucun mal... Et je suis certain que vous

ne nous en voulez pas réciproquement.

Il se demandait, contre toute espérance, si ces gens-là connaissaient la langue universelle, faite surtout d'anglais auquel tous les langages avaient apporté des centaines de mots.

— Me comprenez-vous ? Mon nom est Lien Rag... Vous avez un nom vous-mêmes ?

Ce fut un des plus petits qui en se dandinant fit quelques pas vers lui :

— Êtes-vous l'onclegrand ?

Soulagé qu'il s'exprime en anglais, Lien Rag ne sut cependant que répondre.

— L'onclegrand ?

— Un jour l'onclegrand a quitté le bateau de papagrand en disant qu'il reviendrait le chercher. C'était bien avant que la mer ne se coagule. Onclegrand n'est jamais revenu mais nous, les enfants de papagrand et de mamangrand nous attendons... Depuis longtemps, bien longtemps. Il fallait que onclegrand revienne avant que nous ne devenions si petits qu'il ne nous aurait jamais retrouvés. Vous êtes les enfants d'onclegrand mais vous n'êtes pas devenus petits ?

Lien Rag éprouvait une émotion qu'il ne parvenait pas à dissiper, et d'un coup d'œil il vit qu'Ann Suba était elle-même bouleversée. Les trois marins baissaient les yeux, gênés eux aussi d'être émus.

— L'onclegrand est parti sur la glace vers l'est et vous revenez de l'ouest. Papagrand disait que la glace était ronde mais nous ne voulions pas le croire.

— C'était il y a longtemps que papagrand vivait ?

— Papagrand vivait en cent quatre-vingts et nous sommes en cent vingt, si nous regardons Jimjim.

Jimjim c'était le plus grand qui, gêné d'être ainsi désigné, prit un air d'enfant timide.

— Je ne comprends pas, murmura Kandin.

— Papagrand et mamangrand ont fini par mourir ? demanda Ann Suba.

— Pas mourir, puisqu'ils étaient dans la grande caisse de glace, mais il n'y a presque plus de glace et il a fallu les mettre dans une autre caisse.

— Vous avez toujours habité le trois-mâts ?

Le nain secoua sa grosse tête. Lui n'avait pas de bec-de-lièvre mais avait du mal à garder sa salive en bouche et quelques gouttes volèrent à droite et à gauche.

— Je ne sais pas ce qu'est le trois-mâts. Nous habitons Chimère depuis soixante centimètres.

— Le revoilà avec ses centimètres, grogna Kandin.

— C'est leur façon de compter le temps, s'écria soudain Ann Suba folle de joie.

Mais son exclamation avait terrorisé les petits êtres qui se rassemblèrent d'un coup en un groupe compact, leur tournant le dos, tête contre tête, et psalmodiant des mots incompréhensibles.

— N'ayez pas peur, fit Lien Rag avec une extrême douceur. Ann était simplement contente d'avoir compris comment vous comptiez le temps.

Le plus petit tourna furtivement la tête vers lui et rassuré incita les autres à en faire autant.

— Nous ne comptons pas le temps... Nous ne savons pas ce que c'est mais quand un enfant a cessé de grandir, nous regardons combien de centimètres il a perdu. S'il n'y a aucun centimètre, nous sommes joyeux et nous faisons la fête.

— Je ne connais pas votre nom, dit Lien Rag.

— Tomtom et voici Krikri, ajouta-t-il en désignant la jeune femme. Et Sonson et Banban et Ruru...

— Chimère flotte sur la mer, fit Lien Rag. Vous savez le faire avancer quand il y a du vent ?

— Papagrand avait tout prévu et laissé ses ordres. Tout petits nous devons les connaître par cœur.

Soudain, venant de l'extérieur, il y eut un tel hurlement que Niger sortit son arme et que Lien Rag eut un recul.

Mais aussitôt Tomtom répondit par le même cri atroce, d'une voix puissante, inattendue chez un être aussi diminué.

— Là-bas sur Chimère, expliqua-t-il, inquiet. La famille a peur de ne plus nous voir revenir.

— Il faut revenir là-bas, dit Lien Rag. Dites à votre famille que nous ne sommes pas vos ennemis. Nous allons sur la mer pour chercher des gens comme vous... Mais nous n'avons plus d'huile pour nos moteurs ni de nourriture pour nos corps.

— L'huile ?

— Oui, Chimère a aussi un moteur, n'est-ce pas ? Quand le vent ne souffle pas...

— Papagrand a laissé sa puissance et depuis soixante centimètres elle est toujours aussi forte.

— Ça on s'en fout, dit Kandin, mais nous voulons quelque chose à manger. Peuvent-ils aller chercher ça sur leur navire ?

— Nous mourons de faim, dit Lien Rag.

Tomtom regardait ses compagnons qui hochaient la tête avec approbation :

— Nous allons vous chercher des mets... Nous avons beaucoup de mets. Nous élevons des carolus dont la viande est excellente. Vous la voulez fraîche ou fumée ?

— Comme vous voudrez, pourvu qu'elle arrive vite, ricana Huergo.

— Faut pas les laisser tous partir, commandant, fit Kandin, sinon ils reviendront jamais.

— Nous devons établir une profonde confiance... Être patients. Ils nous donneront à manger et, pour le reste, nous verrons plus tard.

Avant de remonter sur le pont, Tomtom jugea utile de préciser une chose. Il désigna ses compagnons puis eut un geste de la main vers le voilier toujours caché par les brumes :

— Nous sommes les Simone. Papagrand a fondé Chimère et a voulu que nous nous appelions les Simone. Je suis Tomtom Simone, et eux sont Krikri et Jimjim Simone.

Ceux de *Titan II* découvrirent le petit canot amarré le long de la vedette, les rames légères faites pour les petites mains. Lien Rag remarqua que le bois avait été récemment diminué d'épaisseur. Ils descendirent maladroitement dans l'embarcation et se mirent à ramer sans beaucoup de synchronisation.

— Vous n'auriez jamais dû dire que nous avons besoin d'huile pour les moteurs. Ils vont se fondre dans le brouillard et nous n'aurons rien à bouffer, dit Kandin, furieux.

— Essayez d'être un peu moins méfiant de temps en temps, lui lança Lien Rag sèchement.

— Ils vivent sur ce voilier depuis le début de l'ère glaciaire, dit Ann Suba. Au départ, il devait y avoir toute une famille, le père, la

mère, et aussi des collatéraux puisque Tomtom a parlé de l'onclegrand.

— Nous n'avons jamais vu le trois-mâts que de loin ou à travers les brumes, mais pour le manoeuvrer il faut au moins une vingtaine de personnes expérimentées.

— Ça fait au moins quarante nains, pouffa nerveusement Niger.

— Toute une famille qui s'appelait Simone et qui une fois immobilisée dans la banquise a réussi à survivre, mais grâce à des unions consanguines... D'où dégénérescence au cours des générations successives, et cette préoccupation anxieuse de mesurer les enfants une fois à l'âge adulte. Et avec cette obligation désespérante de compter en centimètres.

Plus tard, entre autres choses, ils découvriraient que les Simone avaient attendu avec ferveur les signes d'une stabilisation de la moyenne des tailles, et même un lent retour vers une grandeur identique à celle de Papagrand qui devait servir de modèle idéal.

— Ils ne reviendront pas, dit Kandin obstiné. Nous aurions dû en garder deux ou trois.

— Les autres n'auraient jamais pu ramer jusqu'à leur voilier, fit remarquer Huergo.

— N'empêche qu'ils vont filer en douce... Essayez de ne pas faire de bruit et vous entendrez les grincements des poulies et même, qui sait, le ronronnement d'un moteur. Ils racontaient des salades mais nous savons qu'ils ont un moteur.

— Papagrand aurait laissé sa puissance, que voulaient-ils dire par là ? demanda Ann Suba.

Lien Rag haussa les épaules. Il faisait froid et le givre continuait de s'amasser sur les parties vives. Niger se pencha et dit que la ligne de flottaison n'était même plus visible sous l'eau.

— Même si nous avons de l'huile, nous ne ferions pas cinq kilomètres à l'heure. Il faudra gratter tout ça si nous voulons marcher à notre vitesse de croisière.

— Qu'est-ce qu'ils attendent ? Vous savez, commandant, si dans une demi-heure ils ne sont pas revenus, moi je prends le canot et je vais voir où est leur foutu trois-mâts.

— J'irai avec toi, dit Niger. Il faudra bien qu'ils nous donnent à bouffer.

Lien Rag resta impassible, mais au bout de quelques minutes il

retourna dans sa cabine et prit son arme qu'il cacha sous son vêtement en fourrure.

— Écoutez, dit Niger. Un moteur ?

Effectivement il y avait un bruit régulier mais ce n'était ni un diesel ni une machine à vapeur.

— Ils foutent le camp, nous abandonnent, merde de merde ! Lien Rag, vous êtes un imbécile ! hurla Kandin en se dirigeant vers son commandant.

Mais celui-ci ne le regardait pas et, impressionné par son sang-froid, le marin tourna la tête et n'en crut pas ses yeux. Le superbe trois-mâts sortait lentement de la brume, venait vers leur vedette à vitesse très réduite.

— Ils vont nous couper en deux, commença-t-il sans y croire, car déjà le voilier ralentissait.

Un nain se trouvait à l'avant avec une amarre dont il faisait tourner le gros paquet à bout de bras. Niger se précipita et lui cria d'envoyer.

Le petit homme le fit avec adresse et, dès que les deux bateaux furent réunis, la machine du voilier commença de réduire l'angle d'écart.

— Auraient-ils des hélices directionnelles ? s'étonna Lien Rag.

— Comment un tel bateau a-t-il pu rester intact après des siècles, peut-être plus que tout ce que nous imaginons ?

Son franc-bord dépassait celui de la vedette de trois mètres et une échelle très légère en duraluminium se déroula.

— Lien Rag, cria Tomtom en se penchant.

— Je monte ?

Il fit signe que « oui » et le glaciologue, malgré sa faiblesse due à la dénutrition, réussit à se hisser jusque sur le pont du voilier. Il s'immobilisa sur le dernier échelon en découvrant la foule qui l'attendait.

Combien étaient-ils d'adultes ? Deux cents ? Et sur le côté les enfants en âge de marcher étaient alignés sagement, quarante à cinquante. Il repéra Jimjim à cause de ses un mètre vingt, nota que trois autres atteignaient environ cette taille.

— Venez, dit Tomtom gentiment. Venez voir...

Il eut l'impression de passer des troupes en revue. Dans ces visages parfois monstrueux, des yeux inquiets, voire terrorisés, le

fixaient. Il essayait d'apparaître le plus inoffensif possible, mais c'était une surveillance de tous les instants. Même une toux trop forte aurait pu les faire fuir comme un vol de goélands.

— Papagrand et mamangrand.

Une caisse en métal était placée sur un piédestal en matière plastique, semblait-il, et il escalada les six marches. Tomtom le précédait et désigna la vitre épaisse qui scellait l'étrange tombeau. Conservés dans de la glace qui n'avait plus la dureté d'antan, deux corps étaient allongés côte à côte. Celui de l'homme était dévoré par une barbe épaisse, givrée, qui le faisait ressembler à un Père Noël de jadis, mais le visage de mamangrand, ridé, boursoufflé, l'impressionna jusqu'à ce qu'il comprenne que ce cadavre était en train de s'altérer, faute d'un froid intense.

— Papagrand, mamangrand, qui ont fondé le monde de Chimère.

Pour eux le voilier était un monde autonome. Un monde qui avait reçu un nom et dont les habitants s'appelaient les Simone.

— Cent quatre-vingts centimètres, répéta Tomtom en indiquant une sorte de toile fixée sur le côté du catafalque.

Pour mesurer sa taille, on devait s'allonger et une règle mobile donnait les centimètres. Lien Rag remarqua qu'au cours des générations des traits rouges avaient marqué de façon indélébile la dégénérescence des Simone.

— Maintenant manger, dit Tomtom.

Quand ils se sentaient en confiance, les Simone oubliaient volontiers de conjuguer les verbes, simplifiaient à l'extrême leur mode d'expression orale qui se faisait dans un anglais mâtiné de mots français et espagnols.

— Mes amis, dit Lien Rag, ils ont faim aussi.

— Vos amis ? Je ne sais pas ce que c'est. Vous n'êtes pas une famille comme nous ?

— Pas exactement. Moi j'ai une famille, deux fils mais ils ne sont pas avec moi.

Visiblement le Simone ne comprenait pas. Il s'arrêta et expliqua que Niger allait faire peur à tout le monde parce qu'il était de peau plus sombre que les autres.

— Il est très gentil, dit Lien Rag.

Comme Tomtom hésitait toujours, Lien Rag proposa qu'on

descende la nourriture sur le pont pour que ceux de la vedette puissent enfin manger. Les Simone pourraient les regarder depuis leur Chimère. Le petit homme parut enchanté de cette solution.

Des odeurs appétissantes provenaient de la cambuse installée dans le poste central du voilier. Des gens apportèrent des plats profonds où, dans une sauce parfumée, apparaissaient des morceaux de viande. Lien Rag, à l'aide d'un filet, descendit le repas. Il y avait une sorte de confiture verte très sucrée, une gelée et des galettes très plates.

Lien Rag fit dresser la table sur le pont et malgré le froid et le brouillard givrant, ils se mirent à manger goulûment. Ils ne se parlaient pas, ne regardaient pas les têtes énormes qui apparaissaient au-dessus d'eux, se penchant par-dessus le bord du voilier. Au début il n'y en eut que trois ou quatre qui osèrent et se rejetèrent vite en arrière avec terreur, puis d'autres revinrent et, vers la fin du repas, ils étaient au moins une centaine à les regarder manger.

— Ça commence à aller mieux, dit Kandin en caressant son estomac. Je me demande si je vais digérer tout ça. La confiture et les galettes sont excellentes. Comment se procurent-ils tout ça ?

— Nous finirons par le savoir, répondit Lien Rag, mais nous avons tellement de choses à leur demander.

— Peut-être vaudrait-il mieux ne pas trop savoir de choses, murmura Huergo. Ils sont quand même bizarres... Vous êtes sûr qu'ils n'ont pas d'huile ?

— Je ne sais même pas comment ils peuvent se déplacer sur l'eau en l'absence de vent. Vous avez vu comme moi que le Chimère a évolué avec souplesse et précision.

— Combien sont-ils à bord ?

— Deux cent cinquante à trois cents avec les enfants... Ils doivent vivre dans des conditions difficiles. Je sais qu'ils ont moins besoin de place, mais tout de même... C'est un grand voilier. On pourrait y vivre cinquante au large, mais trois cents...

— Ils ont parlé d'élevage de carolus... Vous savez ce que c'est ? La viande que nous avons mangée ne ressemblait à rien de ce que je connais, sinon le porc, fit Huergo.

— Et la confiture ? Il faut du sucre, de la farine pour les galettes. Comment leurs ancêtres se sont-ils trouvés immobilisés par les

glaces ? Celui qu'ils appellent onclegrand est parti chercher du secours certainement. Mais comment et vers où ?

Ann Suba ne posait pas de questions directes à Lien Rag mais exprimait tout haut ses préoccupations.

— Il y avait des voiliers de ce type dans l'océan Pacifique, avant la glaciation. Ils commerçaient entre les îles, souvent habitées par des familles qui avaient fui la civilisation et qui vivaient de commerce, de pêche et de chasse.

Les Simone appartenaient peut-être à cette catégorie de vagabonds des mers. La civilisation était devenue telle que beaucoup essayaient de lui échapper.

Ils avaient terminé leur repas et ils voulurent laver les plats avant de les rendre. Lien Rag décida de monter sur le voilier, mais dès qu'il posa le pied sur le premier échelon, toutes les têtes disparurent d'un coup et il découvrit un pont désert, n'osa pas aller plus loin, jusqu'à ce que Tomtom lui fasse signe depuis la passerelle qui était la partie la plus haute.

CHAPITRE XIII

Le comptoir des Rénovateurs de Markett Station commençait à être bien connu, et les premières tonnes de krill avaient été bien vendues. Tout de suite, Songe avait fait racheter de l'huile de phoque, de la farine, du riz, de la viande de porc. Elle remplaçait Krina qui avait préféré rester quelque temps dans la petite station de pêche en compagnie de Tibericy. Entre elle et Anton ça n'allait pas très bien, alors que Songe avait toujours cru qu'ils étaient assortis. Anton, dès le premier soir, fit quelques tentatives qu'elle découragea très vite, lui disant qu'il ne fallait pas mélanger le travail et le sentiment.

Un matin, elle était en train de refaire les comptes du comptoir, lorsque deux hommes entrèrent dans le compartiment-bureau sans même avoir frappé et sortirent des cartes accreditives de la CANYST.

— Nous sommes des inspecteurs enquêteurs de la Commission des Accords de NYST et nous avons quelques questions à vous poser. Nous savons que vous êtes des commerçants prospères venus de la Sun Company qui, désormais, préfère s'appeler Compagnie Tibétaine, exact ?

— Oui, fit-elle, la gorge serrée, c'est exact.

— Vous êtes une Rénovatrice ?

— Je descends de Rénovateurs mais je ne puis être rénovatrice, puisque je vis dans une station ferroviaire et que j'utilise pour mes affaires soit des wagons automoteurs, soit même des locomotives attelées.

— N'empêche que vous appartenez à cette colonie des Échafaudages qui est interdite par les lois de la CANYST.

— Vous ne pouvez m'accuser de subversion car je me moque

bien de ces vieilles histoires. J'achète et je vends, c'est tout.

— Voilà justement ce qui nous inquiète, vous vendez de l'huile de manchot alors que tous les postes de chasse aux manchots sont désormais inaccessibles. Les lignes privées, à la suite de bouleversements banquisiens, sont toutes interrompues sur des kilomètres, en fait sur des distances si longues que les concessionnaires ne peuvent trouver l'argent pour les faire réparer. Les banques ne peuvent satisfaire les demandes de prêts que dans une limite de dix pour cent. Comment faites-vous pour vous en procurer encore ?

— Nous connaissons un poste accessible.

Elle voyait bien où ces deux hommes voulaient en venir, mais commençait à reprendre courage. Anton qui, dans le bureau d'à côté, suivait la conversation la rejoignit.

— Nous avons le droit au secret commercial et vous le savez très bien, dit-il. Si nous indiquons où se trouve ce poste nos concurrents nous grilleront. Alors nous vous assignerons en dommages et intérêts devant la juridiction de Markett Station. Vous savez très bien que cette cité veille jalousement à rester la plus importante station de négoce de cette région.

Ils le savaient et leur attitude se fit moins menaçante. Ils avaient voulu les intimider mais, se rendant compte que ça ne marchait pas, essayaient de ne pas perdre la face.

— On vous accuse d'utiliser des moyens illégaux de transports, dit l'un d'eux qui portait un collier de barbe poivre et sel.

— Quels moyens de transports illégaux ?

— Un dirigeable, fit l'autre.

— Tiens, fit joyeusement Songe, je croyais que même l'usage de ce terme était interdit.

L'homme rougit violemment de s'être laissé piéger.

— La colonie des Échafaudages en a toujours fabriqués. Vous disposiez d'une flotte importante, jadis.

— Je ne m'en souviens pas, dit Songe. Et toi, Anton ?

Le garçon secoua la tête. Les deux hommes finirent par se retirer mais les deux jeunes gens considérèrent leur visite comme une menace.

— Ils vont désormais essayer de nous coincer, vont approfondir leur enquête, essayer d'atteindre Krill Station.

— Il leur faudrait un arrêté d'un juge pour pouvoir emprunter une ligne privée.

— Méfions-nous. Notre huile de manchot est la moins chère de toutes, alors que tout le monde sait que les autres proviennent de très loin. Il y a aussi que la Compagnie Tibétaine est désormais privée de liaisons ferroviaires, et ne peut communiquer commercialement que grâce aux caravanes de yaks.

— Le *Greog Suba* risque de se faire repérer car il est beaucoup plus gros que le *Julius*. Il faudrait avertir Ladira qu'elle envoie un message aux Échafaudages.

— Nous l'avertirons, bien sûr, mais il faut aussi acheminer des marchandises par la Transhimalayenne à dos de yaks pour détourner les soupçons. Ce sera plus long et plus cher, mais nous aurons tout de même un alibi et je connais les caravaniers, ils nous signeront autant de reçus que nous voudrons, si nous les payons. Il faut prévoir une attaque judiciaire.

— Peut-être pire. On recommence à parler des Tarphys dans le coin.

Comme elle ne savait pas qui étaient ces gens, il le lui expliqua.

— À China Voksal ils ont essayé de s'attaquer aux bonzes, mais ces derniers sont trop puissants pour cette famille de tueurs à gages. Je devrais dire tueuses, car ils sont désormais surtout composés de femmes.

Songe restait malheureuse car elle avait espéré qu'un jour prochain ils auraient pu parler des dirigeables, les faire admettre par tous ces négociants qui accouraient à Markett Station, et qui paraissaient assez tolérants pour admettre un nouveau mode de transport sans crier au sacrilège.

Par Ladira, puis Krina qui reçut l'émission à Krill Station, ils surent que le *Greog Suba* arriverait sous quarante-huit heures avec un chargement d'huile de manchot, de la viande de yak séchée. Songe quitta le comptoir avec de l'or et des marchandises, sans oublier des armes, mais le parcours effectué de jour fut sans histoires.

Le nouveau dirigeable s'annonça un peu avant minuit le même soir, et ils allumèrent des feux pour signaler la station. Le vent commençait de souffler et on prévoyait que dans la nuit les cent kilomètres seraient atteints. L'aéronef allait devoir s'envoler très

vite et ne séjournerait que quelques heures.

L'approche fut d'ailleurs assez difficile et il fallut plusieurs ancrs chauffantes pour que l'appareil commence à se stabiliser au cours de la descente. Anduen se fit treuiller le plus vite qu'il put, accepta de venir boire du café chaud dans le wagon d'habitation et là annonça la mauvaise nouvelle.

— Les anciens acheteurs d'huile de la famille Barij ont entrepris de réparer la voie privée qui conduit chez eux. Nous avons pu constater qu'ils avaient loué une poseuse de rails. D'ici huit jours ils auront rétabli la liaison avec ces gens-là et notre source d'huile sera tarie. Mais ce n'est pas tout. Les Barij vont expliquer comment ils vendaient leur huile et recevaient du ravitaillement, ils parleront du dirigeable... Les anciens acheteurs sont des requins qui vont essayer de nous attirer des histoires pour se débarrasser de nous. Ils nous dénonceront.

— Et comme nous avons reçu cette semaine la visite de deux inspecteurs de la CANYST, ça ira très mal pour nous, dit Songe.

— Je voulais prendre votre avis à tous. Nous sommes prêts à saboter la voie ferrée autant de fois qu'il le faudra. Qu'en pensez-vous ? Je sais que c'est criminel, mais pour l'instant nous avons besoin de cette huile pour continuer d'alimenter la colonie en vivres de toute nature.

Tibericy, le premier, dit qu'il votait pour. Krina hésitait.

— Jusqu'ici, même si nous avons pris d'énormes bénéfices, nous avons essayé de rester honnêtes et de ne pas nuire aux autres. Nous allons entrer dans l'illégalité. Je sais que nous ne risquons pas grand-chose mais les Rénovateurs passaient il n'y a guère pour des gens à la moralité exigeante.

— Nous avons pillé des postes de chasse pour nous procurer l'huile de nos dirigeables. Nous avons volé du matériel en Sibérienne, attaqué des convois, envoyé des commandos qui ont su se montrer impitoyables, répondit Anduen.

— Comment allez-vous faire, avec cette tempête ?

— Nous allons fuir vers le nord et attendre que ça se tasse, avant de revenir déposer un petit groupe qui sabotera les rails. Entre la poseuse et les Barij. La location d'un tel engin revient très cher à cette association d'acheteurs. Nous voulons les décourager. Si ça ne suffit pas, nous reviendrons détruire la poseuse une nuit. Ils ne s'en

relèveront pas. Elle vaut plus de cent mille dollars...

Pendant cette discussion on avait déchargé l'huile de manchot et on commençait d'embarquer les vivres, malgré les coups de vent.

— Les Barij ne se doutent pas qu'on vient à leur secours. Mais si jamais ils l'apprennent, ils vont doubler le prix de l'huile.

— J'embarque avec vous, dit Songe. Je veux prendre ma responsabilité dans cette affaire.

— Non, c'est exclu. Tu dois rester la patronne de cette implantation ici et à Markett Station.

Le dirigeable finit par s'élever et le vent dut l'emporter très vite vers le nord, tandis que Songe, Krina et Tibericy écoutaient craquer le vieux wagon qui, sous les rafales, se dandinait sur ses roues encrassées par la rouille.

Le vent crût en puissance le lendemain et ne se calma que deux jours plus tard. Il n'aurait pas été possible de rouler avec le wagon automoteur sur la ligne secondaire. Il fut impossible d'avoir Ladira à la radio. Ils espérèrent que le *Greog Suba* avait pu gagner l'abri des montagnes, voire la colonie des Échafaudages.

Lorsqu'elle retrouva Anton à Markett Station, il lui fit part de ses inquiétudes :

— Les Tarphys sont ici. Deux filles brunes, très belles, qui se font passer pour des acheteuses d'huile de manchot. Elles sont venues ici mais je leur ai dit que pour l'instant il était très difficile de s'en procurer. Elles m'ont proposé un prix très élevé, payable en or, bien entendu.

Mais ce n'était pas tout. Quelqu'un lui avait dit savoir comment ils se procuraient cette huile.

— C'est le négociant africain Mamouad...

— Il nous doit la moitié de la dernière livraison, vingt onces d'or. Est-ce qu'il n'essayerait pas de nous faire chanter ?

— Je l'ignore, mais il me semble que les gens sont désormais bizarres avec nous. Peut-être conviendrait-il d'arrêter un temps les livraisons de cette huile.

— Nous n'aurons plus les moyens d'acheter de la farine et tout le reste. Il y a un autre danger, d'ailleurs.

Quand Anton apprit que la ligne des Barij allait être sabotée, il entra dans une colère noire.

— Nous n'avons pas le droit d'user de pareils procédés, nous

nous abaissons au niveau des bandits de grand réseau. C'est une ignominie et le Collectif ne nous le pardonnera pas.

— Le Collectif fermera les yeux pourvu qu'on ravitaile la colonie. Tu vois un autre moyen ?

— Il faut chercher d'autres fournisseurs. Dans la Dépression Indienne il y a sûrement des postes de chasse coupés de tout puisque la banquise est crevassée dans tous les sens. Avec le *Greog Suba* nous pouvons les ravitailler et acheter leur huile. Laissons tomber les Barij avant que nous ne devenions des criminels.

Il avait raison mais l'exploration de la Dépression Indienne demanderait des jours et des jours, peut-être des mois. Il faudrait attendre qu'un troisième dirigeable soit lancé pour vouer le *Julius* à cette mission-là. L'urgence était de ravitailler la colonie qui ne pouvait plus compter que sur eux pour survivre et prospérer.

Elle retourna plusieurs fois à Krill Station mais il n'y avait eu aucun échange radio. Pourtant le sabotage eut lieu et Anduen décida seul d'endommager totalement la poseuse de rails louée par les acheteurs d'huile.

Songe l'apprit par les journaux de Markett Station et la radio, car l'affaire faisait du bruit. Des pirates du rail avaient, disaient les journalistes, voulu voler cette machine qui valait son pesant d'or, mais ne pouvant la mettre en route, ils l'avaient détruite. La Société Commerciale Unie, ainsi s'appelaient les acheteurs d'huile, se trouvait dans une situation délicate. Elle avait déposé une plainte mais ses ouvriers affirmaient qu'ils n'avaient rien entendu et que le commando avait dû arriver à pied, ce qui paraissait tout à fait incroyable. La police ferroviaire des Aiguilleurs venait d'expédier des enquêteurs pour essayer de comprendre comment s'était déroulée cette action.

— Tu vois, fit Anton, ça va loin, cette fois. Ils finiront par rejoindre les Barij qui cracheront le morceau. Que ferez-vous ? Vous allez assassiner toute cette famille ?

CHAPITRE XIV

Au cours de son voyage dans l'Ouest, Yeuse visita les nouvelles installations de la High Society dans les Rocheuses. Certains vivaient dans de bonnes conditions, parce qu'ils disposaient d'un certain capital, mais la majorité finiraient par devenir des clochards dans ces régions inhospitalières. Ils étaient dépourvus d'expérience, de moyens, leurs animaux d'élevage crevaient rapidement et ils ne savaient pas mettre en route des cultures sous serre, même s'ils disposaient d'un moyen de chauffage. Elle rencontra un groupe qui essayait de retrouver une forêt enfouie sous les glaces et y usait ses forces dans un froid rigoureux. Ils campaient dans des tentes, soi-disant d'altitude, mais leurs familles étaient si mal en point que Yeuse les fit évacuer vers un train-hôpital.

Il lui avait fallu intervenir sur les fameux embouteillages du réseau central, et là ce n'était guère mieux. Des gens vivaient depuis des semaines sur des voies de garage, consommant les provisions faites en vue de leur installation.

Enfin Reiner lui fit rencontrer les patriarches de la célèbre famille des Guerpez. Le clan était représenté par quatre vieillards vigoureux et assez optimistes malgré les nouvelles qu'ils apportaient sur le futur état du ciel.

— Nous finirons par avoir une superbe dentelle, avec de gros trous où le Soleil sans apparaître vraiment enverra sa chaleur et sa lumière, et des zones où persisteront froid et crépuscule... La banquise n'en sera plus une.

— Et ce chenal qui est en train de la séparer de notre ancienne Californie ?

— Vous pouvez déjà l'apercevoir en dessous du 30^e parallèle. Les grosses baleines grises y reviennent d'ailleurs. Leur instinct

après mille ans d'absence ne les trompe pas.

Yeuse fronça les sourcils :

— Nous sommes en l'an 2370 et il n'y a pas mille ans que l'ère glaciaire a commencé. Vous blasphémez.

Le plus vieux des Guerpez, celui qu'on appelait le Senior, lui tapota l'épaule :

— Vous seriez bien la dernière à le penser. Nous, nous savons qu'il y a mille ans que l'ère glaciaire a commencé.

— Le dogme sibérien dit 2370 ans.

— Non, c'est faux. Nous pensons que la Grande Panique a duré plus longtemps qu'annoncé. Qu'il y a eu des hésitations, des magouillages et que l'on ne compte vraiment que depuis moins de cent ans, sans bien savoir où l'on en est. Mille ans serait un chiffre raisonnable, même s'il est entaché de quelques erreurs.

— Sur quoi vous appuyez-vous ?

— Nous avons des points de repère précis avec certains animaux et leur évolution, mais ce n'est pas tout. Nous avons réussi à recevoir des émissions radio de certaines étoiles... Oh, ce ne sont pas des émissions d'origine d'êtres vivants, mais ce sont ces étoiles qui les émettent. Et nous avons constaté que la carte du ciel pourrait être celle que l'on devrait trouver mille ans après le dernier relevé pratiqué en 2050. C'est scientifique et irréfutable.

— Le dogme sibérien est un faux ?

— Pas plus que le calendrier chrétien actuel. Mais il y a un manque de rigueur, c'est tout. Nous sommes plus vieux que nous ne le pensions.

Elle descendit avec le patriarche en dessous du 30^e parallèle et circula sur un réseau interdit depuis quelques mois à cause du danger qu'on encourait. Il fallut envoyer un chasse-glace pour le débarrasser de ses congères et même pour remettre quelques longueurs de rails.

Et un soir, alors que le jour s'attardait, à son grand étonnement elle découvrit le chenal. Il était large de plusieurs kilomètres, avec, dans le fond, la banquise qu'elle prit pour une brume.

— Ce chenal vient d'Amérique du Sud, lui expliqua le senior Guerpez, et la banquise ne se recollera pas au continent, car c'est un courant très chaud qui est à l'origine de cette séparation. Il y a eu quelque part une rupture de la croûte terrestre sous l'océan et

production d'eau très chaude. Ou alors le courant vient du centre Pacifique où le réchauffement est déjà bien élevé.

— Comment savez-vous tout cela ? s'étonna-t-elle.

— Lady Yeuse, si je ne vous faisais pas confiance, croyez-vous que je prendrais le risque de vous raconter cela ? Je le sais parce que nous avons des informateurs partout. Notre famille est immense.

— Des informateurs en plein océan Pacifique ?

— Évidemment non, mais sur la côte de l'ancienne Amérique du Sud, oui. Là-bas ils voient ce qui se passe. Même si la banquise persiste, maintenant le froid sur la côte Ouest.

Ils passèrent la nuit sur place, et dans l'obscurité Yeuse pouvait entendre le bruit des vagues et d'autres sons très inquiétants. Le lendemain ils descendirent encore plus bas, traversèrent des stations abandonnées depuis un mois.

— Vous devriez d'ores et déjà songer à construire des bateaux, dit le patriarche, ce serait plus commode pour rejoindre vos Concessions au sud. Le réseau qui traverse l'ancienne Amérique centrale risque un jour d'être détruit, ou du moins paralysé.

— Me voyez-vous demandant à la CANYST l'autorisation de créer une flotte de navires ?

— Ils finirent par s'incliner. La nature est toujours la plus forte. Ces gens-là, comme les Aiguilleurs, avaient fini par l'oublier.

Quand elle rentra à NYST, elle était différente. Elle retrouvait cette vieille société ferroviaire intacte, avec ses lois, ses préjugés, son conformisme. Certes, il y avait tout ce mouvement contestataire dans la ville, les défilés et les meetings sur les quais, mais personne ne songeait à remettre en question les rails, les locomotives, les trains de toute nature. On lui disait que les T.O.I., les trains d'ouvriers intérimaires, n'étaient pas disposés à devenir sédentaires, qu'ils préféreraient rouler d'une station à l'autre si leur situation matérielle s'améliorait.

— Voici les premiers policiers de la Manutention, lui dit Mel, très fier, en lui désignant une douzaine d'hommes en combinaison rouge. Déjà on appelle ce corps la Manu et ils sont très populaires.

— Ils sont repérables, fit Yeuse, sarcastique.

— Ils ne doivent plus être anonymes. Il faut que les gens les voient de loin et se sentent en confiance. Les autres flics font peur, ceux-là rassurent.

— On verra à l'usage, murmura-t-elle, peu convaincue.

On avait fini par retrouver le conseil restreint d'administration, à commencer par le fils du Vétéran complètement gâteux mais aussi Mirasola et les autres. Ils étaient terrorisés, paraît-il, et prêts à accepter une grosse augmentation de capital.

— L'argent viendra d'eux, des autres gros actionnaires et des réserves. Il sera converti en quarante millions d'actions que l'on distribuera selon des critères qui restent à définir.

Elle apprit qu'on avait, sans la prévenir, désarmé les policiers de la Traction dans la crainte de mouvements de rébellion et que les étudiants avaient rejoint l'U.F.A.S.

— Ils devenaient trop présents, lui dit Mel.

— Je veux revoir les responsables, fit-elle avec détermination. J'ai des tâches à leur confier.

— Vous savez, lui dit Lucia Mariana, ici, à NYST, les événements tournent à l'anarchie. Vous devriez convoquer des dirigeants de l'Organisation, leur demander de se mettre en congé de leur mouvement et de travailler avec vous.

Elle ne répondit pas mais quand elle vit les combinaisons rouges de la Manu devant son train présidentiel, comme une garde d'honneur, elle exigea que ces policiers aillent s'occuper ailleurs.

— La High Society commence à décliner lentement, sauf dans les Appalaches où les gens s'organisent mieux. Il y a des trains entiers de migrants qui reviennent, des milliers de mécontents qui vont s'entasser ici dans NYST un peu partout, lui dit Reiner.

— Trouvez-leur des compartiments et de la nourriture. Nous ne devons pas nous laisser déborder.

— Vous avez vu la déclaration de Mirasola à la presse ? Elle refuse de céder une partie de son capital pour qu'on distribue des actions gratuites. Elle dit que c'est illégal tant que l'assemblée des actionnaires n'a pas pris de décision à cet égard.

— On réunira cette assemblée mais pas avec tous ces gens qui manifestent jour et nuit sur les quais, ce serait de la provocation. Vous avez établi un devis sur ce que ça va coûter cette augmentation de capital ?

— J'ai commencé mais les chiffres risquent d'apparaître énormes. Le mieux serait de déclarer toutes les actions nulles et sans valeur et de tout reprendre à zéro.

CHAPITRE XV

L'équipage d'*Avenir Radieux* se montrait le cargo *Princess*, le charbonnier, la vedette *Titan*. Ils étaient étonnés, admiratifs devant ces bateaux pourtant en partie dégradés.

— Nous essayons de nous amarrer ? demanda Kokang. Nous pourrions envoyer des grappins sur la gauche, au-dessus de ce ponton inutilisé.

— Non, regardez mieux, il y a un navire en construction, un baleinier pour lequel nous apportons de l'alumine et divers matériaux.

— Où est la flotte du Kid dont m'a parlé mon oncle ? demanda le garçon.

Liensun préféra ne pas répondre. Pour convaincre les bonzes, il avait dû bluffer, donner au Kid une importance qu'il était loin d'avoir désormais.

— On descendra là-bas. Pour rejoindre la terre on utilisera les treuils. Mais je ne descendrai pas personnellement.

— Moi j'irai, dit Murmose, bien décidée à mettre les pieds sur l'îlot.

— Je choisis Kokang, fit Liensun sur un ton sans réplique.

Elle rougit et baissa les yeux.

— Regardez cette draisine blanche avec des rayures en or.

— C'est celle du Président Kid, murmura Liensun, oppressé par son triomphe. Il doit être assez surpris.

— Que dois-je lui dire ?

Liensun avait depuis longtemps préparé une lettre. Il détaillait les marchandises qu'il apportait et ce qu'il demandait en retour, surtout de l'huile. Mais il y avait une dernière condition. Il exigeait que le Kid vienne signer le traité de commerce à bord du dirigeable,

prétextant qu'un commandant d'aéronef ne pouvait quitter son appareil sans risques.

— Paré à treuiller, dit un matelot.

Kokang s'installa dans la nacelle et celle-ci descendit lentement. Dans ses jumelles, Liensun voyait Fields, Mary Halan, Farnelle et, sur le pont du charbonnier, il reconnaissait ses anciens amis, depuis Zabel jusqu'à Guhan.

— Kokang est à terre.

Il se dirigeait vers la draisine blanche et Fields venait au-devant de lui. Jusque-là le Kid ignorait que c'était lui, Liensun, qui commandait cet énorme dirigeable.

Juste à ce moment les nuages se déchirèrent, la lumière devint plus vive et bien que le soleil fût toujours voilé, une ombre gigantesque recouvrit l'îlot.

Dans leur compartiment d'habitation, ceux qui n'étaient pas descendus vers le port furent surpris défavorablement par cette ombre portée et la baisse de température qu'elle amena. Ils frissonnèrent, se demandant ce qui se préparait de mauvais pour eux.

Liensun fut parfaitement conscient de ce qui se passait dans l'esprit des gens et, pour la première fois depuis longtemps, il se concentra pour essayer de capter les pensées du Président Kid. Juste comme son envoyé rencontrait le Gnome dans le petit bureau aménagé dans la draisine.

Lorsque Kokang mentionna son nom comme celui du commandant du dirigeable, le Kid leva les yeux vers l'énorme masse qui paraissait flotter au bout de ses amarres. Liensun, avec une joie sans précédent, lut sa surprise désenchantée, l'irritation qui s'emparait de ce petit homme.

— Mais qui sont les armateurs ? demanda-t-il.

— Les Cargos-Dirigeables du Soleil.

Frappé de stupeur, le Kid lui fit répéter et, soudain, lui tourna le dos.

— Comment a-t-il fait ? laissa-t-il échapper.

— Les Cargos-Dirigeables du Soleil sont soutenus financièrement par le consortium des bonzes, le Consortium pour un Avenir Radieux. D'ailleurs ce dirigeable est baptisé ainsi : *Avenir Radieux*.

— Mais que veut-il ?

— Il vous propose de l'alumine et différents matériaux, ainsi que du ravitaillement, en échange d'huile. Avez-vous de l'huile ?

— Bien entendu que nous avons de l'huile. Nous n'en utilisons guère grâce à ce volcan qui nous fournit son énergie. Je suis prêt à signer un accord...

— Le commandant Liensun serait heureux de vous recevoir à son bord car il ne peut l'abandonner. Cet appareil représente une somme d'efforts et d'argent telle que la responsabilité de celui qui le commande est énorme.

— Il veut que je me rende là-haut ? murmura le Kid d'une voix blanche.

— Il n'y a aucun danger. Nous vous treuillerons dans votre fauteuil, si vous le désirez.

En un éclair le Gnome se vit suspendu entre ciel et terre, avec toute la population de Titan qui suivrait son ascension avec des yeux goguenards.

— Je ne suis pas habilité à signer le traité, fit respectueusement remarquer Kokang.

— Bien entendu, bougonna le Kid. Je vous ferai part de mes intentions.

— Il ne nous est pas possible de rester indéfiniment à l'ancre au-dessus de votre île. Les courants chauds engendrés par le volcan créent de graves perturbations. Nous craignons qu'à la longue les grappins ne cèdent. Le commandant Liensun préférerait que votre venue se fasse ce matin même.

Le Kid dut respirer à fond pour garder son sang-froid face à cet Asiatique qui, visiblement, avec la plus grande déférence, le narguait.

— Bien, fit-il avec une apparente sérénité, disons onze heures.

— Il vaudrait mieux dix, car ensuite le déchargement et le chargement pourront commencer. Outre les perturbations créées par le volcan, nous avons quelques craintes sur la météo...

— Bien, dix heures.

Lorsque l'Asiatique fut sorti, le Kid attendit une dizaine de minutes avant d'appeler Fields. Il se concentra pour calmer la fureur qui le tendait comme un arc, et quand son secrétaire privé entra, il avait retrouvé son calme.

— Liensun avait eu des ennuis avec les bonzes, m'avez-vous dit il y a quelques années, quand vous êtes allé lui proposer d'acheter son dirigeable ?

— De gros ennuis puisque nous avons dû fuir avec les caisses contenant les différentes parties de l'appareil. Nous étions poursuivis par une bande de tueurs...

— Liensun est revenu à China Voksal et le voilà au mieux avec ces mêmes bonzes. Comment a-t-il pu faire ? Et très vite, en quelques mois il est le maître d'un énorme dirigeable, le plus gros jamais construit... Il était un spécialiste, mais tout de même...

— Peut-être aurait-il convenu de faire la part des choses avec ce garçon qui est tout de même le fils de votre meilleur ami et le frère de votre cher Jdrien...

— Le demi-frère, fit machinalement le Kid ; et cette précision corrective trahissait ses préventions contre le garçon. Je sais que j'ai été trop excessif, mais je ne l'aime pas. Il est trop prétentieux... Dangereux, certainement. De là-haut, dans son dirigeable, il peut tout à son aise découvrir notre sous-équipement, voir que notre baleinier est arrêté dans sa construction, que le cargo *Princess* et le charbonnier pourrissent, car nous ne pouvons tout de même pas chasser le phoque si nous ne trouvons pas un marché pour l'huile...

À dix heures il s'approcha à pied de la nacelle qui devait le hisser jusqu'à l'aéronef. Toute la population de l'îlot se trouvait sur place, envahissait les pontons et la carcasse du baleinier en construction. Il y eut un silence surprenant lorsqu'il s'assit dans la nacelle et qu'un matelot boucla le harnais de sécurité. Le câble commença de s'enrouler et le Gnome résista à la tentation de fermer les yeux. Pris de vertige, il voyait tourner lentement son îlot, mais lorsqu'il découvrit la splendeur du volcan, il cessa d'avoir peur et très vite la confiance en lui-même revint. Tant qu'il aurait cette merveilleuse source d'énergie à sa disposition, il pourrait bâtir tous les projets. Il lui fallait oublier Liensun, ne penser qu'à ce dirigeable qui était le premier appareil de communication qui abordait l'îlot. Il avait espéré que ce seraient ses bateaux qui établiraient de nouveaux contacts et c'était un aéronef d'un autre groupe. Tant pis, mais les échanges allaient pouvoir fructifier. Ces gens-là avaient besoin d'huile à un prix raisonnable, lui de marchandises diverses, surtout de ravitaillement pour la population. Quand cette dernière

aurait de quoi manger à satiété, elle deviendrait plus travailleuse, plus industrielle, audacieuse.

Liensun l'attendait dans la passerelle supérieure de commandement et quand il vit arriver le Kid d'un pas ferme, au point qu'on en oubliait ses petites jambes, le visage assuré, un sourire aimable, sans flagornerie aux lèvres, il commença à douter de lui-même et ne put résister à la tentation de fouiller télépathiquement le cerveau de ce drôle de petit bonhomme. Ce qu'il y découvrit l'affola. Au cours de son treuillage, loin de se sentir humilié, le Président Kid avait repris toute sa hardiesse. Liensun découvrait des dizaines de projets à l'état embryonnaire, toute une effervescence de pensées qui l'abasourdit.

— Mon cher ami, je suis heureux de vous revoir à la tête d'un si formidable appareil, lui lança joyeusement le Kid en pressant le pas. Ces bonzes de China Voksal sont des conquistadores d'une audace folle que je ne puis qu'admirer. Je suis fou de joie à la pensée de commercer avec eux, et vous leur ferez part de toute mon admiration.

Il venait de découvrir Kokang dans l'ombre de Liensun et son regard s'attarda sur le jeune Asiatique. D'un coup il réalisait que le Consortium des bonzes avait placé aux côtés du fils de Lien Rag un observateur sûr, qui leur rapporterait fidèlement tous les détails significatifs de ce premier voyage au long cours.

Liensun, qui continuait de lire dans le cerveau du Kid, en éprouva un choc qui faillit le perdre dans la considération de l'équipage. Son expression se fit, l'espace d'une seconde, si méchante que tous crurent qu'il allait se précipiter sur l'avorton pour l'étrangler, mais il se domina.

— Je leur ferai part de votre enthousiasme, mon cher Président Kid. Je suis heureux de vous accueillir à mon bord. Nous avons préparé une collation en attendant de signer notre traité d'échanges économiques. Kokang me dit que vous avez de grosses quantités d'huile de phoque à vendre. Nos soutes sont remplies de différentes marchandises, surtout des vivres.

— Tout est pour le mieux, dit le Kid qui avait rejoint Liensun et lui serrait longuement la main. J'aurais aimé vous apporter de bonnes nouvelles de votre père, malheureusement nous n'en avons plus depuis si longtemps que nous sommes très inquiets.

— Il s'en sortira, dit Liensun. Les Ragus se sortent de toutes les impasses, de tous les pièges que la nature ou les hommes, souvent les hommes, leur tendent. N'a-t-il pas prouvé qu'il était indestructible, alors qu'il a pris le courage fou de s'éloigner sur la Voie Oblique ?

— Et les fils sont comme le père, répondit aimablement le Kid, malgré des destinées et des idéaux très différents.

Ils se regardaient souriants et prêts à s'égorger. Mais rien ne pouvait entacher la jubilation du Kid qui, de temps en temps, jetait un regard à son cher volcan. Là-bas il rejetait une lave d'un beau rouge, un torrent qui recelait des richesses telles que le soufre, le silicium et quelques minerais exploitables. Mais les mouvements du gros dirigeable étaient déjà la marque de la puissance de son Titan et il ne put s'empêcher de le faire remarquer à son hôte.

— Vous sentez ? Ces bouffées d'air chaud qui ballottent votre appareil ? Quelles forces énormes, n'est-ce pas ? La Compagnie qui possède un tel trésor n'est-elle pas sûre de retrouver toute sa splendeur ?

Derrière Liensun, Kokang paraissait fasciné par les paroles du Kid et Liensun surprit leur entente tacite, perçut le train d'ondes de sympathie qui était en train d'aller de l'un vers l'autre et une rage froide le saisit, il entraîna le Kid vers le buffet splendide qui attendait, lui tendit un verre d'alcool de riz chaud parfumé aux épices.

— À la santé de notre traité. Nous avons des dizaines de tonnes de farine de riz, de viande, à vous livrer. Mais nous voulons une exclusivité sur le marché de votre huile.

— Je veux bien, mais seulement en ce qui concerne China Voksal, répondit le Kid.

— Vous espérez toujours commercer avec d'anciennes Compagnies qui ont été englouties par les eaux ?

— Pourquoi pas, fit le Kid, très grave. J'ai une confiance illimitée dans le génie des hommes.

CHAPITRE XVI

Le Roux qui s'appelait Jdriele n'appartenait plus à cette tribu où Jdrien avait cru le retrouver. Les Hommes du Froid lui racontèrent qu'il était devenu pire qu'un animal, qu'il se déplaçait à quatre pattes et qu'il menaçait tout le monde. Il se jetait sur les filles les plus jeunes pour les violer en les mordant parfois au sang, l'une d'elles en était morte. La tribu l'avait forcé à s'en aller, ce qui était tout à fait exceptionnel.

Cette tribu était très primitive et vivait misérablement en bordure de l'océan Antarctique, ne parvenant pas à capturer des phoques, se contentant de voler des poussins de goélands et des œufs, pour la plupart du temps. Elle manquait de quelques outils indispensables, de couteaux, par exemple, et Jdrien leur en offrit une douzaine.

— Tu es bien notre Messie, lui dirent-ils. Tu es notre dieu vivant et nous t'adorerons jusqu'à la fin des temps.

Il avait dû se construire lui-même un igloo pour résister au froid car ces primitifs supportaient les basses températures mais n'avaient pas l'idée de s'abriter des vents violents qui soufflaient presque en permanence. Ils se serraient les uns contre les autres, mais parfois un enfant imprudent, abandonnant la masse de fourrures des siens, se laissait emporter par une rafale. On le retrouvait disloqué contre des congères dures comme des rochers.

Jdrien essaya de leur apprendre à construire des abris, mais ils n'en avaient pas envie. Ils chassèrent le phoque et perdirent deux couteaux dans l'eau. Ils s'emparèrent d'un gros mâle et eurent du mal à le dépecer. Jdrien dut les aider à séparer la graisse de la viande.

Dans la nuit, deux filles nubiles pénétrèrent dans l'igloo où il

dormait, frileusement enfoui dans un sac de couchage, et l'assaillirent avec des intentions précises. Elles s'étaient enduites de graisse de phoque et au début l'odeur l'indisposa, le laissant inerte entre leurs mains expérimentées. Puis peu à peu, tandis qu'elles grognaient et s'activaient pour le tendre, il eut l'impression de les rejoindre dans leur vie où les instincts et les coutumes tissaient une vigueur sexuelle toujours surprenante. Depuis son arrivée il avait assisté à des dizaines d'unions sexuelles, comme si ces hommes et ces femmes ne pensaient qu'à ça, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'ils pensaient à ça de façon aussi répétitive qu'à manger ou à dormir.

Dans un rut qui lui parut superbe de sauvagerie, retrouvant ses origines rousses, il passa la nuit à faire l'amour avec ces filles ardentes et elles-mêmes infatigables. Elles riaient sans s'en cacher, gémissaient, mordaient, se bousculaient sans méchanceté pour profiter d'une meilleure érection que celle qui avait précédé.

Lorsqu'il se réveilla, il resta pendant des heures accablé dans son igloo. Il avait toujours été très prudent avec les filles rousses des tribus, non par fidélité à Jael, mais à cause des enfants métis qu'il pouvait engendrer. Ne pouvant le plus souvent résister à leur beauté animale, il les initiait aux pratiques des Hommes du Chaud, qui, au début, les secouaient de moqueries avant de les séduire. En toute extrémité il parvenait à ne pas les féconder, et elles s'étonnaient qu'il aille jusqu'à perdre sa semence dans la fourrure de leur ventre. Il connaissait trop la condition exécrationnelle des enfants métis pour ne pas rester maître de son plaisir. Désormais, avec le réchauffement, ces enfants vivraient dans des conditions difficiles, ne pouvant supporter comme lui ni les grands froids, ni les chaleurs excessives.

Il était venu jusque dans ces contrées isolées pour essayer de retrouver le clone de son père, mais les tribus ne parvenaient pas à le repérer. Il hésitait à partir à sa recherche, ne comprenant pas d'ailleurs quelle force le poussait à retrouver cet être retourné au stade bestial. Peut-être se sentait-il plus proche de lui que de Lien Rag ? Il n'osait vraiment le penser. Il y avait aussi l'image de Yeuse qui, parfois, le plongeait dans des souvenirs éblouis et lui rendait le présent insupportable.

Lorsqu'il quitta cette tribu, celle-ci l'accompagna aussi loin que possible, mais il dut marcher seul des jours et des jours avant de rejoindre un autre groupe, toujours sur la côte, qui vivait dans de

meilleures conditions. Mais là aussi des filles, des femmes l'attendaient dans l'espoir d'occuper sa couche pour une nuit. La plupart souhaitaient devenir grosses de lui, car les enfants qui naîtraient de leur dieu vivant seraient eux aussi considérés comme des êtres d'origine divine.

Il retrouva une Jael presque indifférente et éprouva des remords de l'avoir à nouveau abandonnée aussi longtemps. Jadis elle aussi était tombée amoureuse d'une image, celle de son père Lien Rag qu'elle n'avait rencontré qu'une seule fois, il est vrai dans des circonstances équivoques. Il savait qu'elle n'y songeait plus guère, mais que son père ait pendant des années servi de substitut aux hommes médiocres qu'elle avait connus le gênait.

— Nous avons des petits veaux, lui annonça-t-elle. Le troupeau est prospère et la tribu a découvert des falaises remplies de lichens qu'il nous faut ramasser avant la mauvaise saison.

— Il faudra faire fumer de la viande car le Kid éprouve des difficultés pour s'en procurer.

— Mais comment la lui livrer ?

— Quand nous en aurons suffisamment je le préviendrai.

Dans l'après-midi il lui fit doucement l'amour, parce qu'il aimait le faire avec elle et essayer de retrouver les raffinements qu'il avait oubliés avec les très jeunes filles de la tribu lointaine. En y pensant il sentait l'odeur sauvage de la graisse de phoque qui lubrifiait leur sexe, précaution utile quand on avait aperçu les virilités impressionnantes des mâles les plus vigoureux de ce groupe-là. Il revivait la nuit frénétique dans le petit igloo ruisselant de la condensation des respirations, entendait leurs grognements de satisfaction.

— Où étais-tu ? demanda Jael quand il fut apaisé. Certainement pas en train de me baiser.

Des années durant elle avait vécu dans Hot Station, au milieu de citadins, usant d'un libre langage en ce qui concernait le sexe, et elle le choquait. Elle qui paraissait discrète dans la vie de tous les jours pouvait, dans l'intimité, proférer des énormités qui le laissaient sans voix. Ce qu'il admettait des filles de la tribu primitive n'était pas la même chose. Le langage des Roux se limitait à leurs préoccupations essentielles, la nourriture, le sexe, le danger, et ils n'avaient qu'une centaine de mots pour exprimer ce que ces trois activités principales

nécessitaient.

— Tu sentais fort, lui dit-elle. Tu sentais le sauvage et cela malgré les bains chauds que tu as pris. Donc tu t'en rendais compte, je ne déteste pas, ça m'excite même si tu veux savoir, mais je veux que tu sois avec moi quand on est dans la couchette.

CHAPITRE XVII

Très vite, Gus et le docteur Isaie découvrirent tout un dossier sur le jeune Plandge, le père de Faro, étudiant du Centre Théologique Ophiuchusien tenu par des adeptes de l'Église de la Rénovation Apostolique orthodoxe.

— C'était un drôle d'individu, remarqua Isaie. On n'arrêtait pas de le sanctionner pour inconduite. J'ai l'impression qu'il courait les filles alors que durant leur stage de deuxième année on demande à tous les élèves une grande moralité.

Et puis ils tombèrent sur l'affaire qui avait dû bouleverser la vie du jeune Plandge.

— Viol d'une fillette de dix ans... À la piscine du quatrième niveau, dans une cabine... La piscine n'existe plus, elle disparaît sous les amoncellements de déchets de toute nature, mais à l'époque c'était un endroit très agréable certainement.

— Il n'a pas été condamné, dit Gus. On ne doit pas retrouver trace de ce délit dans les annales judiciaires du satellite.

— En général ils ne pardonnaient pas pour ce genre d'affaires. C'était une justice expéditive qui ne pouvait entasser les condamnés dans des prisons. Les conditions de vie étaient telles qu'il y aurait eu la moitié de la population derrière les barreaux. Les délits mineurs étaient punis par des heures supplémentaires de travail, mais pour les crimes, et ce viol en était un, c'était la mort. Pas de circonstances atténuantes. Le père de notre Faro aurait dû se retrouver dans le vide comme des milliers d'autres cadavres. Or il est devenu assez vieux...

— Pour être fusillé par les gens de Sugar comme traître.

— Je pense qu'on l'a absous pour ce viol à condition qu'il devienne informateur chez les gens de Sugar, murmura Isaie. Oui, il

a dû jouer les déserteurs, se rallier aux dissidents pour mieux les espionner.

— Et que ferait son fils en ce moment dans la chapelle de l'Église de la Rénovation ?

— Il recherche les archives de son père qui fut le prêtre de cette chapelle. Ce n'était pas la seule, il y en avait à tous les niveaux, que ce soit dans Salt ou dans Sugar, mais la plupart ont disparu.

Gus n'en poursuivait pas moins ses différentes recherches, mais désormais avec plus de détachement pour la biographie d'Aliana Mors, celle qui, pensait-il, avait reçu également de nouvelles jambes du synthétiseur prothétique.

Isaïe appréciait ce retour vers une vie plus normale et ils décidèrent d'aller chercher ce fameux satellite pour remplacer le Lunik défaillant. Quarante-deux kilos nécessitaient qu'ils descendent tous les deux jusqu'aux silos de conservation, en espérant que ceux-ci n'avaient pas été saccagés.

Ce fut une nouvelle expédition à laquelle Thresa participa. Ils descendirent par les escaliers car les ascenseurs restaient peu sûrs. D'ailleurs ils découvrirent plusieurs cabines bloquées par des cadavres de loupés entassés pour une raison inconnue. La puanteur devenait insupportable à ces niveaux-là, les systèmes d'évacuation extérieurs des déchets ne fonctionnant plus.

— J'ai l'impression que les hybrides remontent peu à peu vers notre niveau, constata Isaïe.

— Qu'avez-vous fait avec la secte de Faro ? Vous avez quitté les confins du satellite pour vous rapprocher des centres vitaux, sans que vous puissiez expliquer pourquoi. Faro prétendait qu'il fallait rendre hommage au Satan qui logeait tout en haut, mais je pense qu'il ne croyait pas vraiment que j'étais un démon.

— Il y a eu un exode spontané. Peut-être avons-nous eu conscience que les parois extérieures étaient menacées ?

Ils atteignirent les silos au bout de quarante-huit heures, mais l'accès au satellite était défendu par un cerbère électronique qu'ils durent amadouer en recherchant le code d'accès. Par chance, une console permettait de consulter à l'ordinateur central, et les connexions étaient intactes ainsi que les relais, tous isolés dans des gaines que les Garous ne pouvaient attaquer.

Ils perdirent vingt-quatre heures à se procurer le code d'accès et

découvrirent que le petit satellite électromagnétique était dans un énorme container de protection, à cause des radiations nucléaires de son moteur.

— Impossible d'ouvrir ce container. Pas ici, du moins.

Ils durent le traîner jusqu'au prochain palier et décidèrent d'utiliser un palan qui leur permettrait de hisser les cent quarante kilos de l'ensemble par demi-palier. Le palan et les câbles se trouvaient heureusement en réserve, mais huit jours seraient nécessaires pour remonter chez eux.

Thresa, bonne fille, accepta de faire l'aller et retour uniquement pour rapporter du ravitaillement. Ils passèrent des nuits folles à protéger le container contre une bande de loups-garous affamés.

— Il n'y en avait pas autant voici quelques années, remarquait Isaie. Pensez-vous qu'ils puissent se reproduire ?

— Sur Terre, dans une station perdue, j'ai aperçu des bébés nés d'unions impossibles. Ces êtres-là ne sont pas toujours stériles et transmettent leurs caractères de malformation. Je veux dire malformation par rapport à nous, car tout est relatif.

Par chance, l'un des ascenseurs consentit à fonctionner et leur permit de gagner plus de trente heures sur le trajet. Encore durent-ils amener le colis dans la soute des navettes. Grâce à un compteur de radioactivité, ils se rassurèrent sur l'étanchéité de l'emballage.

— N'empêche qu'une fois dans l'espace, ce petit appareil sophistiqué va accroître la contamination. Les poussières lunaires sont déjà fortement radioactives, ce qui a toujours gêné les échanges radios et empêché que l'électronique terrestre retrouve sa puissance passée. On va encore augmenter le taux. Mais j'ai promis d'empêcher la formation rapide d'une nouvelle lucarne et je tiendrai parole.

— Mais, demanda Isaie un soir qu'ils se relaxaient après ces journées et ces nuits fatigantes, que veulent donc les Terriens ? Le Soleil ou la glace ? Je n'arrive plus à très bien comprendre les objectifs que vous poursuivez au nom de vos amis.

— Ils veulent simplement ralentir le réchauffement pour éviter de nouvelles catastrophes. La disparition, enfin en partie, de la banquise du Pacifique oriental a causé des centaines de milliers de morts, la destruction d'une économie florissante. Il n'y a plus que des groupuscules fantômes qui essayent de survivre dans des

conditions épouvantables.

— Oui, mais vous faites le jeu des Aiguilleurs, de ces salauds d'Ophiuchusiens orthodoxes, ceux qui ont quand même inventé l'Abominable Postulat.

— Quand ce nouveau Lunik sera en place, nous créerons un programme de réchauffement très lent, sur toute une génération par exemple. À raison de quelques degrés en plus chaque année.

CHAPITRE XVIII

Le Simone Tomtom lui avait fait visiter la passerelle du voilier située sur le château arrière qui dominait tout le pont. Lien Rag découvrait que la conduite du navire était entièrement automatisée, depuis le gouvernail, bien sûr, jusqu'aux voiles. Elles étaient hissées électriquement et les écoutes étaient réglées par un calculateur en fonction de la force du vent et de sa direction.

— Mais d'où vient l'électricité ? demanda-t-il à Tomtom qui paraissait le plus apte à lui répondre.

Le nain lui désigna un interrupteur principal :

— De là.

— Oui, mais avant ?

— C'est la puissance de papagrand qui est enfermée dans le tabernacle en dessous du pont.

Sous ses pieds, Lien Rag percevait une légère vibration. Il s'accroupit pour étudier la consistance du plancher fait dans un matériau composite inconnu.

— Peut-on aller voir le tabernacle ?

— Papagrand l'a défendu pour toujours avant de mourir. Il a dit que notre monde Chimère nous était confié en bon état après que la mer soit devenue glace, et que nous devrions le rendre en bon état quand la mer ne serait plus coagulée.

— Papagrand a vécu longtemps ?

— Papagrand n'est pas mort, pas plus que mamangrand... Et leurs enfants et les enfants de leurs enfants ne sont pas morts puisqu'ils s'appelaient filsgrand et fillegrand, et petit-filsgrand et petite-fillegrand. La mort est venue quand il a fallu ôter un centimètre à chaque nouveau-né.

C'était très confus, jusqu'à ce que Lien Rag comprenne que les

Simone n'avaient commencé à compter le temps que lorsqu'ils avaient remarqué que la moyenne de leur taille diminuait. Ils avaient dû effectuer un compte à rebours, rétrospectivement, pour obtenir ce chiffre actuel de soixante centimètres. Mais y avait-il eu soixante générations de Simone ?

— On ne peut donc aller voir le tabernacle ? La puissance de papagrand y est à jamais enfermée ?

— Il faut prendre la médaille, dit Tomtom en lui tendant une chaîne d'or au bout de laquelle pendait une boîte ronde.

Il la passa autour de son cou quand il vit que le Simone en faisait autant avec la sienne.

Ils descendirent jusqu'à l'entrepont où une odeur désagréable flottait.

— Les carolus, annonça Tomtom. On les nettoie tous les jours mais ils sont sales... Vous voulez voir ?

Lien Rag s'attendait à un élevage de porcs mais il découvrit des chiens. D'une race inconnue, de taille moyenne et tous très gras et lymphatiques. Ils avaient mangé de la viande de chien et l'avaient trouvée bonne.

— Voilà les carolus.

Il pensa que le nom venait d'un ancêtre, un animal de compagnie que le couple de papagrand et mamagrand devait posséder.

— Mais comment les nourrissez-vous ?

— Avec de la pâtée. Voulez-vous notre pâtisserie ?

C'était à côté et précisément plusieurs Simone s'activaient autour d'un énorme pétrin de boulanger où l'on déversait une poudre jaune et blanche, de la graisse et de la viande que Lien Rag reconnut pour être du phoque.

— Ça poudre d'œufs de goélands, dit Tomtom.

Lien Rag comprit à l'odeur de poisson qui s'éleva mais il souhaitait follement savoir d'où venaient la graisse et la viande de phoque.

Tomtom le regarda comme s'il s'agissait d'une chose allant de soi :

— De la mer...

— Oui, bien sûr, mais avec la disparition de la banquise les phoques ont disparu, sont allés ailleurs ?

— Nous en avons dans les chambres à glace. Venez.

D'énormes congélateurs occupaient tout l'entrepont avant et Lien Rag pensa qu'autrefois les premiers Simone devaient commercer les produits exotiques, les fruits tels qu'ananas, bananes, le poisson également. Ces chambres étaient remplies de centaines de phoques écorchés.

— Ça pas bon, juste pour nourrir carolus et ensuite nous manger carolus.

Il se reprit, honteux :

— Les phoques ne sont pas une bonne nourriture, sauf pour les carolus. La viande ne sent plus le poisson ensuite.

— Notre moteur..., commença Lien Rag désespérant se faire comprendre.

Il regardait ces carcasses de phoques très grasses. Il y avait là des milliers de kilos de graisse facile à transformer en huile une fois épurée... Et il ne comprenait toujours pas comment les nains pouvaient s'en procurer de telles quantités.

— Venez.

À l'arrière de l'entrepont, sous de puissantes lampes, poussaient d'étranges plantes. Certaines germaient à peine, d'autres en étaient à un stade plus avancé, et vers le fond, dans des bacs immenses, il reconnut des épis de maïs. Il n'en avait jamais vus de pareils qui se contentaient d'une tige de vingt centimètres, dépourvus de feuilles.

— La farine vient de ça...

Tomtom hésita un peu puis, à voix basse :

— Autre chose.

Dans une pièce minuscule au-dessus du gouvernail, Lien Rag reconnut un alambic. Ça empestait la levure, la bière et l'alcool. Ils fabriquaient un breuvage qu'ils appelaient bibin. Plus tard, bien plus tard, il retrouva ce mot d'origine française, « bibine », et pensa qu'il avait inspiré les Simone.

— Goûter ?

C'était une sorte de bière très forte que Tomtom versait d'un cruchon en matière plastique.

— Et le tabernacle ?

Tomtom soupira puis se décida à lui faire visiter la salle des machines. Dans les autres ponts inférieurs d'immenses dortoirs avaient été aménagés, mais il expliqua que du temps où la banquise

existait, une partie des Simone habitaient dans des igloos, et que la *Chimère* ne recevait que des spécialistes en entretien qui se transmettaient leur savoir de père en fils, et constituaient une famille dans la famille. Comme il y avait la famille Maïs, la famille Carolus et la famille Bibin. Ce qui provoqua chez Tomtom un petit rire complice, signifiant que la famille Bibin était le plus souvent victime de sa préparation.

— Attendez.

Il porta sa médaille à son oreille et parut écouter quelque chose. Lien Rag se rendit compte qu'il s'agissait en fait d'un compteur de radioactivité. Comme il s'y attendait, le tabernacle protégeait un réacteur nucléaire qui se régénérât en discontinu. Une des dernières inventions du début du XXI^e siècle, avant la Grande Panique.

— Non, pas plus loin.

La médaille de Lien Rag commençait à vibrer contre sa poitrine et il n'eut aucune envie de poursuivre sa visite. Ils remontèrent vers le pont supérieur. Lien Rag pensait à ces carcasses de phoques. Si l'équipage l'apprenait, il était capable de lancer une opération de force contre les frigos du voilier pour s'emparer de quelques phoques. Lien Rag préférait négocier.

Tomtom le conduisit dans la salle à manger ancienne qui désormais servait de bureau pour la comptabilité. Il lui offrit un bibin de qualité, tout aussi dur à avaler que celui qui était en préparation dans l'entrepont.

— La puissance qui fait avancer notre bateau vient de la graisse de phoque, expliqua lentement Lien Rag. Nous la faisons fondre, nous l'épurons pour en faire de l'huile qui alimente notre tabernacle.

Tomtom ne pouvait comprendre tout à fait et Lien Rag lui parla des petits treuils qui permettaient de hisser les voiles, par exemple.

— Ils ont besoin d'électricité pour fonctionner. Notre moteur c'est de l'huile. Nous voulons échanger de la graisse de phoque contre...

Il ne savait que proposer puisque leurs réserves étaient épuisées. Tomtom attendait bien sagement, assis sur sa chaise. Partout ailleurs les meubles étaient à la mesure des Simone, sauf ici.

— Je crains que nous n'ayons rien à vous proposer, avoua Lien

Rag avec un sourire navré. Rien qui puisse vous intéresser vraiment.

— Moi, je sais, dit le Simone. Nous avons besoin d'une mamangrand pour ne plus compter les centimètres perdus et la vôtre nous conviendrait très bien.

CHAPITRE XIX

Lorsque le *Julius* voulut se ravitailler en huile chez les Barij, il tomba dans un traquenard et une partie de son équipage fut tuée. Tout cela sans que Songe en fût aussitôt prévenue, si bien qu'elle faillit être arrêtée, en se rendant à Markett Station, par la police ferroviaire.

Après la destruction de la poseuse de rails, les Aiguilleurs avaient décidé d'intervenir pour que de tels faits ne se renouvelent pas dans une juridiction où ils restaient puissants. Ils prirent sur leurs finances pour rétablir la voie privée de cette famille de chasseurs de manchots, et en quelques nuits de travail acharné les Barij se retrouvèrent reliés au réseau central.

Devant les inspecteurs de la CANYST que les Aiguilleurs entraînaient avec eux, ils avouèrent avoir commercé avec des inconnus venus du ciel à bord d'un appareil jamais vu, mais pour leur défense exposèrent que grâce à eux ils avaient pu recevoir de la farine, de la viande et du ravitaillement.

— Sans parler des onces d'or, fit remarquer l'un des fonctionnaires de la CANYST, mais nous voulons bien oublier ce délit si vous nous aidez à capturer ces gens-là.

Justement les Barij attendaient le dirigeable pour la même semaine, et tout un escadron d'Aiguilleurs vint prendre position chez eux avec un armement considérable, notamment des lance-missiles. Le dirigeable se fit attendre trois nuits mais finit par se balancer au-dessus de la rookerie. Trois personnes en descendirent, dont le capitaine, qui furent aussitôt capturées. Par haut-parleur on ordonna au reste de l'équipage de descendre de l'appareil. Mais tout en exécutant les consignes reçues, les matelots essayèrent de reprendre l'air. À coups de missiles le *Julius* fut abattu et les

matelots restés à bord s'écrasèrent sur la banquise.

Dès le lendemain les journalistes furent convoqués pour prendre des photographies et interroger les Barij. Pendant ce temps, les inspecteurs se précipitaient en loco rapide à Markett Station où Anton fut arrêté. Une souricière attendait Songe qui, par chance, dans la nuit, demanda à Ladira de China Voksal si le *Julius* allait arriver bientôt.

— Mais il devrait être là-bas, lui répondit la libraire, puisque j'ai eu un dernier message avant qu'il n'atterrisse à la rookerie, chez qui vous savez.

Songe alla prendre un train omnibus à bord duquel elle gagna Markett Station. Elle surveilla de loin la boutique et attendit qu'un acheteur en qui elle avait confiance ressorte pour l'accoster.

— Tiens, vous êtes là ? fit-il, surpris. Où est donc Anton ? Le type qui m'a reçu n'a pas pu me donner les renseignements souhaités.

— Comment était-il, ce type ?

À sa description elle reconnut l'un des inspecteurs de la CANYST qui avait voulu l'interroger. Elle décida de rester quelques heures de plus dans la station, sachant que Krina et Tibericy ne risquaient rien à Krill Station. Sauf cas de forfaiture, les Aiguilleurs ne pouvaient intervenir là-bas, puisque la petite station de pêche était située sur le territoire d'une autre petite Compagnie australasienne, en faillite depuis longtemps et toujours en règlement judiciaire. Personne n'était habilité à autoriser une opération de police dans cet endroit.

Dans la soirée elle apprit que le *Julius* avait été détruit, et découvrit avec horreur les cadavres de ses amis sur une photo de presse. Mais Anduen, nommé à bord du *Greog Suba*, avait échappé au massacre.

Dans une cafétéria on commentait l'événement et elle fut surprise d'entendre bon nombre de consommateurs s'indigner contre les Aiguilleurs et l'intolérance de la CANYST :

— Quand la banquise s'ouvrira comme elle le fait au sud et à l'est, que deviendrons-nous avec les trains ? Qui nous tirera de ces îles qui partiront à vau-l'eau ? Qui nous sortira de la boue des inlandsis, sinon les dirigeables ?

— C'est vrai, ça. Nous devons complètement modifier nos

habitudes. Moi je sais que ce comptoir fournissait de la bonne huile de manchot, de la viande de yak et pas mal de marchandises qui n'arriveront plus.

Chose curieuse, dès le surlendemain les médias eux-mêmes entraient dans la polémique, et on apprit que le juge de Markett Station refusait l'extradition d'Anton pour une destination inconnue. Les inspecteurs de la CANYST voulaient l'entraîner avec eux et le juge refusa. Les deux fonctionnaires sortirent sous les huées et se hâtèrent de disparaître.

Le lendemain, lorsque le juge libéra Anton sous caution, Songe se présenta pour la payer et quelques personnes vinrent les féliciter, en leur annonçant que les « types » de la CANYST avaient préféré quitter la station.

— Quant aux Aiguilleurs, ils ont retiré leur police. Vous allez reprendre votre trafic ?

— Je ne sais pas encore, dit Songe.

Anton et elle avaient hâte de rejoindre Krill Station où l'autre couple devait se ronger les sangs. Effectivement, quand ils descendirent du wagon automotorisé, Krina éclata en sanglots et Tibericy faillit les étouffer dans ses bras puissants.

— Nous allons traverser une sale période, mais je pense surtout à ceux des Échafaudages, dit Songe. Il faut que le ravitaillement continue d'arriver.

— Il faut trouver d'autres rookeries dans le sud, oublier la famille Barij.

— Ce qui m'a un peu consolée, dit Krina, c'est que la radio officielle de Markett a ce matin posé la question cruciale, à savoir ce que feront les Aiguilleurs et la CANYST si la banquise fond. Le journaliste ne mâchait pas ses mots, disait que c'est bien joli de nier le réchauffement alors que tout le monde sait que la Compagnie de la Banquise a complètement disparu, et que les Aiguilleurs n'ont rien fait pour sauver les gens. Il a ajouté que s'il y avait eu, sinon des dirigeables mais du moins des bateaux pour recueillir les gens, on aurait pu sauver pas mal de monde.

— C'est la première fois que j'entendais parler aussi librement de bateau et de dirigeable, ajouta Tibericy, et j'aurais écouté ce type durant des heures.

— Il risque d'être ennuyé par la suite, non ?

— Je ne pense pas, dit Anton. Le juge m'a libéré, sous caution, mais il l'a fait, et c'est assez extraordinaire. Vous savez, je pense que nous avons fini, sans faire de la propagande outrancière, par imposer notre façon de faire. Les gens savaient que nous utilisions des dirigeables. Ils ont un peu hésité, puis maintenant ils sont de notre bord, et je crois que sans l'obstination de Songe pour créer ce comptoir et racheter cette Krill Station, nous n'aurions jamais assisté à pareille révolution.

— Merci, dit Songe, mais je viens de prendre une décision. J'irai à China Voksal discuter avec ce Liensun. Lui aussi commande un dirigeable et peut-être m'écouterait-il ?

CHAPITRE XX

Cette fois Tharbin était entouré de tout son consortium de bonzes pour écouter le rapport de Liensun sur ce premier voyage commercial. Ces gens-là savaient à quoi s'en tenir grâce à Kokang, mais tenaient à écouter le commandant d'*Avenir Radieux* en personne.

— J'ai été surpris par la maniabilité de l'appareil et ses possibilités, mais par contre l'arrivée chez le Président Kid m'a quelque peu déçu, car j'imaginais qu'il avait une flotte beaucoup plus importante que celle dont il dispose.

— Un cargo, un charbonnier et deux vedettes dont une a disparu à l'est, fit Tharbin, impassible.

— Nous avons négocié l'achat de milliers de tonnes d'huile de phoque et il a été entendu que le cargo *Princess* nous les livrera au terminal du chenal actuel. Nous construirons là-bas un port provisoire, où les dirigeables viendront prendre livraison des containers d'huile. Nous avons rapporté du silicium, de l'acide sulfurique, des prototypes de moteurs en céramique que nos ingénieurs vont pouvoir étudier. Les ateliers peuvent en fournir de très puissants pour nos appareils.

— La situation du Président Kid vous a-t-elle apparu précaire ?

— En apparence, oui, mais je connais les ressources de cet homme et je sais qu'il faut rester toujours méfiant avec lui. Il connaît l'endroit où un important pétrolier d'autrefois attend. Il va envoyer la vedette pour le récupérer, et ce sont des milliers de tonnes de pétrole qu'il pourra vendre. Au cours actuel, c'est une véritable fortune qui l'attend.

— Vous connaissez les dernières nouvelles ? Le dirigeable des Rénovateurs a été abattu par les Aiguilleurs vers l'ouest. Il y a des

inspecteurs de la CANYST à l'affût et les Tarphys sont partout. Nous avons le traité signé par le Kid et c'est un bon traité. Vous devez repartir sous peu avec une cargaison de farine, de viande, de produits divers. Le Kid veut des modules pour cultures hors sol et nous les lui fournirons ainsi que les semences. Mais nous voulons le garder à notre disposition. Il ne faut pas qu'il devienne autonome.

— Ne craignez-vous pas qu'il finisse par réussir sa liaison avec la Panaméricaine ?

— Son explorateur est perdu et ne reviendra pas.

Liensun sursauta, pâle comme un mort.

— C'est de mon père dont il s'agit. Savez-vous d'où il revenu après quinze ans ?

Tharbin parut confus de cette faute de courtoisie et les autres effrayés. Ne disait-on pas que Lien Rag était revenu du Royaume des Morts ?

— Je suis désolé de mon manque de courtoisie, mais si votre père réussit, il faudra des années pour établir des liaisons régulières. Nous voulions vous demander une chose, cette Farnelle qui commande le cargo *Princess*, accepterait-elle comme vous l'avez fait de travailler pour nous ? Il est dommage que vous ne l'ayez pas rencontrée là-bas.

— Le volcan crée des turbulences qui nous empêchent d'être très stables, et de plus la météo restait incertaine. Nous avons déchargé et rechargé rapidement.

Il reprit son souffle :

— Je crains que cette Farnelle n'accepte pas vos propositions. Le *Princess* lui appartient, mais le Kid a effectué des réparations dont elle lui est reconnaissante.

— C'est fort dommage, mais qui peut dire que rien ne change dans la vie ?

— Où en êtes-vous avec l'autre dirigeable, le frère de l'*Avenir Radieux* ?

— Il sera prêt dans deux mois, mais nous hésitons à le lancer après la destruction du *Julius* appartenant aux Rénovateurs des Échafaudages. Il va falloir éduquer toute la population, la convaincre que ces appareils sont construits et volent pour le bien de tous.

— Il faudrait entreprendre une action spectaculaire, aller sauver

par exemple un groupe de rescapés dans la banquise Sud, là où les îles de glace s'en vont au fil des courants. Si nous ramenions des dizaines de personnes qui répandraient dans la station le récit de leur sauvetage, peut-être aurions-nous des chances de gagner la partie.

Séduit, Tharbin inclina la tête :

— C'est excellent d'y avoir pensé. Mais comment trouver justement un groupe de rescapés sans perdre trop de temps ? Nous avons un traité commercial avec le Président Kid, qui ne nous laisse que quelques jours entre chaque voyage, juste pour que la maintenance révise les appareils au sol.

— En utilisant l'autre appareil dès qu'il sera prêt ?

— Ce sera dans un trop long délai. Voulez-vous y réfléchir ?

L'angoisse, pour Liensun, c'était de devoir rejoindre Murmose dans leurs nouveaux compartiments offerts par le Consortium. Elle avait décidé de le meubler à son goût et il craignait le pire.

Pourtant il reçut un coup de fil dans le bureau qui lui était réservé aux ateliers du groupe, et il reconnut la voix de Ladira, la libraire :

— Pouvez-vous passer ce soir dans ma boutique ?

Craignant un piège de la part des Rénovateurs qu'il avait trahis il ne sut que dire.

— Vous n'avez rien à craindre, dit-elle. Je vous le garantis.

CHAPITRE XXI

Depuis trois jours, l'une des plus importantes actionnaires de la Panaméricaine, Mirasola, assiégeait le train présidentiel, et Yeuse hésitait à la recevoir. Cette femme avait dû quitter sa fameuse bulle géante où elle avait fait aménager un petit paradis aquatique avec végétation exubérante, et même un lagon dans lequel un petit voilier pouvait faire quelques ronds dans l'eau. On racontait que la riche actionnaire, prise de peur, avait préféré se réfugier dans NYST. Même ses domestiques devenaient insolents, et à plusieurs reprises on avait saboté ses installations électriques, provoquant une chute de la température et le gel de ses plantes rares.

Lorsqu'elle décida de la faire entrer, Yeuse renvoya Mel et Lucia, exigea de rester seule. Mirasola lui apparut amaigrie mais encore très jolie, très aguichante surtout comme à son habitude. Elle portait des vêtements à la mode et non une combinaison, dévoilait le haut de sa poitrine et ses jambes. Yeuse revit une certaine scène à bord du petit voilier où elle avait surpris Mirasola en train de se faire une injection de drogue. Elles s'étaient battues, mais vers la fin Mirasola avait transformé cette bagarre en joute amoureuse et ce souvenir troublait désormais leurs relations.

— Lady Yeuse, je ne comprends plus ce qui arrive... Je n'étais pas une amie de Hukoung le régent, vous le savez fort bien. Je vous ai aidée de toutes mes forces quand vous avez succédé à Lady Diana. Souvenez-vous de notre rencontre dans l'habitable de mon yacht... J'ai suivi les ordres de Lady Diana, je suis allée chercher Jeb Interson. Nous avons été vos alliés et maintenant on me menace, on m'agresse et on me dit que je vais devoir abandonner mes actions...

Yeuse détourna les yeux. Redevenue plus mince, cette femme avait perdu de sa vulgarité, acquérait une sorte de mystère

fascinant.

— Le système politique va changer, Mirasola, murmura Yeuse. Nous ne pouvons continuer à diriger la Panaméricaine comme auparavant. Les gens, des millions de gens souffrent de froid et de faim, alors que quelques milliers disposent de revenus top élevés. À vous seule vous possédez près d'un huitième de la fortune totale de la Concession, et rien qu'au conseil restreint c'est soixante pour cent des richesses de la Compagnie qui sont entre les mains d'un petit groupe... Le reste appartient aux quatre cent cinquante-quatre actionnaires disposant de plus de dix mille titres.

— Ce n'était pas un système politique mais une organisation économique. Lady Diana insistait toujours sur ce critère. Vous allez nous confisquer nos biens ?

— Vous préférez être chassée, traquée, peut-être abattue par des révolutionnaires ? C'est ça ou la guerre civile.

— Mais que disent les autres, Borska, cette vieille avare qui convertit ses dividendes en or, qui ne possède que des actions et son or et vit misérablement ?

— On vient de la retrouver dans un quartier misérable d'une station du nord où elle vivait comme une clocharde sur des tonnes d'or.

— Galming, le fils du Vétéran ?

— Vous savez bien qu'il est gâteux. On l'a enfermé dans un train-clinique luxueux et son représentant est à notre disposition. Peter Housk a préféré quitter la Panaméricaine, mais ses biens seront confisqués ainsi que ses bordereaux d'action. Quant à Lazan, l'héritier de Jeb Interson, il est prêt à collaborer avec nous.

— C'est inimaginable ! Nous allons tout perdre ? Et les autres actionnaires, ceux qu'on appelait les actionnaires moyens ?

— Ils sont convoqués en assemblée extraordinaire.

— Vous allez vraiment distribuer des actions gratuites ?

— Nous comptons le faire à raison d'une par personne majeure, des actions qui donneront le droit de vote. Ces actions seront inaliénables. Aucun espoir ni pour vous ni pour moi de les racheter pour redevenir majoritaires.

— Mais vous-même allez être spoliée ?

— Personnellement je vais me défaire de la plus grande partie de mes actions pour constituer le nouveau capital, et j'inviterai tous

les autres actionnaires gros et moyens à suivre mon exemple. Pour leur tranquillité future ce serait la meilleure façon d'inspirer un certain respect, sinon une reconnaissance quelconque. Il faut devenir raisonnable, Mirasola. Le réchauffement est à nos portes. La banquise du Pacifique se détache de notre inlandsis et dans quelques mois, quelques années, les rails auront disparu dans la boue épaisse parfois d'un kilomètre qui recouvrira la Concession... Il faut prévoir cette catastrophe, tout réorganiser pour sauver le plus grand nombre.

— On dit que ce sont des fausses nouvelles... Les Aiguilleurs affirment que c'est faux.

— Allez vous rendre compte sur place et vous serez effrayée comme je l'ai été par ce qui se passe là-bas. Les Aiguilleurs voient que leur pouvoir rétrécit comme une peau de chagrin et essayent par tous les moyens de le conserver. Souvenez-vous de Jeb Interson, qui a cru se montrer plus malin qu'eux et qui est mort de façon atroce, de ce qu'on appelle la « mort de l'Aiguilleur », le pied coincé dans un aiguillage, écrasé par un wagon tamponné... Libre à vous de vous fier à la caste, mais, raisonnablement, il vaudrait mieux que vous soyez des nôtres.

Mirasola s'agita sur son siège et soudain elle se précipita, contourna le bureau. Yeuse s'attendait à la voir sortir une arme pour tenter de la tuer mais elle tomba à genoux :

— Lady Yeuse, j'ai toujours eu pour vous de l'admiration et même je dois vous l'avouer une grande, très grande affection... Je n'ai jamais oublié ce qui s'est passé dans le voilier... Jamais je n'ai éprouvé un tel bonheur... Non, soyons franche, un plaisir merveilleux... Je rêve souvent de vous... Vous pouvez être assurée de ma fidélité mais je vous demande ardemment de me protéger. J'ai peur, j'ai très peur. Je ne comprends pas très bien ce qui nous arrive et les bruits les plus alarmistes ne cessent de m'arriver. Les gens que j'emploie mettent une certaine malice à me les rapporter, si bien que parfois j'ai des cauchemars pendant plusieurs nuits consécutives. Je finirai comme Galming, le fils du Vétéran, qui est complètement gâteux.

Gênée, Yeuse quitta son fauteuil pour s'éloigner, craignant que quelqu'un n'entre dans le bureau.

— Mirasola, je vous en prie... Vous n'êtes pas en danger et si

vous donnez la moitié de vos actions il vous restera encore de quoi vivre. De toute façon les dividendes ne seront plus payés pendant des années et les titres vont perdre de leur valeur. Ce que nous voulons distribuer, ce ne sont pas des chiffons de papier, mais le pouvoir économique, comprenez-vous ?

Mirasola se releva et sourit timidement :

— Je vous fais confiance... Merci de m'avoir reçue.

Elle quitta le bureau en ondulant de ses hanches rondes et Yeuse ne put s'empêcher d'admirer ses fesses plantureuses mais joliment cambrées.

— Quelle ravageuse, fit Mel en lui succédant. Elle m'a lancé un de ces regards...

CHAPITRE XXII

— Ça n'a pas l'air d'aller fort, dit Kandin lorsque Lien Rag regagna le bord de la vedette. Vous avez visité leur voilier ?

Lien Rag inclina la tête. Il regarda Ann Suba de telle façon que celle-ci éprouva un début d'anxiété, comme si elle avait été mise en cause au cours de la discussion de Lien avec les Simone.

— Ils ont de quoi nous donner encore à manger ?

— L'huile, vous avez parlé de l'huile ? demanda Huergo...

Lien Rag ne savait que dire. Il voulait éviter de parler des phoques congelés dans les chambres froides, des chiens engraissés pour la viande. Et surtout de l'étrange exigence de Tomtom. Ce dernier n'avait pas démordu de son idée. Il voulait qu'Ann Suba embarque sur le voilier pour procréer des Simone de grande taille. Lien Rag avait fini par comprendre que les nains voulaient mettre un terme à leur régression, et pas seulement dans un but génétique, mais surtout pour empêcher le temps de s'écouler au rythme des centimètres perdus. Très impressionnés depuis des décennies, peut-être des siècles par cette nécessité annuelle de retrancher un ou plusieurs centimètres à l'étalon général de cent quatre-vingts, ils espéraient inverser le destin et reconquérir les années perdues en quelques générations.

Il s'était heurté à une totale incompréhension, avait usé sa patience, sa dialectique, ses sentiments à expliquer qu'Ann Suba était une femme libre, qui ne pouvait être vendue contre des carcasses de phoques.

« — Vous prendrez dix femmes, lui avait proposé Tomtom. Même les plus jeunes et les plus belles, mais vous nous donnerez celle qui vous accompagne. Je comprends qu'il vous faille une femme pour vous satisfaire et je vous en propose dix, douze même,

ce qui fera trois pour chaque homme. »

« — Jusqu'à présent Ann Suba a accepté de coucher avec moi et avec moi seulement. Chez nous c'est assez fréquent qu'un homme et une femme restent ensemble et forment un couple. »

Mais le Simone ne le croyait pas. Il ne se fâchait pas mais ne cédaient sur rien. Lien Rag revenait parmi les siens et ne voulait pas envenimer la situation. S'il faisait allusion aux phoques, Kandin et les deux autres passeraient outre ses ordres et iraient chercher les carcasses. Qu'en résulterait-il si les Simone voulaient défendre leurs biens ? Il n'avait pas vu une seule arme, mais l'assurance des nains à bord de leur voilier le laissait dubitatif. Eux, si apeurés quand ils avaient dû monter à bord de *Titan II*, se montraient au contraire décontractés. Possédaient-ils des moyens de défense inconnus ?

Même parler des carolus pouvait transformer le climat psychologique de l'équipage : les marins admettraient difficilement d'avoir mangé du chien. Cet animal n'existait plus que dans les zoos et les cirques, dans les solitudes glacées où certains peuples les avaient toujours utilisés pour tirer des traîneaux, et dans certains milieux aisés où ils étaient dressés comme animaux de compagnie, mais jamais à la connaissance de Lien Rag, ils n'avaient été servis, et de façon régulière, comme viande de boucherie.

— Il va falloir négocier, finit-il par dire. La *Chimère* est un bateau exceptionnel, parfaitement entretenu. Depuis le début de l'ère glaciaire ils ont veillé à le conserver en très bon état de marche.

— Mais comment ont-ils survécu ? demanda Ann Suba. Grâce à quelle énergie pour se chauffer, cuisiner, etc. ?

— Dans la salle des machines un réacteur nucléaire qui s'autorégénère fonctionne toujours. Ce modèle date des années 2030 environ, si mes souvenirs de lecture sont fiables. Même pour un bâtiment de moyenne importance, on trouvait ce genre de moteur atomique qui ne nécessitait plus de combustibles.

— D'accord pour l'énergie, mais ensuite ?

— Ils disposent de cultures sans terre et produisent une variété unique de maïs, pas de feuilles, une tige et un épi énorme au bout. Les bacs spéciaux en sont à tous les stades. Ils ne doivent pas manquer de farine et peuvent consommer ces grains comme ils le veulent, en tirer du sucre, de l'amidon, de la bière et même de l'alcool. Ils mélangent le tout pour faire du bibin.

— De la bière, de l'alcool ! fit Huergo extasié.

— Et la viande, c'est quoi ? Pas du phoque, en tout cas. Du porc ? Ils élèvent du porc ?

— Non, des carolus... Ce nom doit venir d'un ancêtre de ces animaux de jadis... Je vous demande de conserver votre sang-froid... Ces carolus sont des chiens, d'une race spéciale, petits, dodus, très gras. J'ai même eu du mal à voir qu'il s'agissait de chiens.

Kandin se dressa à moitié hors de son siège :

— Vous plaisantez ou quoi ? Le chien est un animal impur, me disait mon père qui était musulman. Je ne veux pas croire que la bidoche que nous avons mangée...

Même Ann Suba était au bord de la nausée et faisait un violent effort sur elle-même.

— Du chien, nous avons bouffé du chien, se mit à rire Niger en haussant ses épaules puissantes. Qu'est-ce que ça peut foutre, on a l'estomac bien calé et s'il faut en remanger, moi je suis prêt. Et aussi des galettes de maïs avec cette confiture.

— Comment nourrissent-ils ces... carolus ? demanda Ann.

— Avec de la poudre d'œuf de goélands. Ils en possèdent d'énormes quantités.

— C'est tout ?

— Non. Ils mélangent la poudre avec de la graisse et de la viande de phoque qu'ils ne consomment pas. Ils disent qu'en la faisant manger par les carolus elle ne donne pas son goût de poisson aux chiens et nous avons pu constater que c'était vrai.

— Des phoques, ils ont des phoques ? Comment ça, dans un vivarium ?

— Non, congelés dans d'immenses chambres froides...

— Des phoques bien gras, que l'on pourrait fourrer dans notre chaudière pour en extraire l'huile ?

Lien Rag soupira :

— De belles bêtes, effectivement.

— Ils vont nous en céder ?

— Contre quoi, pouvez-vous me le dire ?

— Il y a bien quelque chose sur cette foutue vedette qui peut leur faire plaisir, qui peut servir de monnaie d'échange, je ne sais pas, moi, des vêtements par exemple ?

— Ils paraissent avoir des fourrures en grand nombre et les

peaux de phoques sont abondantes certainement.

— Nous n'avons même plus de quoi leur offrir un coup à boire...

Ils s'énervaient et même Ann Suba devenait surexcitée par la présence dans ce trois-mâts de graisse animale qui pouvait alimenter leurs moteurs.

— Mais enfin, dit-elle à Lien Rag, ils t'ont quand même proposé un troc ?

— Effectivement, répondit-il en baissant les yeux. Ils m'ont clairement fixé leurs conditions d'échange mais c'est justement là que les choses se gâtent.

CHAPITRE XXIII

Liensun avait malgré tout emporté une arme, un tout petit revolver archaïque, capable cependant d'abattre un homme à moins de dix mètres. Il dut, pour se rendre chez la libraire, s'échapper de ses compartiments d'habitation, tromper la jalousie de Murmose qui ne voulait jamais qu'il sorte seul dans China Voksal. Elle se méfiait de toutes ces jolies Asiatiques qui faisaient partie de l'équipage de l'*Avenir Radieux*, s'imaginait qu'elles étaient toutes folles de son amant, et qu'ils avaient établi des plans pour se rencontrer à son insu et sombrer dans la débauche.

Il trouva la librairie fermée, mais Ladira était à l'étage et vint lui ouvrir. Comme il hésitait, elle lui sourit tranquillement :

— Il n'y a qu'une seule personne ici, et c'est une femme. Vous n'avez rien à redouter.

— Ann Suba ?

Une bouffée de désir fou le paralysait sur le seuil du compartiment. Ann avait fini par abandonner ses nouveaux amis pour le rejoindre. Ils allaient vivre des heures violentes, uniquement préoccupés de plaisir physique.

— Non, ce n'est pas Ann, mais venez.

Déçu, il la suivit, se laissa tomber sans enthousiasme dans un fauteuil.

— Je refuse de revoir des gens des Échafaudages, dit-il. Je sais très bien ce qu'ils pensent de moi et je n'ai rien à foutre de leur jugement moral.

— Je ne vous juge pas, dit une voix tranquille de femme.

Il se retourna vivement et ne reconnut pas tout de suite cette fille aux cheveux châains, jolie et qui souriait chaleureusement.

— Moi je me souviens de vous, dit-elle comme si elle avait

deviné que pour lui ce n'était pas la même chose. Mon nom vous dira peut-être quelque chose. Songe.

Il tressaillit :

— Vous étiez une fillette quand je vous ai rencontrée... Vous dirigez les dirigeables des Échafaudages ?

— Pas exactement. J'ai lutté pour obtenir la création d'une Compagnie et j'ai installé un comptoir à Markett Station. Je vends de l'huile de manchot raffinée, et j'achète tout ce dont la colonie a besoin, en réalisant de gros bénéfices que je réinvestis dans des stocks.

— De l'huile de manchot raffinée...

Haussant les épaules, il se rassit et continua de sourire.

— Vous ne me croyez pas ?

— On n'en trouve pratiquement plus... Les postes de chasse aux manchots ont pour la plupart disparu, détruits par la débâcle ou coupés des réseaux. Ces manchots, si vous l'ignorez, ne viennent jamais plus haut que l'équateur, et encore.

— Il y avait une exception et nous avons su l'exploiter.

— Il faut surtout descendre dans la Dépression Indienne, vers le Réseau du Capricorne, celui des Mascareignes, mais c'est risqué. Votre dirigeable actuel, le *Julius*, ne peut avoir cette autonomie.

— Nous en avons un plus puissant, le *Greog Suba*.

Liensun détourna son regard, croisa celui de Ladira.

Elles savaient au cours de quelle tragédie ce scientifique était mort et il préférait ne pas évoquer ces moments-là.

— C'était lui qui avait eu l'idée du premier dirigeable, murmura la libraire. Il a trouvé le filtre à hélium, conçu les ballonnets et on lui rend ainsi hommage.

— Le *Julius* a été détruit par les Aiguilleurs, dit Songe d'une voix sourde.

— J'arrive d'un long voyage commercial vers l'est, mais on ne m'a rien dit de cette catastrophe.

Songe lui raconta dans le détail ce qui s'était passé. Il l'écoutait avec intérêt, mais découvrant sa beauté, il commençait à penser à autre chose. La première à s'en rendre compte fut Ladira qui se leva :

— J'ai un travail à effectuer dans la librairie. J'en ai bien pour une bonne heure, je vous en prie, continuez sans moi.

Lorsqu'elle fut sortie, Songe parut intimidée. Liensun regardait son visage avec un air qui avait le don de la rendre vulnérable, et elle n'avait jamais éprouvé une telle envie d'être dans les bras d'un garçon. Même avec Fangh ce n'était pas la même chose.

— Vous ne me demandez pas ce que je viens faire ici et pourquoi je voulais vous rencontrer ?

Liensun dut faire un effort pour sortir de ses pensées :

— Excusez-moi, que disiez-vous ?

— Vous n'êtes pas surpris de cette rencontre ? Pourtant ce que je viens vous proposer devrait vous étonner. Je n'engage que moi et pour l'instant le Collectif n'est pas au courant de ma démarche. Savez-vous que Rigil n'en est plus le responsable et qu'Astyasa a pris sa place ?

— C'est une bonne chose. Mais qu'est-ce que je fais, moi, le renégat, dans cette affaire ?

CHAPITRE XXIV

Elle avait servi à boire selon les instructions de Ladira et s'était un peu rapprochée de Liensun tout en paraissant sur la défensive. Il ignorait qu'elle l'avait toujours trouvé attirant, même quand elle n'était qu'une adolescente, et elle ne voulait pas qu'il en profite pour parler d'autre chose que de leurs préoccupations professionnelles.

— Je pense que nous devons nous associer. Je sais que nous ne sommes rien face au Consortium, mais nous devons imposer les dirigeables, prouver que c'est un des moyens de transports de l'avenir. Nous ne rejetons ni le train ni le bateau, mais si le réchauffement se propage le dirigeable pourra seul atteindre certaines régions prises dans les boues, ou sauver des gens sur des îles de glace partant à la dérive... Il faut que les gens oublient leurs préjugés et ne parlent plus de sacrilège. Ce qui s'est passé à Markett Station me donne bon espoir, mais si nos deux Compagnies se déchirent et vont jusqu'à se faire la guerre, l'avenir sera difficile et les gens ne verront dans ces aéronefs qu'un moyen de se combattre.

— Vous voulez en faire un symbole de paix ? murmura-t-il.

— Je ne suis pas une stupide idéaliste ; disons une image d'un commerce sûr et rapide. La seule chance de voir arriver de loin des marchandises de première nécessité, et pourquoi pas de voyager là où le train n'existe pas, ou là où les rails ne peuvent plus se maintenir.

— Vous pensez à une ligne de voyageurs ?

— Oui, j'y songe, mais il faudra perfectionner les techniques d'atterrissage et d'envol. On ne peut charger les gens comme de vulgaires ballots ou containers.

Il sourit en pensant au Kid treuillé dans sa nacelle et elle tapa du pied, croyant qu'il se moquait.

— Pas du tout. Je souriais en imaginant des grappes humaines hissées à cinquante mètres de haut et je pense que vous avez raison. Il faudrait des sortes de tours d'embarquement où les appareils viendraient s'accrocher. Les gens patienteraient dans une salle d'attente à laquelle ils accéderaient par ascenseur, puis n'auraient qu'à passer directement à bord.

Songe en resta sidérée :

— Vous y aviez déjà réfléchi ?

— Bien sûr. Pour l'instant les marchandises sont privilégiées car les prix ne cessent de monter, mais il faudra bien songer à des dirigeables de passagers.

— Passagers ? Vous croyez que le mot remplacera un jour celui de voyageur qui a connu une grande vogue ?

— Pourquoi pas ? Que proposez-vous, de vous charger de ces transports humains et de nous laisser les marchandises ?

— Jamais de la vie ! Nous resterons mixtes, mais nous avons besoin d'entente.

— Les Échafaudages n'accepteront jamais que je sois dans le coup.

— Le mal est fait, il faut vivre avec. Vous avez fourni les plans des stabilisateurs. Les bonzes ont gagné quoi, un ou deux ans ? Ils auraient fini par trouver.

— Vous êtes joliment réaliste.

— J'ai un contrat à remplir, des vivres à fournir à la Colonie, et là-bas ils font encore la fine bouche parfois sur les moyens utilisés.

— Mais l'affaire du *Julius* n'est pas de votre faute ?

Elle ne répondit pas et il essaya de comprendre pourquoi.

— Ce poste de chasse aux manchots n'était plus relié aux réseaux, n'est-ce pas ? Alors comment les Aiguilleurs pouvaient attendre le *Julius* là-bas ?

— Les premiers nous avons engagé une action violente en détruisant une poseuse de rails qui rétablissait la ligne privée. Nous voulions l'exclusivité de cette huile.

— Les Aiguilleurs n'ont pas accepté cette intervention ?

— Ils ont voulu savoir pourquoi une poseuse avait été mystérieusement détruite par un commando qui n'avait pu arriver par les rails. Depuis quelque temps la CANYST avait deux inspecteurs qui enquêtaient sur nos activités et ils ont suspecté

l'usage d'un dirigeable.

— Il y a eu collusion entre les Aiguilleurs et la CANYST ?

— Exactement.

— Que voulez-vous que je fasse ? Que je parle au Consortium des bonzes ?

— Je connais Tharbin, c'est moi qui ai encouragé Charlster à venir ici. Nous pourrions déjà passer un accord sur la façon de vendre notre image de transporteurs aériens. Pour vaincre la suspicion, les préjugés, puis nous faire accepter et enfin pour créer des aéroports que nous utiliserions ensemble.

— Mais les Échafaudages ?

— Je veux d'abord rencontrer Tharbin et j'irai là-bas discuter avec le Collectif. Savez-vous ce que devient Charlster ?

— Il s'enfonce dans les délices de la vie facile. Pourquoi parler de lui ? Si nous sortions ensemble ce soir ? Nous pourrions aller dîner quelque part dans un endroit discret ?

Elle fut sur le point de lui lancer le nom de Murmose mais ne put s'y résoudre, en fin de compte.

CHAPITRE XXV

Le lancement automatique du nouveau Lunik s'effectua dans de très bonnes conditions et laissa Gus éberlué par tant de facilité. Les Ophiuchusiens avaient peut-être négligé certaines opérations scientifiques, mal figolé les installations intérieures du satellite géant, mais pour eux il n'y avait rien de plus aisé que d'envoyer un objet dans l'espace selon une orbite sélectionnée.

— Ne soyez pas naïf, lui fit remarquer le docteur Isaie. Que croyez-vous ? Ce lancement a été réussi parce que pour tout ce qui touchait à l'application de l'Abominable Postulat ils avaient mis le paquet. Bêtes mais disciplinés, ils n'entendaient pas subir d'échecs de ce côté-là. Il n'y a pas de miracle. Maintenant vous n'avez qu'à surveiller sur vos écrans si l'approche des poussières lunaires est bonne, et si notre Lunik bis va s'intéresser à cette grande lucarne en formation. Vous savez à quoi ressemble votre ciel croûteux, ainsi que vous l'appellez sur Terre ? À un péritoine malade d'une inflammation avec plein de trous en voie de formation. Lorsqu'ils éclateront, le Soleil inondera la Terre protégée jusque-là.

— Protégée, ricana Gus. Vous en avez de bonnes. Protégée de la chaleur et de la lumière. Plutôt privée, oui. Allez faire un tour en bas du côté de la Transeuropéenne, tenez, et vous m'en direz des nouvelles.

Pendant deux jours ils se relayèrent pour modifier le plan de vol du satellite qui paraissait s'éloigner imperceptiblement de la fameuse lucarne, comme s'il était repoussé par une masse magnétique contraire. Il fallut opérer des réglages délicats et Isaie devenait étonnant par ses connaissances scientifiques, lui qui restait surtout un thérapeute. Il intervenait de plus en plus souvent dans tous les domaines, et Gus ne savait s'il devait s'en féliciter ou s'en

méfier.

Au bout de quarante-huit heures Lunik s'immobilisa là où ils l'espéraient et ils s'embrassèrent de joie, allèrent fêter leur réussite avec Thresa qui fabriqua une sorte de punch à sa façon, d'après une recette retrouvée on ne savait trop où. Et Gus termina sa soirée en culbutant la fille dans un coin sous l'œil attendri du médecin.

Quand il y réfléchit le lendemain matin, dans les affres d'un violent mal de tête, il pensa qu'un processus de dégradation morale le minait depuis qu'il avait ses deux jambes neuves. Cul-de-jatte il savait rester digne, distant vis-à-vis des plaisirs bestiaux et, depuis l'intervention du synthétiseur prothétique, il devenait cynique, jouisseur.

Ce même jour il partit pour le lointain laboratoire où il avait subi son intervention et se soumit à un long examen, certain que ce pourrissement de son âme ne pouvait que s'accompagner d'une dégradation physique.

Surpris, rassuré et en même temps déçu qu'il n'existe aucune sanction immédiate de ses débordements, il apprit qu'il était en excellente santé et que ses jambes ne pouvaient mieux se comporter. La circulation sanguine était parfaite, ses réflexes nerveux d'une rapidité de jeune homme et tout allait pour le mieux.

— Vous avez dû recevoir une drôle d'éducation, vous, lui fit remarquer le docteur Isaie. Y a-t-il donc une Église de la Rénovation Apostolique là-bas sur Terre ?

— Je n'en sais rien. La plupart des Ragus sont de religion grégorienne. En fait ils sont catholiques mais selon les principes édictés par le dernier pape de l'ère solaire, juste avant le début de l'ère glaciaire qui fut, je ne sais si je vous l'ai dit, précédée de la Grande Panique, période d'une vie sociale inexistante.

Ils purent reprendre d'autres travaux. Bientôt ils pourraient greffer le premier tronçon intestinal du Bulb qui en comptait trois.

— Je me demande si le Bulb accepterait d'être alimenté directement dans son estomac, ce qui simplifierait bien notre travail. Cette idée de retrouver la double fonction de son sphincter extérieur a quelque chose de nostalgique et d'un peu sénile également. Tous les vieillards rêvent d'avoir des dents de vingt ans et de ne plus être constipés.

— Il n'acceptera jamais, fit Gus, très réservé. Vous savez

combien il est capricieux.

Isaie pianota sur le clavier de communication avec la Bête spatiale qui commença de réagir brutalement, en imprimant sur son écran personnel un « non » très ferme.

Mais le médecin se permit d'insister, lui disant qu'il n'attendait pas de réponse immédiate mais que d'ici quelque temps on en discuterait. D'ici là s'il pouvait y réfléchir un peu...

— Je ne vous cache pas, tapait Isaie, que pour réaliser le programme nous sommes en train d'user un capital santé, parfois nous passons des heures supplémentaires sur ce programme, à chercher des solutions, et que je ne suis pas certain que votre cloaque sera en état d'assumer ses doubles fonctions. Pour l'expulsion de vos déchets alimentaires, pas de problème, mais pour l'ingestion ce sera tout autre chose. Nous devons aussi soigner votre ostéosarcome, ne l'oubliez pas. Vous n'avez pas l'air de vous en préoccuper, mais nous sommes comme deux esclaves uniquement préoccupés d'améliorer votre sort.

Une minute l'écran resta muet, puis le Bulb répondit :

— La seule certitude est toute simple : si je meurs, vous mourrez.

— Que voulez-vous répondre à ça ? soupira Isaie. Cette Bête monstrueuse est d'une logique imparable et elle nous conduira à la dépression nerveuse ou à l'asthénie complète.

Gus reprit accessoirement ses recherches obsessionnelles sur Aliana Mors et Plandge, le père de Faro, mais n'obtint aucun résultat nouveau.

— Je crois que Lunik a commencé son travail, lui annonça Isaie un jour, mais pour l'instant ce n'est mesurable qu'avec nos spectrographes les plus sophistiqués. Et comme je ne sais pas trop m'en servir, je n'ai relevé qu'un centième de lumen en moins.

— Vous appelez ça un succès ?

— C'est un progrès.

— Il suffit d'une poussière dans l'objectif du spectrographe pour tout compromettre. Quand nous aurons plusieurs lumens, alors là je vous donnerai raison, le Lunik bis sera en train de faire du bon travail. Cependant souvenez-vous d'une chose : je ne tiens pas à ce qu'il colmate la lucarne, je veux qu'il l'empêche d'évoluer, c'est tout.

— C'est dommage. Il me paraît plein de pétulance, ce petit

Lunik-là.

Mais ce fut Thresa qui apporta la nouvelle la plus surprenante de cette période-là. De temps en temps elle redescendait auprès de la secte qui continuait à se laisser plus ou moins mourir de faim, et cette fois elle en remonta comme une folle.

— Le père Faro est revenu et il a essayé de m'entraîner sous la tente communautaire.

— Il y a au moins une semaine qu'on n'a pas branché la caméra qui surveille ces cinglés ! s'exclama Isaie.

CHAPITRE XXVI

Cette nuit-là, Ann Suba partagea la cabine de Lien Rag et se serra fiévreusement contre lui. Réconfortés par deux bons repas consécutifs, ils furent même en état de faire l'amour, mais lorsque Lien Rag imagina son amie en compagnie d'un Tomtom ou d'un Jimjim, il ne put poursuivre l'étreinte et ils se séparèrent silencieux, inquiets.

— Je sais, dit Lien Rag un peu plus tard, que c'est une forme de racisme, mais j'ai du mal à accepter cette possibilité.

— Parce que tu crois que moi je le puis ?

— Non, bien sûr. Ils ne sont pas seulement de petite taille, ils sont hideux, repoussants, gentils mais froids ; je me demande s'ils peuvent éprouver des émotions.

— D'après ce que tu nous as raconté, ils me livreraient à Jimjim à cause de sa taille au-dessus de leur moyenne générale, et à quelques autres.

Lien Rag grogna. C'était ce que Tomtom lui avait dit effectivement.

— Kandin et les deux autres ne se posent pas ce genre de questions. Ils ne voient que les carcasses que les Simone apporteront en échange. Ce soir je n'ai pas du tout aimé leurs regards ni leurs conciliabules après le dîner.

Les Simone avaient offert le dîner, des galettes de maïs et une purée de soja certainement. Pas de viande de carolus.

— Si nous inversions la formulation de ce troc, murmura-t-elle, alors qu'il commençait de s'endormir. Tu m'écoutes ? Ils pensent que je peux donner naissance à des Simone de taille plus élevée et qu'ainsi ces rejetons inverseront le cours du temps. Bien. Une femme ne peut donner qu'un enfant tous les neuf mois, d'accord ?

Lien Rag avait du mal à lutter contre le sommeil, se demandait si les Simone ne les avaient pas drogués.

— Mais si toi et les trois autres fécondiez les femmes de la *Chimère* à raison d'une chaque jour, par exemple. Et ce durant une semaine. Les Simone obtiendraient dans l'absolu vingt-huit bébés possédant toutes les chances de devenir des géants. Admettons que le taux de fécondité soit de cinquante pour cent, cela laisse quatorze possibilités de naissance... Et après des mois d'abstinence, les trois autres sont bien capables de féconder trois, peut-être quatre femmes Simone par jour ? Que dis-tu de cela ?

Lien Rag se réveillait nauséux. Il dut se lever, croyant qu'il allait vomir :

— Comment peux-tu parler aussi froidement de ces choses-là ? Nous ne sommes pas des étalons.

— Et moi je ne suis pas une poulinière ! Comme je refuse ce troc, il faudra bien vous dévouer. Je ne pense pas qu'après réflexion cela pose des problèmes à Kandin, Huergo et Niger. Mais toi aussi tu devras te dévouer. Les Simone ne comprendraient pas, sinon.

Les moteurs ne donnant plus d'électricité ce qui fait qu'ils s'éclairaient avec une lampe à huile nauséabonde, il s'assit loin de la couchette, frissonnant.

— Elles sont normalement constituées, dit encore Ann Suba. J'ai observé cette Krikri. Il n'y a aucune impossibilité physiologique à ce que vous les pénétriez.

— Si tu arrêtais, fit-il, écœuré.

— J'expose simplement mon point de vue. Tout à l'heure tu as cru bon de prendre des précautions oratoires pour nous soumettre, et surtout me soumettre la clause de ce marché, la plus délicate. Je te remercie de ton tact, mais tout se résumait à la même chose, me faire pénétrer plusieurs fois par jour par l'un des Simone jusqu'à ce que je déclare être enceinte.

Lien Rag revint s'asseoir au bord de la couchette.

— L'histoire de Sunny que racontait Jael est-elle authentique ?

Il hocha la tête :

— Elle l'est.

— Je ne suis pas aussi jeune que Jael à cette époque, mais je suis encore capable de t'exciter convenablement, jusqu'à ce que la jeune femme Simone vienne s'empaler sur toi. Nous pouvons les faire

venir ici. Tu peux l'exiger. Si nous montons sur ce voilier, nous ne sommes pas sûrs de pouvoir en réchapper. Ils ont l'air inoffensifs, mais nous ignorons tout de leurs moyens et de leurs coutumes.

— J'ai du mal à parler froidement de ces choses, et la pensée de laisser derrière moi une douzaine de gosses me rendra certainement impuissant, quels que soient tes efforts.

— Douterais-tu de mes talents ? ironisa-t-elle.

— Essayons de dormir, veux-tu ?

Mais le lendemain, avec le reste des galettes et un thé fabriqué avec leurs provisions, ils se réunirent pour le petit déjeuner. Sans hésiter la jeune femme exposa son propre plan.

— Ne comptez pas sur moi pour procréer des petits Simone. Vous ne pouvez m'abandonner ici sans avoir un jour des comptes à rendre, même si dans vos têtes vous y songez. Vous reviendrez vers notre civilisation, enfin ce qu'il en reste, et pour l'instant celle-ci est du côté du volcan Titan. Par contre nous pouvons passer tout le temps qu'il faudra ici pour que vous aidiez les Simone à regagner des centimètres.

— Je ne pourrai jamais m'envoyer cette Krikri ! s'exclama Kandin, mais les deux autres ne paraissaient pas hostiles à cette idée.

— Il faut retourner à bord du voilier, dit Ann, et toi seul es capable de leur faire admettre que la monnaie d'échange sera différente.

— Moment, dit Huergo, je ne veux plus du chien. Qu'ils nous donnent du phoque, du filet, et on l'accommodera sans qu'il ait le goût de poisson. Kandin, tu y viendras. Depuis des mois on se serre la ceinture. C'est mieux que de s'aimer tout seul, non ?

Dans le bureau où il avait déjà été reçu l'attendaient une dizaine de Simone et outre Tomtom il reconnut Jimjim et Sonson qui avaient osé débarquer sur la vedette.

— Nous sommes d'accord sur un troc de carcasses de phoques, commença Lien Rag, mais voici ce que nous proposons.

Ils l'écoutèrent attentivement, et il ne put lire aucune expression significative sur ces visages que les unions consanguines avaient sculptés de façon désolante.

— Notre compagne ne vous donnera qu'un enfant tous les neuf mois, et comme elle est au milieu de son âge de génitrice, pas plus

de cinq naissances. Avec notre système vous pouvez espérer des dizaines d'enfants. Nous resterons ici autant de temps qu'il faudra pour que vous soyez assuré du résultat à venir.

Cette fois il eut la certitude que cet argument les avait impressionnés. Habitué à un comportement assez machiste, ils avaient choisi la solution la plus agréable, espérant tous prendre du plaisir avec la grande femme de leur visiteur. D'ailleurs Jimjim et deux autres faisaient la grimace, se sentaient frustrés, alors que Tomtom, toujours méthodique, paraissait approuver :

— Nous allons en discuter. Vous aurez notre avis à midi.

— Ah ! autre chose : pas de carolus aujourd'hui, mais du phoque, dans le filet, s'il vous plaît.

CHAPITRE XXVII

D'abord les Échafaudages observèrent un délai prudent avant d'envoyer le *Greog Suba* à Krill Station, ensuite une tempête le retarda de quatre jours, si bien que Songe attendit deux semaines le moment d'embarquer.

Tout l'équipage restait sous le choc de la disparition du *Julius*, et sur la passerelle régnait une atmosphère lugubre. On n'osait presque pas parler et on s'effrayait de rien, d'une lumière trop vive dans une station qu'on survolait, d'un message radio codé qui pouvait être un signal les concernant.

Anduen, pourtant fier de son nouveau commandement, restait crispé à ses appareils et ne se reposait pas assez.

— Ils ont arrêté le remontage du troisième appareil, annonça-t-il.

— C'est une erreur.

Elle lui montra le dossier qu'elle apportait au Collectif, les articles de journaux, les déclarations de certaines personnalités, les enregistrements radio et même une enquête faite par Anton sur les quais de Markett Station avec un magnétophone.

— Les esprits changent. Dans quelques semaines, un mois, les gens regarderont passer un dirigeable sans même s'en étonner.

— Je n'y crois pas, dit Anduen.

— Le Collectif est dans le même état de tension ?

— Douze morts, c'est quand même terrible pour une petite colonie comme la nôtre, tu imagines ? Tu aurais dû attendre que les passions se calment.

— Comment veulent-ils qu'on les ravitaille sinon ? La caravane de yaks, le téléphérique ?

— Je sais, je sais... Moi le premier je suis fier de naviguer dans

les airs, mais je dois reconnaître que je ne suis plus rassuré. Les Aiguilleurs peuvent nous abattre à tout instant et cette fois il y aura seize morts.

Ils atteignirent les Échafaudages le lendemain soir, car le *Greog Suba* avait effectué des détours incroyables pour ne pas survoler de jour des zones trop habitées.

— Il y a des fermes sous serres, des élevages, et ils nous voient. Ils nous ont déjà vus. Ils s'habituent...

— Ou bien ils télégraphient à la police et la prochaine fois ils nous tireront dessus avec des missiles.

Astyasa la conduisit dans son bureau, lui fit servir du thé et des gâteaux.

— Je voulais te parler avant que tu ne comparaisses devant le Collectif.

Elle buvait son thé bouillant et, surprise, reposa la tasse :

— Comparaître ? Je me présente spontanément.

— Ladira nous a prévenus, comme c'est son rôle désormais, que tu as rencontré ce traître de Liensun. Il paraît que vous étiez comme des amis et que vous êtes sortis ensemble.

Songe faillit lui crier que non seulement ils avaient dîné ensemble, mais qu'ensuite dans un traintel discret ils avaient longuement, passionnément fait l'amour et qu'elle était folle amoureuse de ce renégat comme il disait.

— Il a trahi les secrets des stabilisateurs... Les bonzes peuvent fabriquer autant de dirigeables qu'ils le souhaitent.

— Ces stabilisateurs, ils les auraient de toute façon imaginés. Que croyez-vous, que c'est sorcier de mettre au point un appareil de ce type ?

— Ne te fâche pas, dit-il en souriant, je ne suis pas le Collectif et c'est pourquoi je t'ai conduite ici.

Elle termina son thé tandis qu'il lui dressait un tableau de l'atmosphère qui régnait dans la Colonie.

— Certes ils sont désormais bien nourris, éclairés, chauffés grâce à toi. Ils ne l'oublient pas mais ils estiment que c'est cher payé.

— Pour Liensun, ils savent ?

— Ce n'est pas moi qui ai reçu le message, et ce soir-là ils étaient trois ou quatre dans la salle d'émission-réception. De plus le haut-parleur diffusait Ladira.

— Nous devons nous allier aux bonzes. J'ai un dossier qui laisse entrevoir que d'ici quelque temps nos appareils ne seront plus un objet de terreur, ni une provocation sacrilège. Je vous assure que les documents que je vous apporte sont authentiques. Si vous doutez, vous pouvez toujours envoyer une commission d'enquête dans différentes stations autour de Markett Station. L'état d'esprit change très vite, les gens ont peur du réchauffement et commencent à se dire que les trains ne les sortiront pas de la banquise en train de fondre, et que peut-être ces étranges saucisses qui se balancent lourdement dans le ciel seront les bienvenues d'ici un an ou deux...

— Il te faudra parler ainsi devant le Collectif, dit-il, et n'épuise pas ta spontanéité. Tu as montré que tu pouvais foncer, t'accrocher, et ils le savent. Maintenant prouve-leur que tu n'es pas traître comme Liensun, et que tu ne prépares pas notre soumission au Consortium des bonzes.

— Mais j'ai rencontré les bonzes, et ils sont d'accord pour une campagne de promotion-vérité de tous les appareils, les leurs comme les nôtres.

— Nous n'en avons qu'un en état de voler, pour l'instant. Combien en auront les bonzes quand nous nous serons mis d'accord, en admettant que le Collectif donne son aval ?

— Prochainement ils en lancent un autre, mais je pense qu'ils auront des problèmes pour les équipages. L'école que Liensun dirige ne peut suivre ce rythme. Or il existe chez nous des gens très qualifiés... Luidin, Klein, Menta. Nous pourrions les prêter aux bonzes en échange de certains avantages.

— Encore faudrait-il qu'ils acceptent d'aller vivre à China Voksal. Le Collectif sera très réticent. Il faudrait éviter de le brusquer.

— Et perdre du temps ? Vous savez que c'est un comptoir à Markett Station ? Si nous ne l'alimentons pas nous perdrons tout notre crédit et en quelques semaines on aura oublié jusqu'à notre existence. Liensun pense que les bonzes nous abandonneraient les marchés de l'Ouest pour plusieurs années. Il nous faut en profiter. Si nous ne collaborons pas, ils finiront par savoir faire voler leurs dirigeables.

— Les Rénovateurs sont attachés à ces Échafaudages, à ces cavernes si confortablement aménagées. Il nous a fallu des années

pour arriver à vivre décemment ici. Ils n'ont plus envie de partir. Ils ont peur de ce qui se passe ailleurs, de la banquise qui se morcelle, de ces stations qui sont menacées... Nous avons toujours vécu à l'écart des autres sociétés, et nous n'allons pas effacer d'un coup des siècles de persécutions, de ghetto, d'angoisse.

Elle comprenait. Mais il y avait des femmes et des hommes jeunes dans le Collectif qui peut-être accepteraient de la soutenir, même s'ils étaient une minorité. Il fallait qu'elle compare, présente son entrevue avec Liensun comme quelque chose d'impossible à éviter.

CHAPITRE XXVIII

L'assemblée générale des actionnaires siégeait en permanence depuis une semaine. Quatre cent cinquante-quatre personnes possédaient plus de dix mille actions, et de ce fait avaient le droit d'assister aux débats et de prendre part aux votes. Sur ce nombre, quatre cent quarante-deux s'étaient présentées dès les deux premiers jours, certaines venant de très loin, de Patagonie ou du Petit Cercle Polaire. Ces actionnaires, isolés dans des régions plus calmes, avaient été très surpris par les événements qui se déroulaient dans NYST. Ils étaient venus avec la ferme conviction que personne ne pourrait confisquer leurs privilèges, mais très vite ils avaient compris que les temps changeaient. Il régnait dans la capitale une grande effervescence. Les défilés se succédaient comme les meetings sur les quais, les quotidiens s'étaient multipliés par dix et les radios libres se concurrençaient sur les mêmes fréquences, si bien qu'il était pratiquement impossible de suivre une émission. Les traintels où ces quatre cent quarante-deux personnes étaient logées avaient été mis sous la protection de la Manu, et ces hommes en uniforme rouge impressionnaient les actionnaires.

Yeuse inaugura la première séance dans un silence apeuré et eut beaucoup de mal à sortir ces gens-là de leur stupeur craintive.

— Depuis des années, dit-elle notamment, les dividendes ne sont plus régulièrement versés, et quand ils l'étaient, du temps de Lady Diana, où trouvait-on l'argent ? Dans des fonds réservés à des opérations sociales. Prenez le cas des trains d'ouvriers intérimaires, par exemple. On leur garantissait le 15/15. Quinze degrés de chaleur, quinze cents calories nourriture. Plus le logement, il est vrai, mais l'un ou l'autre d'entre vous a-t-il essayé de vivre quelques jours dans un compartiment familial de ces convois ?

Elle observa le silence, tendit son doigt vers l'assemblée et lui fit décrire un quart de cercle :

— Vous, peut-être vous, voyageuse dans votre belle combinaison, une Symmons, je suppose, haut de gamme ? Vous, voyageur là-bas, qui avez l'air de vous ennuyer ?

Il n'y eut aucune réponse, même pas de petits rires étouffés.

— Moi j'ai voyagé dans ces endroits-là quand je devais me cacher. Il n'y a même pas un compartiment par famille, le plus souvent. On avait entassé des humains de façon intolérable pour économiser sur les wagons, sur le chauffage, sur tout, et pour quoi faire ? Pour distribuer des dividendes qui vous rassureraient sur l'état florissant de la Compagnie. Depuis que Lady Diana avait commencé la réalisation de ce projet insensé, relier les pôles Sud et Nord sous la glace par une sorte de tunnel gigantesque, la Panaméricaine souffrait d'un déficit permanent. Elle n'était plus rentable, elle ne l'est toujours pas.

Dans des loges spéciales, à l'avant-scène de cet amphithéâtre géant, construit dans l'épaisseur d'une douzaine de wagons accolés, les membres du conseil d'administration restreint essayaient de ne pas se faire remarquer. Il y avait Mirasola, Borska, la vieille femme avare qu'on avait eu tant de mal à arracher à sa montagne d'or, Galming, le fils débile du Vétéran surveillé par deux infirmières de son train-clinique, Lazan l'héritier de l'avocat Jeb Interson, agité de tics, mêlé à des affaires douteuses de trafic de viandes fossiles, enfin Peter Housk, l'homme des Aiguilleurs qui, en Transeuropéenne, avait déjà essayé de comploter contre Floa Sadon et Yeuse.

— Il n'y aura plus de dividendes pendant de longues années. Il n'y a plus de bourses intercompagnies des valeurs depuis que la Banquise et l'Australasienne se sont écroulées avec le réchauffement.

Cette fois un frisson courut sur l'assemblée et des murmures suivirent. Yeuse attendit quelques instants avant de poursuivre avec un sourire glacé :

— Voilà que le grand mot tabou est lâché. Voilà que pour la première fois l'on ose vous parler le langage vrai. Il y en a assez de l'hypocrisie et du cynisme comme méthode de gouvernement d'une Compagnie aussi importante, aussi riche que la Panaméricaine. Il faut oser affronter la réalité en face et nous avons chez nous des

hommes et des femmes courageux, capables de considérer l'avenir avec sang-froid et détermination. Oui, le réchauffement nous menace. Il nous a déjà coupés de notre Province antarctique. Le Réseau de Patagonie ne va pas plus loin que Magellan Station, parce qu'au-delà c'est l'eau, l'océan, les icebergs. Le réchauffement atteint notre côte Ouest. Je sais que le mot côte était également un mot interdit. Il fallait parler d'inlandsis mais, désormais, c'est une véritable côte que nous avons tout au long de l'ancienne Californie. Un courant chaud venu de l'ouest, certainement des régions libres de glace, remonte depuis l'Amérique du Sud et écarte de nous la banquise par un chenal qui a parfois plusieurs kilomètres de largeur. Ce chenal se frayera-t-il un passage vers le nord ? Personne ne peut le certifier pour l'instant, mais cette masse d'eau est en train de modifier le climat au-delà des Rocheuses. La glace fond, des torrents se forment, impétueux, ravageurs et coulent vers l'océan Pacifique, entraînant des blocs de glace. Les stations vont bientôt être isolées les unes après les autres. Les populations refluent vers les montagnes, mais ces montagnes sont déjà occupées par ce que nous appelons avec dérision la High Society, ces pauvres gens souvent dépourvus de toutes ressources qui ont décidé d'aller vivre dans les hauteurs de crainte de la débâcle générale.

Ils n'avaient plus peur. Ils se passionnaient visiblement pour ce qu'elle leur annonçait. Ils n'avaient plus peur d'être spoliés mais naissait en eux un sentiment d'insécurité plus diffus. Ce n'était plus leur confort qui était menacé mais leur vie, leurs moyens d'existence. Sur les quatre cent cinquante-quatre actionnaires de cette classe, trois cents devaient travailler dur pour vivre. Ils étaient commerçants, artisans, entrepreneurs, exerçaient des professions libérales. Les dividendes n'étaient pour eux qu'un supplément agréable, mais d'après le sondage réalisé auprès d'eux pour Yeuse, ils n'étaient pas vraiment attachés à la possession de ces actions.

— Il va falloir tout réorganiser. Pour l'instant nous ne sommes menacés que par les effets secondaires du réchauffement du Pacifique. Vous savez comment celui-ci s'est effectué ? Une lucarne immense s'est ouverte et le Soleil...

Nouvelles agitations, nouveaux murmures. Visiblement ces gens-là étaient gênés par le mot et dans la loge des plus gros actionnaires Borska se bouchait les oreilles, tandis que Housk se

levait indigné pour interpeller Yeuse :

— Vous n'avez pas le droit d'utiliser ce mot. Vous êtes une défaitiste. Il n'y a pas de Soleil. C'est une invention des dissidents de notre magnifique société ferroviaire. Le réchauffement, s'il existe et je demande à voir, est dû à des causes locales. Quelques volcans sous la banquise du Pacifique, certainement. Mais pas du tout ce que vous prétendez.

Il y eut un grand tumulte. Les plus riches applaudirent Housk tandis que ceux qui appartenaient à une catégorie plus modeste restaient calmes.

— Vous doutez du réchauffement, vous doutez du Soleil ? Dois-je vous inviter tous dans un train spécial à rejoindre la côte Ouest, et aller voir sur place comment la lumière est plus vive là-bas qu'ici, comment la banquise est en train de se défaire ?

— Nous désirons que la présidente aille jusqu'au bout de son discours, cria quelqu'un dans la salle. Il ne sert à rien de jouer les effarouchés pour quelques mots qui, dans un avenir proche, deviendront peut-être si usuels que nous n'y prêterons plus attention.

C'était un gros homme barbu qui venait de prendre la parole et sur l'écran disposé devant Yeuse apparurent des précisions sur cet inconnu. Lucia Mariana observait l'amphi depuis les coulisses, et était à même de donner des indications sur chacun des actionnaires présents. L'homme s'appelait Klowyzc, était professeur de civilisation ferroviaire à l'U.F.A.S. Il était possesseur de quinze mille trois cents actions léguées par son père, mais n'attachait aucune valeur à ces titres.

— Je vous remercie, professeur Klowyzc pour cette précision, dit Yeuse dans son micro. Je comprends que Peter Housk, qui possède quelques millions d'actions, se montre aussi incrédule, mais ce n'est pas en se cachant la réalité qu'on évitera la catastrophe.

— Vous n'allez pas résoudre nos problèmes par une fantasmagorie que vous appellerez démocratie, répliqua Housk.

— Nous sommes ici pour essayer de le faire. Et vous aurez la parole quand j'en aurai terminé. Mais pas plus que tous les membres de cette assemblée. Chacun aura le droit d'exposer son opinion indépendamment du chiffre d'actions qu'il représente.

Cette fois toute la salle applaudit et Housk se rejeta dans

l'ombre de sa loge en haussant les épaules.

CHAPITRE XXIX

Le cargo *Princess* atteignit le terminal du chenal ouest moins de quinze jours après le départ de l'*Avenir Radieux* de l'île Titan. Une ligne de chemin de fer avait été rapidement construite pour un convoi léger de quatre wagons-citernes. Farnelle, surprise, découvrit qu'elle pouvait faire accoster son navire à un quai en matière composite.

Dans l'homme qui se présenta comme responsable du terminal, elle reconnut ce Lafitte, ancien compagnon de Liensun.

— Vous avez abandonné votre ami ?

— Je n'aime pas les dirigeables. Je préfère les bateaux et je deviendrai l'amiral de la flotte du Consortium lorsque les bonzes seront prêts à construire des bateaux.

— Voilà qui ne plaira guère au Kid, fit-elle remarquer en riant. Il tient à l'exclusivité sur le Pacifique.

— Il ne pourra pas couvrir cent cinquante millions de kilomètres carrés avec juste deux ou trois unités. Nous, nous aurons des possibilités immenses.

Farnelle désigna les quatre wagons-citernes qui attendaient :

— Vous aurez des dizaines de voyages à effectuer pour vider nos soutes. Je ne compte pas m'attarder trop longtemps dans ce chenal qui finit de façon aussi dangereuse.

Les parois s'étaient resserrées et le cargo *Princess* était à la merci d'un coup de vent qui pouvait le drosser sur un fond de glace. Il avait fallu construire une rampe pour que les quatre wagons-citernes accèdent au quai et trois locomotives étaient prévues pour leur faire escalader la pente assez raide.

— Liensun viendra avec l'*Avenir Radieux* pour pomper l'huile.

Lorsque ce dernier découvrit le terminal, il éprouva une colère

noire qui impressionna tout l'équipage. Au point qu'il dut abandonner les manœuvres d'approche à Kokang qui s'en réjouit discrètement. Dans sa cabine, Liensun s'en prit à Murmose qui l'avait rejoint pour le calmer et la gifla. Elle le regarda alors avec une expression telle qu'il regretta son geste. Cette gifle représentait tout le dégoût, pire, la répulsion qu'elle lui inspirait depuis qu'il avait dû renouer avec elle sur l'ordre de Tharbin et surtout depuis qu'il connaissait Songe. Il pensait sans cesse à cette nuit qu'ils avaient passée ensemble dans un traintel de China Voksal, découvrant, émerveillé, qu'il aimait vraiment pour la première fois. Songe était une jolie fille saine, de son âge. Il n'avait plus besoin de l'amour un peu maternel d'Ann Suba, ni des relations à tendances sadiques avec Murmose.

— Tu n'aurais pas dû, Liensun... Tu n'aurais pas dû me gifler. Je suis heureuse de m'humilier pour toi quand nous faisons l'amour, mais cette gifle en un pareil moment je ne l'accepte pas. Comme je n'accepte pas que tu me trompes avec cette putain des Échafaudages que tu as baisée toute une nuit dans le traintel *Impérial*.

Elle sortit, le laissant effondré. Comment pouvait-elle savoir ? Qui l'avait mise au courant pour cette nuit-là ? Il lui avait raconté qu'il avait dû se rendre aux ateliers de fabrication des dirigeables pour contrôler certains détails, et un des ingénieurs avait accepté de confirmer cette version-là. Il ne pouvait l'avoir trahi. Les bonzes ? Tharbin ? Dans quel but machiavélique ? Non, Tharbin se méfiait trop de Murmose et des Bertold pour faire une chose pareille.

Lorsqu'il reparut sur la passerelle, Lafitte s'y était fait treuiller et discutait avec Murmose. Pour Liensun ce fut la réponse à sa question. Lafitte désormais le détestait et, le faisant surveiller, avait appris qu'il était à l'*Impérial* avec Songe.

Souriant, détendu, il s'approcha de Lafitte :

— Beau travail que ce terminal. Le quai est splendide, composé d'éléments préfabriqués, je suppose ?

— Bien vu. Nous avons désormais un atelier qui nous permettra de déplacer ces quais au fur et à mesure que le chenal progressera vers la côte chinoise. Et de même pour la voie de chemin de fer, facile à poser, facile à démonter. Le seul ennui c'est qu'elle ne peut recevoir plus de quatre wagons-citernes, ou six de marchandises en vrac. Nous allons je pense faire des affaires avec voyageuse Farnelle.

Liensun entrevit le désastre qui menaçait les Cargos-Dirigeables du Soleil. Toute l'huile du Kid arriverait par le cargo *Princess* et ce dernier emporterait les marchandises dont le Kid avait besoin, surtout des vivres et des matériaux pour construire ses navires.

— Tu renonces à tes bateaux ?

— Pas du tout. Nous installons des chantiers navals et l'astuce réside dans le fait que nos futurs cargos seront transportables sur rail jusqu'au chenal.

— Ils ne pourront dépasser un certain tonnage ni une certaine largeur, et ainsi tu ne pourras donc construire que de petites unités ?

— Pas forcément. Tharbin est d'accord pour que j'allège la charge grâce à un ou deux dirigeables de levage. C'est un procédé très satisfaisant.

Il y eut un silence et Liensun eut du mal à garder son calme, d'autant plus que l'odeur aigrette de Murmose venait tournoyer autour de lui, lui rappelant qu'il vivait sous la menace insidieuse de cette fille détestable.

— Tu devras attendre que les dirigeables promis soient terminés pour lancer ton programme d'aérostats de manutention.

— Tharbin m'a dit que le prochain me serait réservé dès que le cargo en construction sera prêt à être lancé.

— Celui qui doit porter le nom de *Asia* ?

— Oui, celui-là même.

— Mais c'est impossible ! Il doit rejoindre ma flotte des Cargos-Dirigeables du Soleil.

— Oui, quand je n'en aurai pas besoin pour transporter mes autres unités maritimes.

Effondré, Liensun passa une journée épouvantable, tandis qu'une partie de l'huile du cargo *Princess* était pompée dans les soutes de l'*Avenir Radieux*. Il ne savait comment désormais poursuivre avec Songe ses relations amoureuses, quand il devrait lui faire part de la situation nouvelle. Il n'était plus le maître de ses dirigeables si Lafitte pouvait à loisir les réquisitionner pour transporter ses bateaux, mais aussi pour n'importe quoi, des livraisons de matériel par exemple, ou pour explorer les chenaux qui lui conviendraient le mieux. Songe n'aurait plus confiance en lui, penserait qu'il avait menti pour pouvoir coucher avec elle. C'était

une fille droite et intransigeante qui n'accepterait pas ses explications. Il avait une sale réputation, il avait trahi les siens, son histoire avec Murmose était connue de tout le monde, pas une voix ne s'élèverait pour prendre sa défense.

Durant toute cette journée abominable, Murmose resta auprès de lui, silencieuse, avec juste un sourire énigmatique sur sa grosse bouche goulue. Et toute la journée il dut respirer avec précaution à cause de cette odeur surette qu'elle dégageait, plus fortement que d'habitude d'ailleurs, comme si sa méchanceté s'évaporait par tous les pores de sa peau.

CHAPITRE XXX

— Rien à faire, dit le docteur Isaie. Le père Faro m’a accueilli très aimablement et a eu l’air surpris que je m’étonne de sa longue absence. Il m’a simplement raconté qu’il s’était retiré toutes ces semaines pour méditer dans la chapelle de Sugar, et qu’il en revenait avec des résolutions nouvelles et une plus grande sérénité. N’empêche qu’il n’arrête pas d’entraîner des filles sous la tente pour tester ses résolutions nouvelles. Mais les adeptes sont aux anges et sont prêtes à lui livrer leurs enfants au berceau s’il en manifeste le désir.

— Il était accompagné de quatre femmes lors de son voyage dans Sugar.

— Elles sont toutes enceintes. Elles ne l’intéressent plus. Ce type-là finira par avoir le monopole de géniteur et les hommes de la secte devront se serrer la ceinture. J’envie sa puissance sexuelle d’ailleurs, car il lui faut plusieurs femmes par jour.

Le programme Lunik ne leur donnant plus de soucis, ils pouvaient consacrer la majeure partie de leur travail au Bulb. Ce dernier n’avait pas encore donné de réponse au sujet de son alimentation directe par l’estomac. Il avait des nostalgies du temps où les grands troupeaux de saus erraient dans l’espace sidéral et que les Bulbs pouvaient s’en gaver à volonté.

— Désormais il n’y a que des carcasses entassées dans les cryo-magasins et il nous sera plus facile de les prendre directement là.

— Mais l’axe central qui relie Salt à Sugar est détérioré, répondait le Bulb.

— Nous pouvons établir une autre voie, ce sera plus aisé que de rééduquer votre cloaque à sa double fonction, et puis ce sera plus propre. Les humains ont deux sphincters différents : pour manger

et expulser. Et ça fonctionne bien, vous savez.

Mais le Bulb restait méfiant. Isaie était persuadé que c'était le cerveau électronique greffé sur le sien propre qui lui avait apporté cette notion de nostalgie.

— Il n'y a que les hommes pour regretter les bonheurs passés. Je suis certain qu'un Bulb ne rêverait pas des espaces peuplés de saus d'autrefois, si nous n'avions pas voulu lui donner nos caractères, nos petites faiblesses.

— Je le trouve émouvant, disait Gus. Il y a des carcasses de saus qui se baladent autour du satellite. Nous pourrions tout de même essayer de lui rendre la totalité de ces fonctions. Ou alors ça vous dégoûte d'aller trifouiller dans son trou de balle qui sert aussi de bouche, ce qui pour un médecin ne manque pas de me surprendre.

— Les carcasses qui flottent au-dehors ne seront suffisantes que pour un an. Ensuite quelle corvée de les envoyer dans le vide... Et comme le Bulb devient vieux, il aura de plus en plus de mal à les attraper. Sans parler de son système dentaire... Il faudrait le refaire entièrement.

Ils surveillaient le père Faro, du moins quand ce dernier n'était pas en train de forniquer sous la tente communautaire. Tout paraissait normal. Les membres de la secte s'alimentaient à nouveau normalement et le père célébrait de très longs offices qui l'occupaient entre deux disparitions en galante compagnie.

— Tout paraît calme et serein, mais je continue d'avoir des doutes. Son père était un traître infiltré chez les dissidents pour renseigner les Ophiuchusiens...

— Qui pourrait-il trahir, et au profit de qui ? répondait le docteur Isaie.

— Il faudra qu'on aille jusque dans cette chapelle. Bon prétexte pour vérifier l'état de l'axe central.

Gus aurait aimé voir revenir le père Faro lorsque ce dernier avait décidé de retrouver ses fidèles. Était-il changé ?

— Je pense à des armes que son père Plandge possédait peut-être et cachait dans la chapelle. Un espion est toujours plus ou moins sur le qui-vive et doit avoir de quoi se défendre. Il n'a pas eu le temps de s'en servir lorsque les dissidents l'ont arrêté, mais c'est tout de même possible.

— L'une des quatre femmes qui l'accompagnaient souffre de

malaises depuis qu'elle est enceinte. Nous pourrions la faire monter ici sous prétexte de la soigner et de la surveiller. Peut-être qu'en la questionnant habilement nous pourrions obtenir des révélations.

C'était une certaine Logie qui supportait mal sa grossesse. Elle était très jeune, quinze ans à peine selon le calendrier terrestre, peut-être moins, et elle fut heureuse de se voir entourer de soins et de gentillesse par les deux hommes et Thresa.

Ce fut cette dernière qui reçut un soir ses confidences.

— Elle croit qu'elle va mourir et elle a très peur. Faro est allé dans la chapelle pour s'entretenir avec Dieu. Et Logie m'affirme qu'elle a entendu ce dialogue, non seulement ce que disait le père Faro, mais aussi les paroles de Dieu.

CHAPITRE XXXI

Les quatre nabotes attendaient, sagement assises dans le poste de pilotage. Sur le pont, l'équipage s'affairait autour de la chaudière à huile. Il neigeait mollement et le voilier immobilisé à moins de cent mètres de là était pratiquement invisible. Seuls ses mâts pointillaient le mur blanc des flocons.

Ann Suba avait réussi à préparer du thé qui ait encore un peu d'arôme et en apporta quatre tasses aux petites femmes silencieuses qui la remercièrent d'une inclinaison de tête.

— Ils n'en ont pas pour longtemps, dit-elle. Quelques minutes encore et ils s'occuperont de vous.

Mais les visiteuses paraissaient avoir tout leur temps.

C'étaient des filles assez jeunes, d'une taille au-dessus de la moyenne des Simone, entre un mètre dix et un mètre vingt, sélectionnées par le conseil qui dirigeait *Chimère*.

Elle rejoignit Lien Rag qui filtrait l'huile de phoque avant d'en remplir le réservoir de la vedette.

— Encore une vingtaine de coups, dit-il, et nous aurons les pleins.

Pour dédramatiser, les quatre hommes se défoulaient en un langage trivial. Ils étaient tous plus que lassés, nerveusement à bout. Au début, Kandin et Niger, surtout, avaient été pris de boulimie, non pour compenser l'abstinence de plusieurs mois, mais par esprit de compétition et de rendement.

— Pour deux coups c'est un phoque gagné. Autant en finir vite.

Mais très vite ils s'étaient plaints de la passivité de leurs partenaires.

— La dernière, quand on ne regardait pas trop sa figure, elle était mignonne mais elle se foutait totalement de ce que je lui

faisais.

Huergo avait même été inquiété par le conseil des Simone pour avoir voulu donner un peu d'agrément à la rencontre. Lien Rag avait été convoqué et Tomtom lui avait expliqué, d'un air sévère, que leurs habitudes sexuelles avaient été codifiées depuis toujours sans qu'il soit possible de se laisser aller à la fantaisie.

— Il n'y a qu'une position tolérée, l'homme doit se coucher sur sa partenaire. Tout le reste est défendu. Si vous ne respectez pas cela nous devons suspendre notre accord.

Le soir, autour d'un ragoût de phoque – ils refusaient toujours de consommer du carolus –, les hommes commentaient leur journée. Ils essayaient d'être grivois, grossiers, mais Ann Suba les trouvait tristes.

— Ils ont promis de la farine de maïs et aussi du maïs en grains, du soja. Quand nous aurons reconstitué notre stock de nourriture, je me promets de leur faire un beau bras d'honneur avant de les quitter.

La nuit ils avaient parfois des cauchemars et elle allait de l'un à l'autre pour les calmer. Huergo, par exemple, rêvait que toute une armée d'enfants le traquait dans le monde entier, des enfants dont il était le père. Lien Rag, lui, se réveillait en sueur, gémissant qu'on l'avait castré.

Elle devait le secouer pour qu'il accepte de se rendre compte qu'il n'en était rien. Parfois il la caressait, essayait de lui faire l'amour. Au début elle s'était crispée, puis s'était jugée ridicule, mais il ne parvenait jamais à ses fins.

Il remonta de la soute les mains grasses, jeta un coup d'œil dans la timonerie :

— La plus horrible.

Parce qu'il était le commandant, il jugeait indispensable d'avoir la plus laide, se sentait responsable vis-à-vis de son équipage. Il s'enfermait dans la cabine, refusant qu'elle l'assiste. Au début elle avait dû le faire mais s'était rendu compte qu'il avait honte, par la suite.

Huergo arriva ensuite en grommelant :

— Si seulement elles faisaient un effort, la main quoi, on ne demande pas grand-chose... Si vous saviez à quoi je dois penser pour arriver à la...

Il pénétra dans le poste de pilotage et ricana, choisit l'une des trois parce qu'elle était plus blonde que les autres et la poussa devant lui.

Les Simone leur avaient aussi donné du bibin et quand les filles étaient parties, ils en buvaient de grandes chopes.

Lien Rag, lui, passait sous la douche.

— On ne va pas poursuivre vers l'est, déclara Kandin le même soir. On s'y oppose.

— C'est moi qui décide, répondit calmement Lien Rag. Nous irons vers l'est. Nous avons accepté cette mission librement, rien ne vous obligeait à venir.

— Nous voulons retourner en arrière. Nous aurons assez d'huile pour atteindre Christmas. Et il n'est pas sûr que nous puissions encore voler de l'huile de coprah dans les pirogues-cercueils.

— Nous allons apercevoir la banquise panaméricaine. Nous découvrirons aussi des phoques, des poissons. Peut-être même quelque station qui pourra nous fournir du ravitaillement. Je ne veux pas revenir chez le Président Kid sans avoir découvert le passage.

— C'est de la folie, cria Kandin. De la folie pure. On dit que vous revenez de chez les morts mais j'arrive à le croire. Vous avez laissé votre bon sens chez eux. Ann, ne pensez-vous pas qu'il est temps de revenir à Titan ?

Elle ne savait que répondre, comprenait l'un et les autres. Elle-même se sentait fatiguée, mais aurait aimé apercevoir la Panaméricaine, même si elle était encore bordée par la banquise.

— Ce que nous faisons pour nous procurer de l'huile et de la viande de phoque n'est pas normal. C'est un péché, dit Huergo. Nous n'en tirons aucun plaisir. Un jour nous payerons pour ça et il vaudrait mieux ne pas insister, revenir. Nous sommes mis à l'épreuve. Nous avons profané les sépultures de ces Christmasiens pour nous procurer de l'huile, aujourd'hui nous forniquons avec des créatures du diable pour encore de l'huile et de la nourriture. Que faudra-t-il que nous fassions demain, les autres jours, pour accoster à cette saloperie de côte panaméricaine ?

— Oui, ce sont des créatures du diable, dit Niger. Elles ont des têtes énormes, des dents qui se chevauchent, des bouches infectes et elles bavent. Mais quand elles sont nues, ce sont de vraies femmes

et on a envie de les adorer comme on le ferait pour une autre femme, mais elles n'attendent qu'une chose, qu'on les féconde. L'autre jour, Huergo a voulu en retourner une qui avait de belles fesses et vous avez vu ce qui s'est passé ? Les Simone sont des démons, envoyés sur notre route pour notre plus grand malheur. Moi quand j'ai fini j'ai parfois envie d'en étrangler une. Parce que dans leurs yeux il y a du mépris pour ce que je viens de faire. Elles ne supportent même pas qu'on leur caresse les seins ou qu'on les tête.

— Encore quelques jours, murmura Lien Rag, et nous pourrons nous séparer d'eux.

CHAPITRE XXXII

L'*Asia* était un dirigeable superbe, et ses moteurs étaient plus performants que ceux d'*Avenir Radieux*. Il s'élevait lentement dans les airs et Murmose se pencha vers son ami :

— Kokang se débrouille bien, hein ?

Liensun ne répondit pas. Murmose s'était inondée d'un parfum coûteux qui n'arrangeait rien, bien au contraire.

Peut-être s'était-elle rendu compte qu'elle dégageait une odeur aigrette depuis quelque temps.

— Dire qu'il va servir d'engin de levage... N'est-ce pas dommage pour un si beau dirigeable ?

Préférant s'éloigner, Liensun essayait de rester serein.

Il avait obtenu une mission importante, celle de retrouver des postes de chasse de manchots isolés dans le sud.

Surtout des postes coupés depuis des mois des réseaux et attendant désespérément des secours. Il devait aussi rencontrer Songe chez Ladira. Elle revenait des Échafaudages et il ne savait comment lui expliquer que les bonzes n'avaient pas l'intention de donner la priorité aux dirigeables.

— Mon neveu est un bon commandant, n'est-ce pas ? lui demanda un bonze nommé Chingho qui surgissait à ses côtés. L'homme avait toujours l'air de fouiner dans tous les coins, d'être à l'affût de nouvelles avant les autres.

— Dommage que cet appareil doive servir à soulever des charges importantes.

Liensun se souvint que Chingho avait failli devenir le chef des bonzes et par suite président du Consortium, mais Tharbin, plus manœuvrier, l'avait supplanté.

— Oui, c'est dommage. D'autant plus que le chenal risque de se

refermer prochainement.

— Vous voulez parler de cette hypothèse émise par le professeur Charlster ? fit Chingho, passionné.

Liensun avait rencontré Charlster qui lui était toujours reconnaissant de l'avoir sorti du train pénitentiaire 34, en prenant des risques énormes.

« — Mon petit Liensun, lui avait-il dit, la lucarne en formation est stationnaire depuis quelque temps. J'ai même l'impression qu'elle ne s'ouvrira pas de sitôt, et que toute cette zone à haut risque solaire va pouvoir souffler pendant un bon moment. »

« — Combien ? »

« — Deux, trois ans. »

« — Et que va-t-il se passer ? »

« — On note un refroidissement général dans cette zone, et une reconstitution de la banquise qui pourrait s'étendre jusqu'au 140^e méridien...»

« — Mais alors le chenal en formation qui doit atteindre la côte chinoise ? »

« — Nous en reparlerons. »

« — La banquise sera assez stable pour soutenir à nouveau des réseaux ? »

« — Je n'ai jamais dit ça. Il faudra patienter quelques années encore pour tenter l'expérience. » Chingho avait entendu parler de cette lucarne qui paraissait ne plus vouloir s'agrandir, mais ignorait les précisions de Charlster sur la banquise.

— Il sera alors difficile de créer un port servant de terminus à un réseau ferré ?

— Exactement. Même si les bateaux accostent là-bas, comment transporter les marchandises sinon par voie aérienne ?

Liensun se méfiait de l'oncle de Kokang qui ne voyait que l'avenir de son neveu. Ce dernier, devenu commandant de bord, n'allait être employé qu'à des opérations de levage et le bonze devait en être humilié.

— Ce serait très bien pour Kokang, dit perfidement Liensun, mais il n'a pas besoin de ce travail fastidieux de transport de matériel pour apprendre son métier. Il apprend très vite et pourrait au contraire entreprendre des voyages commerciaux.

Le vieux malin devait même estimer que son neveu pourrait

d'ici quelque temps remplacer Liensun à la tête des Cargos-Dirigeables du Soleil.

— Vous le pensez sincèrement ?

— Oh oui, dit Liensun. Si le réchauffement ne doit pas gagner ces régions, qu'allons-nous faire de nos bateaux que Lafitte met en construction ? Dans le chenal ils risquent d'être coincés un jour ou l'autre, comme le furent les cargos de jadis. Voilà qui paralyserait tout le Consortium.

— Il faudrait en parler au Conseil des bonzes, murmura Chingho. Faire venir le professeur Charlster, par exemple. Il est très écouté par nous tous.

— C'est un astrophysicien de premier ordre. Jusqu'à présent il ne s'est jamais trompé dans ses hypothèses, dit Liensun sans appuyer, comme s'il s'agissait d'une conversation sans importance.

— Quel dommage que vous partiez en mission, soupira le bonze.

Liensun au contraire s'en réjouissait, car il préférait ne pas être mêlé directement à la bataille sournoise qui allait commencer.

CHAPITRE XXXIII

Il avait été décidé, non sans mal, que la majorité des trois quarts suffirait pour entériner les votes de l'assemblée générale, et celle-ci fut fixée à trois cent quarante et une voix pour que chaque texte soit adopté. Housk, jusqu'au bout, essaya de maintenir la règle de l'unanimité, mais à part Borska personne ne le suivit vraiment. Il occupa la tribune pendant des heures et on dut se rendre au buffet géant avant de poursuivre.

Entre-temps, Yeuse devait faire face à des événements graves dans la station. L'Organisation avait réussi à mettre sur pied une manifestation géante qui, en ce moment, tournait autour de l'amphithéâtre en scandant des slogans hostiles aux actionnaires. Ceux-ci les entendirent depuis le buffet où ils se restauraient, et dès lors la situation devint difficile car deux clans apparurent, l'un minoritaire fait de gens apeurés prêts à tout abandonner et l'autre très important, les quatre cinquièmes, furieux d'être ainsi soumis à une pression intolérable, commencèrent à regarder Yeuse de travers, croyant qu'elle était à l'origine de ce coup de force.

— La Manu est en train de réagir, dit Mel qui était allé aux nouvelles.

Elle essaya de retarder la reprise de la discussion mais, visiblement, les actionnaires désiraient entrer dans le vif du sujet. Et dès le début un certain Polalk attaqua la présidente :

— Nous ne discuterons jamais sous la pression des quais et les cris hostiles d'une organisation qui n'a qu'un but, faire disparaître la société ferroviaire. Nous reconnaissons que celle-ci a de graves défauts, mais pour l'instant c'est la seule qui puisse nous aider à vivre et peut-être à survivre.

Polalk était un serriste fameux possédant plus de cent

kilomètres de cultures sous abri, spécialiste des légumes à riche teneur protéique.

Il expliqua que jusque-là il avait écouté avec objectivité la présidente et les différentes interventions, mais que devant les événements tendancieux qui se déroulaient au-dehors, il se refusait à prendre toute décision importante, et demandait que l'on vote sur-le-champ le renvoi de la cession à une date lointaine, en attendant que les esprits se calment.

Yeuse se pencha vers Mel qui se tenait à ses côtés, et lui dit que si cet imbécile réussissait à convaincre les trois quarts de l'assemblée, les actionnaires risquaient de se heurter en sortant à plus de cent mille manifestants furieux.

— Mais c'est une chose qu'on ne peut pas leur dire en ce moment.

— Je vais demander à Klowyzc de prendre la parole en lui expliquant la situation.

Le professeur, après avoir écouté Mel, accepta de monter sur l'estrade et il parla avec pondération, expliquant que tous les voyageurs de la Compagnie avaient les yeux fixés sur les quatre cent quarante-deux actionnaires.

— Les radios, les journaux transmettent à l'instant les images, les paroles de cette assemblée, et nous risquons de les décevoir beaucoup. Les gens attendent beaucoup de nous ce soir et espèrent que bien des choses vont changer. Vous voulez voter le report de cette session ? Nous nous retrouverons quand ? Dans un mois, dans un an, parce que quelques actionnaires mieux pourvus que les autres espèrent par ce stratagème conserver plus longtemps leur privilège ? Ne craignez-vous pas qu'une fois de retour dans vos Provinces, vos stations, vos voisins, vos proches, les gens des quais ne vous reprochent une telle attitude ?

— Je n'ai jamais dit ça, cria Polalk de sa place.

— Non, mais c'était sous-entendu, car vous savez très bien que si nous nous séparons, l'organisation matérielle d'un tel événement demandera au moins quatre semaines, peut-être plus, voyageuse présidente ?

— Six semaines avant que les convocations soient légalement remises par les autorités compétentes.

— Six semaines, répéta le professeur, et en attendant des

voyageurs souffrent de faim et de froid. Des gens attendent qu'un peu plus de liberté, de compréhension, de justice leur soit au moins accordé, et ils auront le courage de patienter jusqu'à ce que nous puissions leur donner plus. Mais au moins que cette assemblée ne soit plus une sorte de club de nantis, un bunker pour actionnaires sans âme, mais le rassemblement de gens de bonne volonté. Il faut qu'avant que nous nous séparions nous ayons adopté au moins une chose, c'est que demain nous serons de nouveau ici pour continuer à discuter de l'avenir de la Panaméricaine.

Peu à peu les gens avaient cessé de vociférer, de s'agiter, et Polalk sur son fauteuil pâissait, preuve qu'il sentait que la victoire lui échappait.

— Nous allons adopter, pour commencer, si Lady Yeuse l'accepte, l'ordre du jour pour la journée de demain. La session doit continuer et je suis sûr qu'elle va continuer parce que vous le souhaitez tous ici, à une large majorité.

L'ordre du jour n'avait qu'un seul sujet, la gestion de la Compagnie ne serait plus seulement économique mais aussi politique, et ce texte fut accepté par trois cent quatre-vingt-deux voix sur quatre cent quarante-deux. On compta vingt et une abstentions.

CHAPITRE XXXIV

Le dernier phoque avait été dépecé, la graisse transformée en huile, la viande confiée à la chambre froide qui regorgeait. Il y avait de quoi naviguer durant plusieurs jours, des semaines même. On avait rempli les soutes mais aussi toutes sortes de containers.

— Demain matin on s'en va, dit Lien Rag.

— Vers l'ouest ?

— Non, dit-il, vers l'est. Je vous propose une semaine de navigation. Si nous rencontrons des phoques, des manchots ou si nous trouvons de l'huile végétale ou minérale, nous continuerons. Sinon nous retournerons vers l'ouest.

Ils avaient fini par accepter et les petites Simone ne viendraient pas ce soir-là à bord pour se faire engrosser.

Huergo avait essayé de tenir une comptabilité des filles qui avaient défilé sur la vedette, mais tout le monde l'avait hué, lui interdisant de faire désormais la moindre allusion à cet épisode.

— Je propose même que nous n'en parlions plus jamais quand nous retrouverons les nôtres, dit Kandin.

— Oui, bien sûr, mais nous sommes les premiers intéressés, remarqua Huergo. Ann n'a pas les mêmes raisons que nous de se taire.

— Je n'en parlerai jamais plus, dit-elle. Moi aussi je veux oublier.

Dans le brouillard givrant le voilier n'était guère visible mais ils savaient qu'il était là.

— Si on filait dans la nuit, proposa Huergo. J'ai comme un méchant pressentiment.

— On va veiller, dit Kandin, malgré la fatigue, et moi je serai au lance-missiles. Si jamais ils essayent de nous saborder, ils couleront

avec nous.

Lien Rag se mit à veiller lui aussi, mais vers quatre heures du matin il rejoignit Ann dans leur cabine et la prit dans ses bras avant de sombrer dans un sommeil profond.

L'explosion les dressa tous les deux et ils montèrent à moitié nus sur le pont. Le brouillard givrant avait déposé une couche épaisse de glace sur la vedette et Lien Rag faillit glisser à la mer.

— Que se passe-t-il ?

— Ils ont essayé, dit Kandin. J'ai bien vu qu'ils venaient droit sur nous. Vous savez, leur étrave, c'est de l'acier spécial. Ils pouvaient nous couper en deux comme un couteau taillé dans un bloc de graisse de phoque.

Ann Suba regardait à l'emplacement où le voilier se trouvait encore la veille.

— Je ne vois rien.

— Oh ! il doit être par là... J'ai envoyé un missile d'avertissement.

— D'avertissement, et il a explosé sur quoi ?

— Je n'en sais rien, mais ils ont viré de bord et ils ont disparu dans le brouillard.

Lien Rag et Ann attendirent pendant des heures, puis la vedette lentement tourna autour de l'endroit présumé où le voilier aurait pu couler, mais il n'y avait rien sur la mer, même pas la plus petite épave.

— On dirait que tu as rêvé, dit Niger à voix basse.

— Nous avons tous rêvé, répondit Lien Rag.

Fin du tome 49